

Souscrip. &

RÉPERTOIRE

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE,

OU

CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES
ET CRITIQUES,

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,

ET LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

Par M. EDOUARD DUBUC, ex-officier à la Légion de la
Guadeloupe, avocat.

TOME PREMIER.

PREMIÈRE LIVRAISON.

A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de J.-M. CORNE, avocat, rue Tierçaires, n.º 84.

Janvier 1824.

*a M. le ch. de saint-Hilaire
Hotel Barou de Taton Mauriac
Counselor a la Cour royale
rue de la... ..*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CETTE PREMIÈRE LIVRAISON.

HISTOIRE.

- I. Idées générales sur l'étude de l'Histoire et sur ses avantages, *page 3*
- II. Coup d'œil général sur l'Histoire universelle pendant le premier siècle de l'ère chrétienne, 22

GÉOGRAPHIE.

- I. Discours préliminaire sur la Géographie, 3
- II. Aperçus généraux sur l'état physique et politique de l'empire Russe en Europe, en Asie et en Amérique, 25
1.^{er} article,

RÉPERTOIRE

HISTORIQUE,

OU

CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHIQUES , POLITIQUES
ET CRITIQUES,

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,

Par M. EDOUARD DUBUC , ex-officier à la Légion de la
Guadeloupe , avocat.

TOME PREMIER.



A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de J.-M. CORNE, avocat, rue Tierçaires, n.° 84.

1824.



REVISED EDITION

HISTORY

OF

CONSTITUTIONAL HISTORY

OF THE UNITED STATES

AND

OF

THE FEDERAL GOVERNMENT

OF THE UNITED STATES

BY



1888

1888

RÉPERTOIRE

HISTORIQUE,

O U

CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES ET CRITIQUES,

S U R

L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE.

I.

IDÉES GÉNÉRALES

SUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET SUR SES AVANTAGES.

LHISTOIRE, cette partie si intéressante de la littérature qu'il est si convenable de connaître, et qu'on ignore si généralement, peut être définie *le récit des événemens mémorables qui se sont passés sur la surface du globe depuis la création du monde jusqu'à nos jours.*

Nous nous proposons de traiter cette belle science sous un point de vue particulier. Après l'analyse des faits, nous nous permettrons des réflexions sur leurs causes primitives, leur enchaînement et leur issue; nous nous attacherons à faire ressortir tout ce qui peut concerner les mœurs, le caractère et la législation de chaque peuple, en comparant ses traits distinctifs avec ceux des nations actuelles de l'Europe. Cette manière d'appliquer l'étude de l'histoire à la philosophie et à la politique, semble répondre à

sa haute importance, et la placer dans la sphère élevée qui lui convient.

La jeunesse doit se nourrir des faits de l'histoire, qui en sont comme la substance ; l'âge mûr doit les méditer, et en faire l'application aux différens actes de la vie.

L'histoire a été divisée de plusieurs manières : chaque historien a introduit une subdivision conforme au plan qu'il avait adopté ; presque tous reconnaissent deux grandes époques mémorables , *la création et la venue du divin Rédempteur des hommes*, époques précieuses et consolantes qui rappellent à la créature le double bienfait de son Créateur ; la première lui présente son néant, la seconde son exaltation.

Tous les événemens principaux dont l'univers a été le théâtre, peuvent être rapportés à ces deux actes de la divine Providence. On a qualifié d'*Histoire ancienne* le récit de tous les faits depuis la formation de l'homme jusqu'à la venue du Messie ; la suite des événemens multipliés, depuis cette dernière époque jusqu'à nos jours, est renfermée dans l'*Histoire moderne*. Telles sont, nous le répétons, les deux grandes divisions de la science, et qui ont été adoptées, on peut le dire, par la généralité des écrivains.

On a senti facilement que ces deux époques mémorables étaient trop éloignées l'une de l'autre ; qu'il était convenable dans la classification des faits, suivant l'ordre chronologique, de soulager la mémoire par des pauses ménagées à propos qui fussent comme autant de jalons pour la guider sûrement dans les longues routes qu'elle se proposerait de suivre : à cet effet, l'*histoire ancienne* a été subdivisée en époques secondaires que quelques-uns ont appelées *âges* ; l'*histoire moderne* a reçu

une subdivision primitive en *histoire du moyen âge*, et en *histoire moderne proprement dite*.

Les six âges de l'histoire ancienne, ou les six époques de cette partie de l'histoire, comprennent les cinq périodes suivantes, depuis la création du monde, jusqu'à la naissance de Notre-Seigneur, ce qui comprend un espace de quarante siècles.

La première période ou le premier âge, commence au grand ouvrage de la création, et se termine au déluge : sa durée est de seize siècles environ. Quel vaste champ offert aux méditations de l'homme ! L'univers tiré du néant par la toute-puissance de Dieu ; l'homme formé d'un vil limon à l'image de son créateur ; la femme, partie de lui-même, devenant sa compagne inséparable ; les bienfaits de l'Éternel pour nos premiers parens, leur ingratitude et leur chute ; la dépravation de l'espèce humaine avec l'origine des sociétés, triste conséquence de l'abandon du vrai Dieu, et la vengeance céleste éclatant sur des têtes coupables, telles sont les grandes leçons que nous offre cette trop mémorable époque, qui prouve, mieux que tous les raisonnemens, que la miséricorde divine a un terme, et que le bras du Très-Haut, pour être long-temps suspendu, ne s'en appesantit pas moins sur les méchans. Cette période présente un laps de seize cent soixante-cinq ans environ.

Le second âge du monde commence au déluge, et finit à la vocation d'Abraham ; cette époque n'est pas moins mémorable que la première. La vie simple, pastorale et religieuse des premiers patriarches, rappelle l'âge d'or après lequel nous soupignons en vain dans nos vieilles sociétés, et qui ne se retrouve plus que dans les fictions poétiques. Cette période comprend un espace de quatre cent vingt-huit ans, et finit l'an 2083 de la création.

Le troisième âge commence à la vocation d'Abraham , et finit à la sortie de l'Égypte. Nous ne rappellerons pas ici les faits mémorables de cette brillante époque qui nous retrace si vivement la bonté et la puissance du Seigneur. La vie extraordinaire du digne fils de Jacob est un acte complet de sa providence, et l'endurcissement des Pharaon , une preuve de sa puissance qui soumet les cœurs les plus rebelles. Cette période dure quatre cent trente ans , et finit l'an 2513 du monde.

Le quatrième âge commençant à la sortie de l'Égypte , se termine à la dédicace du temple de Salomon. C'est ici que la protection du Tout-Puissant se manifeste visiblement : le peuple qu'il avait choisi au milieu de tant d'autres , est délivré de la servitude sous le poids de laquelle il gémissait ; ses fers sont brisés , et malgré ses infidélités multipliées , mais jamais impunies , comme si la force accompagnait toujours la clémence , il entre enfin en possession de cette terre tant désirée , l'objet des promesses solennelles de celui qui ne promet jamais en vain. Cette période dure quatre cent quatre-vingt-sept ans , depuis l'an 2513 jusque vers l'an 3000 environ.

Le cinquième âge commence à la dédicace du temple de Salomon , et finit au retour de la captivité des juifs sous Zorobabel. Il serait trop long de passer seulement en revue les nombreux événemens de l'histoire sacrée et profane qui signalent cette longue et brillante période , dont la durée peut être évaluée à cinq cents ans environ , depuis l'an 3000 du monde jusqu'en 3500.

Le sixième et dernier âge commence au retour des juifs , et se termine à la venue du Messie. Ecrire les actions les plus mémorables du peuple de Dieu , esquisser rapidement les faits les plus importans dont fourmillent l'his-

toire de Rome et celle de la Grèce , serait sortir du plan que nous avons adopté ; mais aux figures et aux ombres de l'ancienne loi succède la réalité de la loi nouvelle , et aux prophètes de l'ancien testament succèdent les apôtres de la nouvelle religion ; une révolution s'opère tout à coup sur la face de l'univers entier , le bandeau de l'erreur tombe , les yeux des mortels sont dessillés , et le *Messie parait....*

Nous arrivons ainsi à l'histoire moderne. Les faits sont plus multipliés , plus connus , et portent toujours avec eux l'empreinte des progrès de la civilisation. De grands spectacles se présentent en foule aux méditations du publiciste et du philosophe : les ravages de la barbarie , les suites désastreuses des guerres civiles et étrangères , les empires renversés , les trônes détruits , les rois outragés , la vertu malheureuse , le vice couronné , tels sont les traits principaux qui remplissent les pages de l'histoire moderne qui comprend déjà dix-neuf siècles , tous féconds en événemens mémorables.

Nous avons dit plus haut que l'histoire moderne avait été subdivisée en *histoire du moyen âge et en histoire moderne proprement dite* : la première embrasse les quatorze siècles qui se sont écoulés depuis l'ère chrétienne jusqu'à l'année 1400 ; la seconde , commençant à cette époque , ne finit qu'à nos jours.

Telles sont les divisions de l'histoire , celles du moins le plus généralement suivies , qui , réunies , forment un sujet d'instruction inépuisable et deviennent un trésor précieux où peuvent puiser en sûreté tous les âges et toutes les professions.

La jeunesse apprend à l'école de l'histoire , qu'il existe un Etre suprême seul digne de ses hommages , et à la provi-

dence duquel elle doit tout rapporter ; que la piété filiale est la première de ses obligations sur la terre, comme son plus bel ornement ; elle y apprend encore à chérir la vertu, à fuir le vice, en prenant pour modèles et pour guides ces hommes célèbres que l'histoire montre avec orgueil à la postérité, et dont le plus beau titre de gloire fut une vie sans tache et une conscience sans remords.

L'âge mûr trouve dans l'histoire des leçons utiles ; tourmenté par l'ambition, recherchant les honneurs, avide de richesses, l'homme est alors un vaisseau placé sur une mer orageuse ; il flotte d'idées en idées ; ce qu'il veut aujourd'hui lui déplaira demain, et dans ce conflit perpétuel de ses passions déréglées, *il ne trouve pas le bonheur précieusement parce qu'il le cherche* ; nouveau Protée, il court après l'inconstante fortune sous toutes les formes, dans toutes les carrières ; l'infidèle ne lui sourit quelque temps que pour rendre ensuite sa trahison plus cruelle. Qu'il lise, qu'il lise l'histoire, et désabusé de ces illusions qui fascinaient ses yeux, qui séduisaient son cœur, il reconnaîtra bientôt que l'ambition conduit le plus souvent l'homme à sa perte ; que les richesses le corrompent, que les honneurs flattent son orgueil, sans ajouter à sa félicité. L'histoire lui apprendra que l'ambitieux César fut assassiné par le farouche Brutus ; que l'entreprenant Buonaparte mourut délaissé sur un roc stérile ; elle lui dira que Colomb reçut des fers pour prix de ses services ; que l'odieuse jalousie répand son venin empoisonné sur tous les genres de mérite ; qu'Aristide fut exilé, parce qu'on se lassait de l'appeler *Juste* ; que Socrate but la ciguë, parce qu'il était un *sage*.

L'âge avancé trouve encore dans l'histoire un délassement utile. Accablé par les années, supérieur aux illusions de l'esprit et aux séductions du cœur, l'homme goûte alors les plu s

douces jouissances ; ses sens reposés se complaisent dans une lecture qui lui retrace les mouvemens du genre humain , et l'histoire devient un sujet de méditation dont il recueille les plus grands fruits.

Oui , nous ne craignons pas de le dire , l'histoire est d'une utilité générale ; elle met à contribution tous les âges et tous les siècles ; elle devient une école publique où chacun vient s'instruire et se former sur des maîtres irrécusables.

Les rois doivent également , et avec une attention scrupuleuse , lire et méditer l'histoire : c'est là qu'ils trouveront des modèles à suivre , des exemples dangereux à éviter. L'histoire devient un juge sévère , mais impartial ; elle ne doit que la vérité aux hommes ; la flatterie n'est point son partage , elle inspire l'amour de la vertu et l'horreur du vice ; aussi *l'aigle de Meaux*, le grand Bossuet , commence-t-il ainsi son brillant discours sur l'histoire universelle : « Si l'histoire » était une étude inutile aux hommes , il faudrait la faire » lire aux princes. » Elle leur est indispensable pour gouverner avec sagesse ceux que la Providence a confiés à leurs soins.

Ainsi tous les hommes , sans distinction d'âge ni de profession , puisent dans l'histoire des leçons salutaires qui ajoutent à leur expérience , en même temps qu'elle leur donne une connaissance parfaite des événemens importans qui se sont passés avant eux ; mais chacun envisage cette science sous un point de vue spécial conforme à son goût ou à son état. Le jurisconsulte s'attache principalement à tout ce qui est analogue à l'honorable emploi qu'il exerce ; il aime à y trouver les édits , les ordonnances et les lois qui ont paru à différentes époques ; il suit avec empressement les progrès de la législation , et demeure

bientôt convaincu de l'imperfection, comme de l'instabilité des institutions humaines ; le magistrat veut y lire les titres glorieux que le corps respectable dont il fait partie a mérités par les services signalés rendus au souverain et à la patrie ; les siècles s'ouvrent devant lui, les annales des peuples sont compulsées, et il trouve avec orgueil des monumens impérissables qui, tous, attestent la dignité de sa profession et la haute considération dont jouit le magistrat intègre ; le diplomate s'applique, dans l'étude de l'histoire, à suivre les fils de toutes les négociations épineuses qui y sont rapportées ; il se plaît à recueillir et à méditer tout ce qui est relatif au point de vue sous lequel il a envisagé l'histoire ; le guerrier ne désirant y trouver que sièges et batailles, dédaigne tout le reste, qu'il regarde comme des longueurs, des incohérences, des accessoires inutiles ou déplacés. Dans ce choc d'intérêts opposés, il arrive qu'un plan historique ne saurait être conçu qu'avec beaucoup de difficulté, l'historien ne pouvant le plus souvent, malgré son vif désir, satisfaire tous ses lecteurs, qui, réunis, exigent une connaissance universelle à laquelle l'homme ne doit jamais se flatter de parvenir.

L'histoire, suivant nous, peut être encore définie. *La morale enseignée par l'exemple* : l'homme demande que ses sens soient frappés ; son orgueilleuse raison se rend à ce qui fait sur elle une vive impression ; or, les faits parlant plus haut que les préceptes, le succès de l'histoire ne peut être qu'assuré ; les exemples qu'elle lui offre sont des preuves qui forcent sa conviction. En un mot, et pour me servir d'une idée heureuse d'un de nos écrivains modernes, M. le comte de Ségur, *l'histoire renferme l'expérience du monde et la raison des siècles.*

Cette science est une partie de la littérature qui se

fait remarquer par son utilité, comme par son agrément; son intérêt est moindre lorsqu'elle est limitée à un pays ou à un court espace de temps. L'histoire, pour piquer vivement la curiosité, pour offrir l'attrait dont elle est susceptible, doit être envisagée dans ses grands rapports; elle doit comprendre tous les lieux, embrasser tous les temps, tous les peuples de l'univers: c'est alors, comme remarque judicieusement l'orateur Romain, l'illustre Cicéron, qu'elle étend nos connaissances au delà des périodes les plus reculées; que nous triomphons du temps, et que malgré l'énorme distance des lieux et des siècles, nous devenons en quelque sorte les témoins oculaires de tous les événemens qui ont produit dans le monde les plus grands changemens et les plus étonnantes révolutions.

Notre organisation morale n'a souffert aucun changement, aucune altération: sous ce rapport, nous sommes en tout semblables aux hommes des âges les plus réculés; nous sommes doués des mêmes vertus, affligés des mêmes vices. Comme eux, nous sommes entraînés par nos passions, dont nous devenons quelquefois les victimes malheureuses; comme eux, nous écoutons avec complaisance les artisans de notre infortune, ces vils adulateurs qui par leurs flatteries méprisables, autant que criminelles, creusent chaque jour sous nos pas le gouffre prêt à nous engloutir; comme eux enfin, nous n'écoutons qu'avec circonspection, qu'avec défiance même, ces hommes sages, ces vieillards vénérables qui versent le baume réparateur sur nos plaies profondes, en nous avertissant avec douceur des fautes que nous commettons et des dangers que nous courons. Ils veulent nous arrêter sur le bord du précipice; mais vains efforts!! la folie qui nous égare résiste à leurs sages exhortations; les espérances qui nous enivrent se

rient de leurs craintes, que nous prétendons chimériques, et qui ne sont que trop réelles.

Voilà l'homme.... cet être superbe et dédaigneux ; il a déjà oublié sa vile origine, et plus encore la vile destination de son corps matériel ! Maître impérieux , il semble que tout doit ramper devant lui. Son semblable lui paraît inférieur dans les conseils ; il n'en veut recevoir que de lui-même, ou plutôt de ses passions.

Où trouver pour ce souverain de la terre, un maître impartial qui dompte cet esprit rebelle, dont le raisonnement soit à l'abri de toute atteinte, de toute réfutation, et dont l'autorité soit à la fois respectable et imposante ?

Ce maître ne peut être que l'histoire.

Où trouver, en effet, un maître plus impartial, et dont l'autorité soit plus imposante?... Les peuples les plus célèbres qui ont figuré et brillé successivement sur la grande scène du monde ; les hommes les plus illustres de tous les lieux, de tous les âges et de toutes les conditions, ne sont-ils pas jugés par l'histoire, ou plutôt par le temps qui détruit toute illusion ? ne sont-ils pas jugés par une postérité toujours équitable, qu'aucun intérêt vivant ne peut corrompre ? Devant le tribunal auguste de l'histoire, paraissent ces tyrans, véritables fléaux de la société, qui n'écou- tant que leurs caprices, et armés d'un pouvoir arbitraire, ne se faisaient obéir que par la crainte des châtimens ; dont la bouche impure ne s'ouvrait que pour prononcer des arrêts de mort, et dont le trône, toujours ensanglanté, attestait leur insigne cruauté : ils n'effraient plus par leurs satellites, et jugés irrévocablement, ils sont flétris à jamais, et voués à l'exécration de la postérité ; on chercherait vainement le cortège brillant qui les accompagnait ; tout est passé comme une ombre : l'homme se montre à découvert,

dépouillé de cette fausse grandeur que lui prêtait la flatterie, et qui ne servait qu'à mieux déguiser la corruption de son cœur et la perversité de son esprit... Devant ce même tribunal, ces conquérans fameux qui, pendant leur vie, ont rempli l'univers du bruit de leurs exploits, descendent de leur char de triomphe, et attendent leur sentence...

Que ceux que ces tableaux auront effrayés se rassurent. Autant l'histoire se montre sévère à l'égard des conquérans barbares et des rois tyrans, autant elle est juste et généreuse à l'égard de ces vaillans capitaines *toujours sans peur, toujours sans reproche*, et à l'égard de ces souverains magnanimes qui ont fait consister leur bonheur dans le bonheur de leurs sujets, *qui n'ont compté leurs jours que par leurs bienfaits*, dont le cœur compatissant a cherché l'infortuné pour la soulager, dont le principe constant fut de sacrifier leur ambition au repos de ceux qu'ils gouvernaient. Pour peindre de tels rois, nous avons pris pour type de nos portraits l'auguste dynastie des Bourbons, dont le sceptre paternel a procuré à la France un repos et un bonheur que n'avaient pu amener vingt-cinq ans d'agitations et de troubles; oui, avec la légitimité seule, la France a pu conquérir le bonheur, comme la légitimité à son tour a rallié tous les cœurs vraiment Français. Il vivra pareillement dans l'histoire ce prince, l'honneur de la France, le pacificateur de l'Espagne, devant qui s'est cachée la tête hideuse de cette nouvelle et sanglante Euménide qui menaçait d'embraser une contrée voisine, en la livrant au plus terribles des fléaux.

De tels rois, de tels capitaines n'ont point à redouter la sévérité des jugemens de la postérité; ils invoqueront sa justice, et l'histoire impartiale s'empressera de les offrir

comme modèles aux princes qui tiennent en leurs mains les destinées des peuples ; elle attirera sur eux l'estime des contemporains , en provoquant la vénération de tous les âges.

Lorsque le féroce Néron faisait ruisseler le sang Romain , lorsque persécutant les premiers disciples du Christ , ce monstre leur faisait souffrir les plus horribles supplices ; lorsqu'enfin , joignant la perfidie la plus noire au délire le plus révoltant , il incendiait la capitale du monde , et en accusait des innocens , les Romains pouvant à peine concevoir l'idée de tant de monstruosité , gardaient un morne silence , et respectaient les jours sanglans de ce lâche tyran , quand il ne s'était trouvé personne pour sauver ceux du prince des orateurs , qui , par ses rares talens et sa grande fermeté , sut conjurer l'orage qui menaçait Rome déjà divisée par les factions , et qui n'aurait pu opposer qu'une faible résistance à l'ambition d'un Catilina. C'est à l'histoire qu'il appartient de faire justice d'un tel potentat , ainsi que d'un si grand crime ; et Néron , l'effroi de l'univers pendant sa vie , l'exécration de ses sujets après sa mort , n'est plus à nos yeux qu'un objet d'un souverain mépris ; Cicéron au contraire , par son sublime dévouement , mérite d'être placé à côté de ces martyrs de la fidélité dont les révolutions offrent plus d'un exemple.

Si notre langage envers le persécuteur des chrétiens a été sévère , ne conviendrait-il pas encore à ce dictateur superbe , à ce républicain farouche , à cet odieux Sylla qui décima Rome par ses horribles tables de proscription ? Fléau de son pays , Sylla ne se sert de l'autorité absolue dont il est revêtu , que pour commettre les cruautés les plus inouïes , et nager dans le sang de ses compatriotes.

Que dirons-nous encore d'un Héliogabale , dont la

débauche sans exemple, et la conduite infame furent si détestables, que tous les historiens n'en parlent qu'avec un sentiment d'horreur ? Cependant ce prince était prêtre D'où vient qu'une religion peut s'allier à tant d'abominations ? Cessons de nous étonner. Dans ces temps de ténèbres, les vices, la débauche, la prostitution régnaient au ciel, comme sur la terre ; l'encens était prodigué au monstrueux Saturne, à l'impudique Vénus, au dieu des orgies ; dans ces temps de dégradation de l'espèce humaine, comme le dit très-élégamment le célèbre Bossuet, *tout était Dieu, excepté Dieu même.*

Toutefois ne nous laissons point entraîner à un sentiment trop général d'indignation. Pour le bonheur de l'humanité, les trônes n'ont pas toujours été occupés par des monstres ou des tyrans que l'histoire, dans sa justice, a frappés du sceau de la réprobation la mieux méritée. Le sceptre s'est trouvé entre les mains de souverains qui ne s'en sont servis que pour la gloire de la nation qu'ils gouvernaient, dont l'administration sage a fait oublier à leurs peuples qu'ils avaient un maître, et qui se sont enorgueillis du titre simple de *père de leurs sujets*, plus honorable que tous ces surnoms fastueux que décerne la flatterie.

Au premier rang de ces souverains recommandables, plaçons Titus, ce prince appelé à juste titre *les délices du genre humain*, qui, dans l'effusion des sentimens que lui inspirait l'amour de ceux que la Providence avait confiés à ses soins, ne faisait d'autre souhait, *que de compter ses jours par ses bienfaits* ; qui fut toujours disposé à prévenir les besoins de l'indigence, et à soulager le malheur. Prince accompli, Titus mourut emportant dans la tombe les regrets sincères de tous les heureux qu'il avait fait, et dont l'éclatante reconnaissance a été gravée, en caractères ineffaçables, sur le burin de

l'histoire, pour être transmis d'âge en âge à la postérité la plus reculée. Souverains de la terre, imitez, imitez Titus, et les peuples fortunés vous couvriront de leurs bénédictions !

Nous opposerons encore à la tyrannie, Marc-Aurèle, regardé, avec raison, comme le plus vertueux des empereurs qui aient régné sur Rome, dont la vie ne fut qu'une suite continuelle de belles actions, et duquel les historiens conviennent unanimement, que tant en qualité d'empereur que dans sa vie privée, il eût été un des hommes les plus accomplis, s'il se fût placé au-dessus des préjugés de son siècle, en ne persécutant point les chrétiens. Sa gloire eût alors été sans tache, et sa mémoire sans flétrissure ; mais les efforts de Marc-Aurèle ont été infructueux ; notre sainte religion semblait prendre une nouvelle force dans le sang de ses martyrs, et comme l'a dit plus tard un père de l'église, le célèbre Tertullien : *Sanguis martyrum semen christianorum* : Le sang des martyrs féconde le christianisme.

Mais sans chercher si loin des exemples de *bons rois*, levons nos yeux vers le trône de France ; nous y trouveront une famille illustrée par ses vertus, comme par ses ancêtres, qui compte parmi ses membres les plus chers, un Henri IV, digne d'en être le chef, et qui par ses qualités chevaleresques, autant que par son excessive bonté, mérita le glorieux surnom de *vainqueur et de père de ses sujets* ; un Louis XIV, l'honneur et la gloire de la France, le protecteur éclairé des arts et des sciences ; un Louis XVI, enfin, victime de son attachement à son peuple, et digne martyr de la royauté. Puisse cette famille illustre trouver dans son sein le germe de sa perpétuité pour le bonheur de la France, de l'Europe et du monde entier !!

Tels sont les grands avantages de l'histoire ; c'est ainsi

qu'elle nous instruit, qu'elle donne des leçons de morale à tous les hommes, mais principalement aux rois, auxquels elle rappelle leurs droits et leurs devoirs.

Il ne suffit pas de savoir apprécier les avantages de l'histoire, qui sont d'ailleurs incontestables, il faut encore savoir l'étudier. Qu'on ne croie pas tirer un très-grand fruit de cette intéressante lecture, si, avant de la commencer, on n'est fixé sur la manière dont on doit l'étudier. Il est évident, en effet, que chacun ne peut ni ne doit y apporter les mêmes dispositions, et si précédemment nous avons montré que chaque âge, chaque profession, retirait un fruit particulier de cette étude, il faut aussi convenir que chacun, suivant son état, doit suivre une marche particulière.

Dans notre siècle, où l'on reconnaît la nécessité de s'instruire, où le plus grand essor a été donné au génie de l'homme, l'étude de l'histoire doit être plus généralement suivie; mais de tous ceux qui s'y adonnent, n'y en a-t-il pas très-peu qui s'en forment une juste idée? La plupart des lecteurs ne regardent-ils pas l'histoire comme une honnête occupation qui fait passer agréablement quelques heures? ne la considèrent-ils point comme un moyen propre à satisfaire leur curiosité? Quelques-uns même se piquant de littérature et d'érudition, dit M. Lenglet Dufresnoy, ne se persuadent-ils pas qu'ils ont beaucoup fait quand ils ont remarqué dans les historiens tout ce qui concerne la propriété des termes, l'élégance et la politesse du discours? Étrange et singulière manière d'étudier l'histoire! aussi trouve-t-on dans le monde beaucoup de personnes qui attestent avoir lu l'histoire, la connaître même, et qui ne se sont attachés qu'à l'écorce de l'histoire.

On étudie l'histoire, suivant nous, quand on médite

sur les coutumes et sur les usages des peuples anciens et modernes ; quand on recherche la suite et les vicissitudes des empires ; quand on remonte à l'origine des religions, qu'on en suit la marche progressive, qu'on en remarque les changemens mémorables ; on étudie l'histoire, quand on médite sur tout ce qu'il peut y avoir de remarquable dans l'antiquité.

Ce n'est pas encore tout : car le but que les historiens se proposent en écrivant, n'est pas de faire connaître seulement les mœurs des nations ; ils prétendent ordinairement, dit M. Dufresnoy, « donner des règles de conduite, » et faire pratiquer la vertu, en représentant des personnes » qui l'ont possédée en un degré fort éminent, ou s'ils ne » peuvent nous porter à une si haute perfection, ils font en » sorte au moins de détourner des vices les plus grossiers, » en montrant l'aversion que se sont attirés les impies et » les scélérats. » D'où suit que dans l'étude de l'histoire, on doit remarquer les maximes, les actions éclatantes, et s'attacher à l'appréciation des événemens particuliers de la vie, qui peuvent servir quand on est engagé dans de pareilles conjonctures.

Ce n'est pas tout encore : pour étudier l'histoire, il est utile d'examiner les portraits que les historiens font des grands hommes ; c'est ainsi qu'on cherche à se rendre semblable aux personnes qu'on admire, et à fuir, au contraire, les actions de ceux dont on désapprouve hautement la conduite. C'est alors que, sans trop d'application, on peut joindre aux exemples des siècles passés, l'expérience de chaque jour ; l'usage de l'histoire consiste essentiellement à faire une égale attention sur le bien et sur le mal, pour imiter l'un, et pour éviter l'autre.

Savoir l'histoire, c'est connaître les hommes qui en four-

nissent la matière, c'est en juger sainement. Étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en pénétrer tous les ressorts cachés, pour connaître aussi toutes les illusions qu'elles causent à l'esprit, et les surprises qu'elles font au cœur ; en un mot, *c'est apprendre à se connaître soi-même dans les autres.* C'est de cette manière que l'on doit étudier l'histoire, et qu'on peut se flatter d'obtenir de cette attrayante étude un résultat avantageux.

Il est temps d'exposer le plan que nous suivrons, ou plutôt d'indiquer les matières principales dont nous nous occuperons. Dans un ouvrage périodique où l'on traite des matières d'un intérêt actuel, il est impossible d'adopter un plan quelconque qui ne soit ensuite sujet à des modifications notables ; ainsi, fouillant un jour dans les décombres de la vieille antiquité, nous en exhumons quelques ruines respectables, que nous analyserons avec toute la circonspection que demandent ces âges vénérables ; perçant, un autre jour, les ténèbres épaisses qui nous dérobent les faibles lumières de ces siècles qualifiés *de siècles d'ignorance*, peut-être assez légèrement, nous en extrairons des documens précieux qu'il ne sera pas inutile de replacer sous les yeux de nos lecteurs ; pénétrant, une autre fois, dans la profondeur et l'immensité des derniers siècles si féconds en souvenirs et en monumens durables, nous rajeunirons les productions rares de ces vastes génies dont nous sommes les admirateurs, et qui ont échappé aux ravages du temps. En un mot, nous consulterons les archives des peuples anciens et modernes ; nous donnerons des extraits succincts des principaux ouvrages historiques qui ont paru dans ces derniers temps ; nous ne négligerons aucun moyen pour assurer à notre Répertoire un

beureux succès et un accueil flatteur. Nous nous attachons surtout à parler des peuples qui jouent un rôle important en Europe, et les histoires de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et de Russie, seront plus particulièrement l'objet de nos méditations; nous donnerons aussi des extraits de l'histoire de Turquie, qui offre un nouvel intérêt par la diversité des mœurs et des coutumes de ses habitans; nous nous étendrons sur les institutions de chaque nation, sur son système politique: laissant quelquefois les détails, et nous livrant à des généralités, nous jetterons un coup d'œil rapide sur l'histoire universelle pendant un âge de l'antiquité, ou un siècle de l'ère chrétienne; l'Amérique, l'Asie, l'Afrique, tout sera mis à contribution dans cette galerie historique que nous offrons à tout amant de la science et des connaissances solides. Nous osons même espérer que tous ceux qui cultivent l'histoire et la géographie, voudront bien contribuer, les uns par leurs conseils et leurs suffrages, les autres par leurs talens et leurs travaux, au succès du seul recueil consacré à cette branche des études dans une ville où les arts et les sciences fleurissent, et qui semble devenir une Athènes nouvelle de la Gaule moderne. Oui, nous concevons le doux espoir que le docte Toulousain ne restera point spectateur passif de nos pénibles efforts; mais que, jaloux d'augmenter le trésor des connaissances humaines, il justifiera notre attente, en fournissant à notre Répertoire des morceaux dignes d'obtenir les honneurs de la publicité.

Nous le disons franchement: en entreprenant une tâche aussi difficile, en acceptant une responsabilité toujours pesante, nous avons moins consulté nos moyens que l'indulgence de nos lecteurs, moins encore nos intérêts que

ceux de la science. Notre entreprise est toute littéraire. Absolument différent des journaux et des feuilles périodiques par sa nature et par son but, le Répertoire que nous publions ne blessera, nous osons l'espérer, les intérêts de qui que ce soit. Les vues dans lesquelles nous travaillons sont trop élevées et trop équitables, pour s'accorder avec aucune espèce d'esprit de parti; la science véritable, les recherches sérieuses, les connaissances positives se trouvent, par leur nature même, placées hors de la sphère du moment, sous les yeux du monde savant, et devant le tribunal de la postérité; cette respectable indépendance appartient éminemment à une science qui, élevée au-dessus de l'arène des factions, n'épouse d'autres intérêts que ceux du genre humain.

II.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL

SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

Pendant le premier siècle de l'ère chrétienne.

(4000 à 4100 de la création.)

IL est peu de siècles où l'histoire présente un intérêt aussi puissant que celui dont nous allons donner une idée générale. Si on le considère sous le rapport religieux, il offre l'événement le plus mémorable et le plus glorieux dont l'homme puisse être le témoin; sous le rapport politique, le premier siècle n'a rien à envier à ceux qui l'ont précédé ou suivi, et la série des princes nombreux qui ont occupé le trône impérial, forme un vaste sujet où l'historien peut abondamment puiser sans craindre d'en tarir la source; envisagé sous le rapport des arts et des sciences, ce siècle, fier d'une supériorité non contestée, a vu naître une foule d'hommes illustres et de savans du premier ordre : pour tout dire, en un mot, c'est le siècle d'Auguste.

Nous devons y reconnaître deux grandes divisions, savoir, l'Histoire sainte et ecclésiastique, et en second lieu, l'Histoire profane. Nous entendons par *Histoire sainte*, l'établissement de la nouvelle église d'après le sublime ouvrage des *Actes des Apôtres* que nous devons au bienheureux saint Luc; l'*Histoire ecclésiastique* contient la suite de notre religion et la hiérarchie pontificale; nous ne définissons pas l'*Histoire profane*, parce qu'elle est suffisamment connue.

La matière que nous entreprenons de traiter est d'au-

tant plus difficile, qu'il faut faire entrer dans un cadre resserré l'immense série des faits multipliés qui se sont passés sur la surface de notre globe pendant un long espace de temps ; il faudrait, pour se promettre quelques succès, la concision et l'esprit d'analyse d'un Bossuet. Nous sommes loin de nous flatter de posséder un si beau talent ; nous osons espérer cependant qu'on ne lira pas sans intérêt le morceau suivant.

L'établissement de notre religion sainte doit principalement fixer notre attention, et nous répéterons avec le pieux Racine :

- « Celui que sa grandeur remplit de son ivresse,
 » Relit avec plaisir ses titres de noblesse :
 » Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur
 » Les preuves de sa foi, titres de sa grandeur. »

Nous admirerons surtout la sagesse du Tout-Puissant, qui choisit ses instrumens parmi les êtres les plus faibles, mais qui bientôt, remplis de son divin esprit, volent à la conquête de l'univers, et arborent l'étendard glorieux de la croix sur les débris fumans des idoles renversées : missionnaires infatigables, ils osent tout affronter ; ni les sables de la Libye, ni le climat brûlant de l'Abyssinie, ni les gardes prétoriennes, ni la pourpre impériale, ni le fanatisme intolérant, ni les supplices avec leurs appareils terribles, ni le martyre enfin, avec toutes ses horreurs, ne sont capables de les intimider.

Il entrait dans les destinées de l'église d'être persécutée, comme si le triomphe ne pouvait s'obtenir que par des combats ; à son berceau, elle eut à lutter contre toutes les puissances de la terre : mais tous les efforts du paga-

nisme sont venus se briser contre cet édifice inébranlable, et cimenté par le sang d'un Dieu. En vain la synagogue furieuse élève-t-elle la voix contre la doctrine du *Christ*, ses docteurs les plus rebelles sont réduits au silence, et l'aurore de la chrétienté luit sur le tombeau du judaïsme ; en vain encore des imposteurs fameux, tels que les Apollonius de Thyane, les Simon le Magicien, les Cérinthe, les Hyménée, les Ebion et les Ménandre, cherchent-ils, par des prestiges fallacieux, à fasciner les yeux du vulgaire, leur conduite ou leurs maximes décèlent la fausseté de leur mission, et voués au mépris public, ils ne comptent plus bientôt après, pour sectateurs, que de vils débauchés qui font ressortir, par un contraste peu flatteur, le pur éclat des maximes de l'évangile. Des tyrans ont pu armer un bras homicide, ils ont pu trancher la tête des martyrs, et crucifier des innocens ; ils n'ont trouvé que des victimes qui s'offraient en holocaustes, et dont le dernier souffle était pour leurs bourreaux.

L'église de Jésus-Christ n'en traversait pas moins le siècle, en accomplissant ses glorieuses destinées. Gouvernée d'abord par le prince des apôtres, elle voit monter successivement sur la chaire de saint Pierre, un saint Lin dont l'éminente piété le fit distinguer par saint Paul ; un saint Clet ou Anaclel, célèbre par ses grandes vertus, et enfin un saint Clément dont l'église s'honorera toujours, et dont les vastes connaissances l'ont mis au premier rang des écrivains ecclésiastiques. Exilé par l'empereur Trajan, saint Clément prouva bientôt, dans les déserts de la Chersonnèse Taurique, ce que peuvent sur les cœurs les plus indociles, un zèle persévérant, une charité ardente, l'ascendant des vertus, et plus que tout cela, l'humilité et la résignation aux décrets de la Providence ; à sa voix

douce et persuasive, les idoles sont renversées, et les églises construites sur leurs ruines annoncent le triomphe de l'évangile; la Chersonnèse, conquise à la foi, atteste le succès de ses prédications; et pour prix de son triomphe, saint Clément obtient les palmes du martyr qui l'appellent à une gloire plus solide que celle que donnent les avantages humains. Avec de tels pontifes, les conquêtes de l'église durent être rapides; aussi en moins d'un siècle la parole du Dieu vivant fut prêchée aux Gentils dans presque toutes les contrées du monde connu.

L'église militante trouvait encore d'autres motifs de consolation dans les travaux inspirés des évangélistes, dans ceux des apôtres, et dans le dévouement sublime des martyrs.

Elle s'enorgueillira toujours d'un saint Matthieu, voué d'abord à une profession peu honorable chez les juifs, et qui, appelé bientôt à l'apostolat, remplit l'orient de son nom, et scella de son sang les vérités qu'il annonçait; d'un saint Marc, qui joignit la pratique des plus belles vertus à la connaissance des sciences humaines, et qui régît avec gloire l'église d'Alexandrie, où il trouva le martyr; d'un saint Luc, digne coadjuteur du grand saint Paul, qui contribua puissamment par son éloquence, autant que par sa sagesse, à la construction de nombreuses églises dans la Grèce, et à la propagation de la foi en orient: c'est à ce saint évangéliste que nous sommes redevables du plus précieux document historique touchant l'établissement du christianisme. L'église, par un juste sentiment de la plus vive reconnaissance, révérera toujours le nom saint du disciple bien-aimé, de l'apôtre par excellence, du fils adoptif de la plus pure des Vierges, de saint Jean enfin, qui, par son évangile, par ses persécu-

tions sous Domitien, par son exil à Pathmos, par son Apocalypse et par sa tendresse pour Marie, mérite d'être présenté aux chrétiens comme un modèle accompli de vertu, de science, d'humilité, de résignation et de charité. Tels sont les solides soutiens de l'église naissante, les colonnes inébranlables de la foi de nos pères que rien ne pourra faire fléchir, et dont la mémoire traversera les siècles les plus impurs sans en ressentir la moindre atteinte : ainsi nous voyons le soleil plonger les rayons de son disque enflammé, dans les lieux les plus infects, sans que sa vive clarté en soit jamais ternie.

Indépendamment des évangélistes, la propagation de la foi était assurée par des hommes d'une intrépidité peu commune, d'un zèle au-dessus de tout éloge. Au seul nom de saint Paul, le vrai croyant adore les décrets incompréhensibles d'une Providence ineffable qui choisit ses instrumens les plus forts dans les rangs de ses ennemis les plus implacables. Elevé dans la haine du christianisme à l'école de Gamaliel, saint Paul signale les débuts de sa carrière par la persécution ; terrassé près de Damas, ses yeux s'ouvrent à la divine lumière ; le Gentil superbe devient un docteur et une colonne de l'église naissante ; le persécuteur fanatique des chrétiens en devient l'appui le plus solide, et le loup ravisseur n'est plus qu'une brebis timide. Saint Simon et saint Jude prêchent la parole sainte dans les plaines fertiles de la Perse idolâtre ; ils y trouvent bientôt la digne récompense de leurs pénibles travaux. Saint Jacques le Majeur, portant ses pas vers l'Ibérie, éclaire du flambeau de la foi ces peuples lointains, dont il devient le patron révééré ; mais c'était à Jérusalem, auprès du tombeau de son divin maître, que devait reposer sa cendre précieuse. Les ouvrages de ces

martyrs ont mérité d'être placés au rang des saintes écritures, par la sublimité des idées, la profondeur des pensées, et l'onction qui y règne : pourquoi n'y trouvons-nous pas la brillante épître de saint Clément aux fidèles de Corinthe ?

La synagogue orgueilleuse essaie de combattre la nouvelle doctrine ; elle est confondue par le diacre Etienne, qui est bientôt sacrifié à sa délirante audace. Tels sont, en résumé, les combats et les triomphes de l'église de Jésus-Christ pendant le premier siècle de l'ère chrétienne.

Un autre spectacle non moins intéressant doit fixer toute notre attention, en devenant l'objet de nos méditations. Les Histoires de la Gaule, de la Bretagne, de l'empire Romain, se présentent d'abord à nous, et réclament une place principale dans nos aperçus généraux ; en second ordre, nous dirons les traits principaux des histoires secondaires des Juifs, des Parthes et des Chinois ; nous indiquerons les hommes illustres qui ont joué un rôle important par leurs connaissances littéraires, comme par leurs vertus guerrières, et nous terminerons ce pénible résumé par quelques détails sur des événemens mémorables dont le souvenir mérite d'être conservé.

1.° La première histoire dont nous devons nous occuper, est, à juste titre, celle de notre beau pays, qui alors n'était point habité par les Francs nos ancêtres. Indépendant par caractère, comme par sentiment, le fier Gaulois ne portait qu'avec douleur les chaînes de la servitude ; aussi des insurrections partielles éclatèrent-elles bientôt sur divers points de cette conquête mal assurée. Florus chez les Belges, Sacrovir chez les Eduens, profitent des troubles de l'Italie et de l'inertie de Tibère, pour lever l'étendard de la révolte : ce mouvement, mal combiné,

échoua complètement ; les légions romaines , réunies à la hâte , eurent bientôt dispersé le parti , déjà peu nombreux , de Florus , et affaibli par la trahison. Quant à Sacrovir , incapable de céder à la crainte , et préférant la mort à l'esclavage , il tente la fortune des combats à la tête d'une jeunesse plus vaillante qu'expérimentée , et qui ne tarda pas à fléchir devant des soldats vieillis sous les drapeaux , et familiarisés avec la victoire. Le généreux Gaulois succombe à sa triste destinée , en se donnant la mort pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses implacables ennemis , et leur enlève ainsi jusqu'à l'espoir de la vengeance.

A cette entreprise malheureuse , en succède une autre non moins sanglante. Le propréteur des Gaules , Julius Vindex , tirant parti de la haine qu'inspire le farouche et cruel Néron , provoque les Gaulois au tyrannicide ; par ses soins , des exprès sont envoyés en Espagne auprès de Galba , qui soutenait dignement dans cette contrée , tant de fois arrosée du sang romain , l'honneur des armes impériales. Julius Vindex cherche à communiquer aux légions de Germanie , les sentimens dont il est animé ; celles-ci , chèrement achetées par le tyran , ferment l'oreille à la séduction , et le propréteur , victime d'un mal entendu , tranche lui-même le fil de ses jours.

Au milieu des orages politiques qui menaçaient l'empire d'une entière dissolution , au milieu des règnes inaperçus des Galba , des Othon et des Vitellius , tour à tour idoles et victimes des gardes prétoriennes , un cri de guerre se fit entendre tout à coup dans les îles du Rhin , et dans ces contrées éloignées que la mer convoite , et qui ne semblent , encore aujourd'hui , échappées à la fureur de cet élément terrible , que par l'industrie persévérante de ses

ingénieux habitans. Le Batave *Civilis* conçoit le hardi projet de soustraire sa patrie au joug de Rome ; ses premiers pas sont marqués par des succès ; le camp de Vetera est enlevé ; mais par une violation du droit des gens , les infortunés Romains sont inhumainement massacrés. Cependant Vespasien venait de monter sur le trône ; ses regards pénétrants se portent sur cette Gaule , si riche , si féconde en héros , et que ravage le feu de la guerre civile ; à sa voix , de nouvelles légions se dirigent vers cette contrée pour venger l'honneur des armes romaines. Cerialis les commande , et après des succès mêlés de revers , la victoire se décide enfin pour ceux qu'elle a si long-temps favorisé ; les nombreux bataillons de *Civilis* fuient éperdus , et le fier Batave s'estime trop heureux de rentrer dans l'obscurité , et d'y terminer ses jours à l'abri d'une amnistie généreuse et loyalement observée.

2.° Après l'Histoire des Gaules , celle de Bretagne mérite de fixer toute notre attention. Nos rivaux de gloire et de puissance , les Bretons et leurs descendans , ont joué et jouent encore un rôle important dans les destinées de l'Europe ; favorisés par leur position insulaire , et leur éloignement du centre de l'empire , ils refusaient impunément le tribut que l'épée du premier des Césars leur avait imposé. L'empereur Claude , excité par un prince factieux , se décide à la conquête de la Bretagne ; par ses ordres , des légions sont rassemblées à Gesoriacum sous le commandement de Plantius , connu par ses talens militaires et un dévouement sans bornes. La victoire accompagne les pas de l'illustre général ; les Bretons , mis en fuite sur tous les points , abandonnent leur pays à Claude , qui s'attire bientôt l'affection des peuples soumis , par sa clémence et sa douceur.

En montant sur le trône, Vespasien, qui avait fait la campagne de Bretagne sous Plautius, sentant l'importance d'une pareille acquisition, chargea l'illustre Agricola de terminer cette conquête. Jamais général ne s'acquitta si dignement de l'honorable mission dont le chargea son souverain ; jamais aussi confiance ne fut mieux placée. A la vue d'Agricola, les Ordovices se soumettent, et deviennent les amis sincères des Romains ; sept campagnes successives, toujours couronnées par la victoire, immortalisent Agricola, et le placent au nombre des plus vaillans capitaines de Rome.

3.^o Portons maintenant nos regards vers une nation dont les fastes brillans occupent les plus belles pages de l'histoire ; parlons de Rome, qui, après avoir adopté le système monarchique, reçu le régime républicain, retourne au premier de ces deux gouvernemens, voit le trône occupé par un empereur. Cassius et Brutus, lâches meurtriers de César, avaient porté la peine de leur crime dans les plaines de la Macédoine ; Antoine, compétiteur d'Octave, perd les droits qu'il pouvait avoir à la suprême puissance, par sa défaite près des côtes de l'Epire ; le vainqueur de Philippes et d'Actium, après avoir été renouvelé cinq fois dans la charge du consulat, se vit revêtu d'un pouvoir dont il n'y avait pas eu d'exemple avant lui.

Le nouvel empereur s'appliqua à cicatrizer les plaies de l'état, ranima l'agriculture, protégea les arts et les sciences, et mérita de donner son nom à la plus belle ère de la littérature. Il mourut après un règne glorieux, et dans un âge avancé.

Son successeur Tibère n'imita point sa sagesse ; abîmé dans les délices de Caprée, indifférent désormais à la

gloire , et noyé dans les voluptés , cet empereur termine honteusement une vie infame.

A Tibère succède Caligula , dont la folie égalait la cruauté. On sait comment il se conduisit en Germanie et dans la Bretagne. Le capitaine de ses gardes , Chereas , l'assassina. Claude devient son successeur au trône ; les armes romaines fleurirent sous son règne en Bretagne , dans la Germanie et en Espagne. Après avoir fait assassiner sa première femme , l'infame Messaline , surprise en adultère , il fut lui-même empoisonné par sa seconde femme Agrippine , empressée de procurer le trône à son fils Néron.

Néron , qualifié à juste titre *le fléau du genre humain* , était issu de Cneus Domitius Néron , très-méchant mari d'une très-méchante femme. On connaît les titres de cet odieux tyran à l'exécration de la postérité. L'empoisonnement de son frère Britannicus , l'assassinat de la jeune et vertueuse Octavie sa sœur , le parricide affreux envers Agrippine sa mère , l'assassinat indirect de Sénèque son précepteur , forcé de se donner lui-même la mort pour échapper aux poursuites de son digne élève ; enfin , la première persécution suscitée contre les chrétiens , voilà les actions qui signalent le règne de Néron , et qui lui assurent un rang parmi les souverains les plus barbares. Sous Galba , Cthon et Vitellius , l'empire fut déchiré par ses propres enfans ; l'Italie nagea dans le sang , et ne dut son salut qu'à la sagesse de Vespasien , qui rétablit la discipline militaire , qui étendit les limites de l'empire qu'il gouverna avec modération , et qu'il laissa à ses deux enfans Titus et Domitien. Le premier , imitant la noble conduite de son père , mérita le doux nom de *délices du genre humain* ; le second au contraire , avec tous les vices de

Néron, n'eut aucune des bonnes qualités de son père et de son frère ; aussi fut-il appelé *Néron le Jeune*. Le sceptre lui échappa bientôt, et tomba entre les mains d'un vieillard vénérable, de Cocceius Nerva, dont le grand âge l'empêcha de faire tout le bien qu'il se proposait, et dont le premier titre à la reconnaissance des Romains, fut d'avoir adopté Trajan, prince que nous dirions accompli s'il avait su s'élever au-dessus des préjugés de son siècle, en ne persécutant point les disciples du Christ.

A ces histoires du premier ordre, en succèdent d'autres d'un intérêt moins général, mais qui méritent encore de fixer notre attention ; nous allons en rapporter succinctement les traits principaux : ce sont celles des Juifs, des Parthes et des Chinois.

1.° Par ses vices et son impiété, la nation juive devait perdre son existence politique ; sa prochaine destruction avait été annoncée par les prophètes, et l'on sait avec quelle ponctualité ces terribles prédictions se sont réalisées. Au commencement de ce siècle, et la dix-neuvième année du règne de Tibère, Jésus-Christ expiait en Judée, sur la croix, les crimes du genre humain, et par une vie nouvelle dont lui seul avait pu donner les préceptes et l'exemple, il appelait tous les hommes à se faire l'application de ses souffrances.

Les Romains s'emparent bientôt de la Judée, dont les souverains ne sont plus que des sujets couronnés. Sous la protection de Tibère, Hérode le Tétrarque jouit cependant d'une autorité presque royale. Agrippa occupe le trône de son aïeul, et reçoit de Caligula son bienfaiteur une chaîne d'or du même poids que la chaîne de fer qu'il avait portée dans sa prison. Le commandement de la Judée fut confié à Caspius Phœdus, et à d'autres capi-

taines Romains , pendant la minorité du fils d'Agrippa. Cette malheureuse contrée nagea dans le sang , et un grand nombre de ses habitans trouvèrent la mort dans les différentes séditions qui éclatèrent ; quelquefois même l'orgueil romain fut humilié : c'est alors que Néron chargea Vespasien , un de ses plus vaillans lieutenans , du soin difficile de pacifier ce pays , et de ne rien négliger pour atteindre ce but important. A l'attaque la mieux concertée , les juifs opposèrent la plus vigoureuse résistance ; la ville de Josaphat , commandée par l'historien Josephe , soutint un des sièges les plus meurtriers dont l'histoire fasse mention : mais enfin la destinée des juifs devait s'accomplir , et Jérusalem , cette cité sainte dont le nom vénéré remplit les plus belles pages de l'histoire du peuple de Dieu , cette résidence des David et des Salomon , des Eléazar et des Machabées , fut livrée à toutes les horreurs du pillage ; ses habitans , inhumainement massacrés par des vainqueurs féroces , expièrent ainsi les crimes de leurs pères ; le peu qui échappa au glaive de l'ennemi , fut obligé de s'expatrier , et de chercher ailleurs un repos que le sol natal ne pouvait plus offrir. Ainsi finit cette nation célèbre , objet primitif des complaisances du Très-Haut , et dont la triste destinée fut un gage assuré de la colère céleste à l'égard de la nation déicide.

2.° A l'orient comme à l'occident , au septentrion comme au midi , Rome , toujours ambitieuse , trouvait toujours de nouveaux ennemis à combattre et de nouveaux peuples à soumettre. Cette reine des nations devait trouver une rivale digne d'elle dans la belliqueuse contrée des Parthes , dont le plus beau titre de gloire fut d'avoir prouvé qu'une valeur bien dirigée triomphe souvent

des plus grands obstacles, et que la victoire inconstante abandonne quelquefois ses plus chers favoris. Sous Auguste, Phraate occupait le trône des Parthes ; pour se concilier l'affection de l'empereur, le souverain de la Parthie lui restitua les aigles romaines conquises sur Crassus. Empoisonné par son épouse Thermuse, Phraate est remplacé par Orode II, que les grands du royaume massacrèrent dans un festin. Vonone monte sur ce trône sanglant ; il déplait à ses sujets indociles, qui déclarent qu'ils *ne veulent plus obéir à un esclave de Rome*, et la couronne est offerte à Artabane, roi de Médie, célèbre par ses longs malheurs, qui lui inspirèrent des sentimens de modération et d'équité. Ses enfans, Bardane et Gotarse, lui succédèrent. Vologèse, grand prince et habile général, battit les Romains en diverses rencontres. Corbulon fut envoyé dans la Parthie pour venger l'honneur des armes impériales ; mais la paix fut conclue, et l'union entre les deux empires subsista jusqu'à l'avènement de Cosroës, troisième successeur de Vologèse, et contemporain de Trajan. En lui finit cette longue série de souverains qui ont gouverné ces contrées lointaines pendant le premier siècle de l'ère chrétienne.

3.° La Chine semblait partager et ressentir les agitations des peuples occidentaux. Régie par la cinquième dynastie, celle des *Han*, cette nation ancienne dont les annales, à en croire leurs historiens, remonteraient avant l'époque de la création, voyait à la tête des affaires l'ambitieux *Ouang-Mang*, qui parvint à la suprême puissance par des manœuvres adroites, par une politique raffinée et par une auguste protection ; des révoltes éclatèrent bientôt pour replacer sur le trône la dynastie

légitime. Après plusieurs succès mêlés de revers, *Ouang-Mang* monta sur une tour avec quelques grands de son parti. Cet asile ne fut point respecté, il y fut forcé; les soldats envoyés contre lui passèrent au fil de l'épée tout ce qui opposa quelque résistance, et la tête d'*Ouang-Mang* fut présentée à *Lieou-Hiuen*, prince de la race des *Han*, qui monta sur le trône l'an 33 de l'ère chrétienne; ce prince ne régna pas long-temps; il fut massacré par les satellites du rebelle *Fan-Tehong*, entre les bras duquel il s'était jeté pour résister à *Kouang-Ou-Ti* qui venait de s'emparer du trône. Après un règne long et glorieux, *Kouang-Ou-Ti* mourut la soixante-troisième année de son âge, l'an 57 de l'ère chrétienne. Il avait donné des preuves de sa valeur dans plus d'une occasion, où souvent il s'était exposé comme le dernier de ses soldats, qui marchaient avec confiance sous ses ordres; son quatrième fils, *Han-Ming-Ti*, lui succéda. Ce prince, remarquable par ses grandes qualités et ses talens militaires, gouverna la Chine avec sagesse, et laissa son trône à son fils *Han-Tchang-Ti* l'année 75 de l'ère chrétienne. Il s'appliqua à régler d'une manière invariable l'administration de la justice, et mourut après avoir donné des marques d'intrépidité dans différentes guerres qui agitérent la Chine. Son fils *Han-Ho-Ti* lui succéda l'an 89; sous son règne, la guerre contre les Tartares, déjà commencée sous son prédécesseur, continua toujours, et avec plus d'acharnement encore; la victoire demeura fidèle aux enseignes chinoises. *Han-Ho-Ti* mourut la vingt-septième année de son âge et la dix-septième de son règne, l'an 106 de l'ère chrétienne. Ce prince, digne du trône, avait montré, dès l'âge de quatorze ans, beaucoup de prudence et de fermeté, en

réprimant la trop grande puissance de la famille de l'impératrice *Teou-Chi*. Tels sont, en résumé, les principaux événemens qui eurent lieu en Chine pendant le premier siècle.

Des hommes célèbres par leur gloire militaire, comme par leurs profondes connaissances, illustrèrent cette période intéressante.

Dans les armes, *Plautius*, *Agricola*, *Germanicus*, *Corbulon*, *Vologèse* et *Arminius*, méritent de figurer dans les pages de l'histoire de cette époque.

Les sciences profondes, les arts utiles, fleurirent et brillèrent du plus vif éclat; d'illustres savans immortalisèrent, par leurs doctes écrits, les règnes des souverains de Rome et ceux des potentats de l'Orient; des artistes distingués rappellèrent à leurs contemporains étonnés les immortels chef-d'œuvres de l'admirable antiquité.

L'astronomie ne fut pas négligée. L'Égypte s'enorgueillit d'un *Solygènes*, et la Grèce vit fleurir un *Hygin* dont les vastes connaissances firent l'admiration de son siècle.

Le nom de *Sénèque* est connu dans l'*art dramatique*, comme dans l'*art épistolaire*; *Quintilien* s'est pareillement acquis une juste réputation par l'élégance et la profondeur de ses écrits.

L'*apologue* a eu ses partisans, et le nom de *Phèdre* est devenu classique.

Les *Verrius Flaccus*, les *Phrynichus Arrhabius*, perfectionnèrent le langage national.

La *tactique militaire* fit de rapides progrès par le profond savoir du Grec *Onosander* et du latin *Julius Frontinus*.

L'art oratoire devint le partage de *Sénèque le père*, de *Quintilien* et du Grec *Dion Chrysostôme*.

Les noms de *Didyme*, d'*Asconius Pedianus*, de *Pline l'Ancien* et de *Plutarque*, sont célèbres comme critiques judicieux, commentateurs habiles, traducteurs distingués et littérateurs profonds.

La poésie fit les délices des *Phèdre*, des *Germanicus*, des *Votienus*, des *Palémon*, des *Andromaque*, des *Pétrone*, des *Perse*, des *Sénèque le tragique*, des *Lucain*, des *Valérius Flaccus*, des *Sulpice*, des *Silius Italicus*, des *Stace* et des *Martial*.

Les sciences naturelles furent traitées, avec dignité et profondeur, par un *Columelle* et par un *Pline*, digne d'un meilleur sort.

La *jurisprudence romaine* brillait déjà d'un vif éclat, dont on est redevable aux *Labéon*, aux *Sabinus*, aux *Nerva* et aux *Pegasus*, qui jetaient lentement les bases de cet édifice indestructible auquel Justinien devait mettre la dernière main.

Le Gaulois *Celsus (Aurelius Cornelius)*, le Grec *Dioscoride*, les latins *Scribonius Largus* et *Andromaque*, reculèrent les bornes de la médecine, et se distinguèrent dans toutes les parties de l'art de guérir.

La philosophie compta parmi ses disciples, les *Philon*, les *Cornutus*, les *Pétrone*, les *Epictète* et les *Sénèque*.

La politique fut étudiée et mise en pratique par l'empereur *Auguste*, auquel elle fut d'un grand secours.

La *géographie* a été cultivée avec succès dans la Grèce par *Strabon* et *Denis de Charax*; dans l'Italie, par le célèbre *Pomponius Méla*.

L'histoire a été dignement appréciée par les *Tacite*, les *Tite-Live*, les *Valère-Maxime*, les *Velleius Paterculus*, les *Appion*, les *Pamphila*, les *Quinte-Curce*, les *Juste de Tibériade*, les *Josephe (Flavius)*; leurs ouvrages précieux, sans cesse médités, retracent tout ce que ce premier siècle peut offrir de plus intéressant.

L'architecture fut cultivée, avec succès, par *Caius Posthumus*, affranchi d'Auguste, qui fut surpassé dans son art par *Cocceius Luc* son disciple; *Rabirius* fleurit sous Domitien, et construisit le palais de ce prince, dont il reste encore des vestiges.

La sculpture, enfin, compta de nombreux partisans, principalement dans la Grèce, qui conservait encore son antique supériorité, et dans la Gaule, où florissait *Zénodore*; les *Dioscoride*, les *Apollonide*, les *Solon*, les *Cronius*, les *Archélaüs*, les *Agésandre*, les *Polydore* et les *Athénodore*, se faisaient remarquer par leur touche délicate et le fini de leurs ouvrages. On peut juger par cette longue énumération d'hommes illustres, de l'importance littéraire de ce siècle, de l'état florissant des beaux arts, et du juste renom dont il jouit, et qu'il mérite à tant de titres.

Il ne nous reste plus pour terminer ce coup d'œil général, que de mentionner les événemens les plus mémorables et les découvertes les plus intéressantes. Ces événemens sont, 1.° l'écrroulement de l'amphithéâtre de *Fidènes* l'an 27 de l'ère chrétienne; 2.° l'éruption du *Mont-Vésuve* sous *Titus* en 79; 3.° la découverte de la thériaque; 4.° enfin, l'art de polir les glaces, que notre luxe a rendues nécessaires.

1.° Lorsque Rome jouissait d'une paix profonde, un malheur subit et instantané fit périr un plus grand nombre

d'habitans que n'en eût emporté une sanglante défaite. Un certain affranchi, nommé *Atilius*, voulut donner le spectacle d'un combat de gladiateurs. Comme ce n'était ni l'ostentation de ses richesses, ni le désir de se faire un nom et d'acquérir du crédit, mais l'espoir d'un gain sordide qui le conduisait, il négligea, par avarice, d'établir des fondemens solides, ni de bien assurer la charpente de l'amphithéâtre. Tout le peuple de Rome, hommes et femmes, gens de tout âge, accoururent en foule à Fidènes. L'édifice ne put supporter une charge énorme; il fondit en partie, et entraîna les spectateurs par sa chute. De grandes pièces tombèrent en dehors, et écrasèrent ceux qui s'étaient amassés autour du spectacle. Le nombre des personnes qui furent tuées ou blessées, se monta à 50,000 environ.

2.° La félicité dont jouissaient les Romains sous Titus, fut troublée par une grande calamité, *l'embrasement du Mont-Vésuve*, qui a acquis un nouveau degré d'intérêt pour nous, par la découverte récente d'une ville qu'avait enseveli sous terre ce furieux ébranlement, et qui a été retrouvée entière après un intervalle de près de dix-sept siècles. Pline l'Ancien mourut le second jour de l'embrasement. Ce violent incendie n'était pas encore arrivé à son terme.

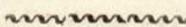
3.° La pharmacie fut enrichie, à cette époque, d'une de ses plus anciennes et de ses plus célèbres compositions, la *thériaque*, que l'on doit à un médecin distingué, *Andromachus le père*, originaire de l'île de Crète. Il vivait sous l'empereur Néron, comme on peut en juger par son poème de la thériaque, dédié à cet empereur. Le célèbre Galien remarque qu'Andromachus a vécu après Ménécrate qui exerçait sous Tibère et sous Claude, et qu'il

était antérieur à Criton , contemporain de Trajan. La plus fameuse des compositions du médecin Andromachus , et dont il nous a laissé une description , est l'antidote qu'il appela *galéné* , c'est-à-dire , *tranquille* , et à laquelle on donna plus tard le nom de *thériaque*. Dans le poëme grec en vers élégiaques qu'Andromachus dédia à Néron , et qui nous reste encore aujourd'hui , il enseigna la manière de préparer son antidote , qui fut tellement estimé à Rome , que plusieurs empereurs voulurent le faire préparer dans leurs palais. Il est même constant qu'Antonin en prenait une certaine dose tous les jours à jeun.

4.° L'art de *polir les glaces* fut trouvé , dans ce siècle , à Venise. On ne sait pas précisément à qui on est redevable de cette intéressante découverte qui fait époque dans nos annales , et principalement dans celles du beau sexe. Tout ce que l'on peut assurer , c'est que les habitans de cette reine des mers parvinrent les premiers à fabriquer des glaces d'une blancheur parfaite , du plus beau poli , et de cinquante pouces de hauteur. On imita si bien leur travail à Tourlaville près de Cherbourg , que la France cessa bientôt d'être tributaire de l'Italie. On en fait aujourd'hui d'une plus grande dimension au château de Saint-Gobain , à trois lieues de Laon ; elles ont jusqu'à cent pouces de hauteur , et sont de la dernière magnificence. On ne les souffle plus comme à Venise et à Cherbourg , mais on les coule sur une table de fonte. La matière dont elles sont composées n'est autre chose que de la soude d'Alicante et du plus beau sable de Creil. Le sel qu'on tire de la soude commune et des cendres ordinaires , étant mêlé avec du sable , fait un verre commun ; mais la soude et le sable choisis font *des glaces et du cristal* selon les verriers , quoique le tout soit

verre, puisque le *cristal véritable* est une pierre naturelle.

Nous terminons ici la série immense des faits mémorables et des principaux événemens qui se sont passés sur la surface du globe pendant le premier siècle de l'ère chrétienne, époque intéressante qui doit rester gravée dans le cœur du chrétien, comme dans l'esprit du sage.



I I I.

IDÉES GÉNÉRALES

SUR L'HISTOIRE D'ESPAGNE,

DEPUIS SA CONQUÊTE PAR LES CARTHAGINOIS ET LES ROMAINS,
JUSQU'A NOS JOURS.

LES derniers événemens qui se sont passés dans la péninsule qui nous avoisine , et qui furent pour la France un sujet de gloire impérissable , ont fait rechercher , avec avidité , tous les documens historiques qui pouvaient concerner cette nation vraiment intéressante que la félonie et la trahison semblaient menacer d'une ruine prochaine.

Nous ne prétendons pas donner ici une histoire complète de l'Espagne ; cette tâche , longue et difficile , a été tentée par plusieurs écrivains dont les ouvrages sont entre les mains du public. Quelques-uns ont vu leurs pénibles efforts échouer devant les difficultés nombreuses que présentait l'entreprise ; d'autres , plus heureux , l'ont exécuté avec un rare succès. D'ailleurs nous excéderions évidemment les étroites limites du plan que nous nous sommes proposé ; ainsi nous bornant encore à des généralités , et omettant tous les préliminaires qui ne conviennent qu'à des histoires approfondies , nous passerons incontinent aux divisions importantes que peut offrir l'histoire de la monarchie espagnole.

Nous prendrons cette histoire à sa plus haute antiquité ; nous remonterons aux brillans établissemens phé-

niciens sur les côtes fertiles de la riante Ibérie ; nous dirons les efforts de ses généreux habitans contre la domination carthaginoise ou la puissance romaine ; nous parlerons ensuite de la célèbre monarchie que les Goths fondèrent en Espagne , de l'invasion si fameuse du farouche Sarrasin , de la réunion du royaume de Léon à celui de Castille , qui forme une quatrième époque mémorable ; nous verrons ensuite se consommer en Espagne le système monarchique par l'avènement à la couronne d'Isabelle et de Ferdinand le Catholique , dont le règne glorieux vit la ruine de la puissance musulmane ; plus tard , la maison d'Autriche paraît , et s'éteint bientôt en Espagne : cet événement place sur ce beau trône la maison de Bourbon dans la personne du duc d'Anjou , plus connu sous le nom de Philippe V. L'auguste famille de nos rois légitimes règne encore sur ce riche pays que Ferdinand VII a vu déchirer naguères par la faction révolutionnaire dont les excès alarmans déterminèrent les puissances de l'Europe à mettre fin aux malheurs de l'héroïque Espagne. La France , plus menacée du fléau , se chargea de cette importante mission , et déjà le burin de l'histoire a tracé , en caractères ineffaçables , les succès des Français , la discipline de l'armée et la générosité de son digne généralissime.

Nous devons donner à l'Espagne une existence politique de 2824 ans , les premiers établissemens de la Phénicie commerçante ayant été formés dix siècles environ avant l'ère chrétienne.

Ce long espace de temps embrasse six périodes qui donnent sept époques mémorables.

La première période , remontant aux premiers établissemens des Phéniciens , descend jusqu'à l'érection de la première monarchie des Goths en Espagne ; elle com-

mence l'an 1000 environ avant Jésus-Christ, finit l'an 411 de l'ère chrétienne, et comprend plus de 14 siècles.

La seconde période embrasse la monarchie gothique, qui fut renversée par les disciples de Mahomet après avoir compté trois siècles d'existence de 411 à 710 de Jésus-Christ.

La troisième retrace les détails intéressans et les combats sanglans qui signalèrent l'invasion de la péninsule par les Maures, jusqu'au démembrement du royaume de Cordoue, et jusqu'à l'érection du comté de Castille en royaume, période de 317 ans de 711 à 1028.

La quatrième commence à la réunion du royaume de Léon à celui de Castille, jusqu'à la déchéance et à la dégradation de Henri l'*impuissant* de 1028 à 1465, espace de 392 ans.

La cinquième période commence à l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne, et finit à la révolution de l'île de Léon, depuis 1707 jusqu'en 1820. Elle comprend un espace de 113 ans, et les règnes de Ferdinand VI, de Charles III, de Charles IV, et une partie de celui de Ferdinand VII.

La sixième et dernière période dont nous avons été les témoins inquiets, et qui est si tristement célèbre, commence en 1820, et compte déjà cinq années toutes fertiles en événemens mémorables.

Nous ne nous proposons pas d'entrer actuellement dans des détails circonstanciés sur ces époques mémorables, mais seulement d'exposer des considérations générales sur l'histoire entière de cette belle monarchie doublement affligée, dans ces derniers temps, du fléau d'une maladie contagieuse ou épidémique, et du fléau, plus terrible encore, de la guerre civile.

1.° La première période nous offre le spectacle d'un pays riche, et favorisé de la nature, convoité et occupé tour à tour par le Phénicien navigateur, le Grec conquérant, le Carthaginois ambitieux et le Romain envahisseur.

Les premiers explorateurs de la péninsule hispanique, sont les Phéniciens; eux seuls ont laissé des vestiges irrécusables de leur immigration; c'est aussi à ces hardis navigateurs que l'Espagne doit les premiers germes de sa civilisation et de son commerce. Avant leur apparition dans ces contrées occidentales, les bords rians du célèbre Betis étaient habités par des peuples demi-barbares, chez lesquels toutefois la rudesse ordinaire aux nations peu connues, s'alliait à une aimable simplicité. Frappés de la fertilité du sol, étonnés de la richesse des métaux précieux dont ils avaient découvert des indices certains, ravis surtout de sa position avantageuse pour le commerce, les Phéniciens ne tardèrent pas à y fonder de nombreuses colonies, qui, animées de l'esprit commercial de ce peuple navigateur, devinrent bientôt florissantes, et rivalisèrent avec la mère-patrie.

Le bruit des expéditions phéniciennes attira la concurrence des Grecs, qui, à leur tour, jetèrent les fondemens de cités célèbres: ainsi les Rhodiens y envoyèrent une colonie qui bâtit la ville de *Roses*, du nom de la métropole, dans le pays appelé aujourd'hui *Catalogne*; ainsi les insulaires de *Zante* construisirent l'immortelle *Sagonte*, qui, long-temps après, offrit au monde étonné le plus noble exemple de fidélité à la foi des traités.

Cependant Carthage, marchande et guerrière, et surtout ambitieuse, ne pouvait pas abandonner tranquillement aux Phéniciens et aux Grecs l'exploitation des trésors

de la riche péninsule qui les avoisinait. Suivant un ancien historien , la rivale de Sydon établit d'abord des *comptoirs* sous le prétexte modeste d'améliorer le système commercial ; plus tard , ces comptoirs furent convertis en temples , les temples devinrent bientôt des forteresses : ainsi , à une époque plus rapprochée de nous , en agirent les Hollandais à l'égard des Hottentots , pour fonder au milieu d'eux la plus belle colonie d'Afrique , que des traités solennels viennent de garantir à l'Angleterre.

Les succès d'Amiscar Barca et de son frère Asdrubal , favorisèrent l'entrepreneante Carthage , qui se vit en possession des riches cités qui bordaient les côtes fertiles de l'Ibérie ; elle étendit bientôt sa domination jusque sur les bords de l'Ebre ; mais les peuples d'origine grecque s'inquiétèrent de l'agrandissement rapide de ces puissans voisins , et recherchèrent contre eux l'alliance de Rome.

Il nous est impossible d'entrer dans de grands détails sur les guerres longues et sanglantes qui éclatèrent à l'occasion de l'intervention romaine : l'on sait qu'après les plus grands sacrifices pour conserver l'Espagne , Carthage fut forcée d'y renoncer , et paya même de son existence l'opiniâtreté de sa défense ; l'on sait encore que pendant des siècles , Rome fut en guerre avec les belliqueux habitans de ces précieuses contrées , qui ne voulaient s'assujettir à aucune espèce de joug ; que l'Ibérie respira sous le gouvernement modéré des *bons empereurs* , et que lorsque l'Italie souffrait de l'ambition de ses derniers maîtres , une monarchie surgit tout à coup dans la péninsule , et enleva au colosse qui effrayait l'univers , une possession qu'il traitait cependant avec une prédilection marquée. Cette monarchie nous conduit à la seconde période.

2.° Un spectacle nouveau s'offre à nos regards : aux

grandes catastrophes que nous venons de décrire , succède une longue paix , premier besoin des peuples épuisés ; mais vers le commencement du cinquième siècle , le repos de l'heureuse Espagne fut de nouveau troublé par les causes qui préparaient la décadence du vieil empire dont elle faisait partie. Objet éternel de la cupidité des peuples étrangers , la riche péninsule pouvait-elle manquer d'avoir sa part des irruptions des peuples du nord ? pouvait-elle se flatter d'échapper aux ravages qui désolaient l'Italie et affligeaient l'Europe ?

Bientôt les ambitions rivales des Stiticon et des Ruffin , appellent dans les plus opulentes contrées de l'Espagne , les Goths , les Vandales , les Suèves et les Alains , essaim de barbares vomis par le nord pour envahir le midi. Alaric , digne chef de ces hordes de la Scandinavie , saccage l'Italie , la couvre de ruines et de débris ; sa mort seule peut expliquer le salut de Rome. Ataulphe son successeur se fixe dans la Catalogne , où le poignard d'un assassin termine des jours précieux au repos des peuples qu'il gouvernait ; Vallia se distingue par son courage , et règne sur l'Aquitaine ; sous les ordres d'un Gunderic , les Vandales se soulèvent , et s'emparant de Carthagène et de Séville , fixent leur résidence dans la Bétique , qui de leur nom s'appela *Vandalousie* , et plus tard , par corruption , *Andalousie* ; d'un autre côté , Théodoric , roi des Goths et successeur de Vallia , se réunit aux Romains et aux Francs pour repousser l'invasion du *fléau de Dieu* , du trop célèbre Attila , qui est complètement défait dans les plaines *Catalauniques*. Le souverain des Goths paye de sa vie le triomphe qui couronne ses glorieux efforts. Son fils Thorismond est élu par l'armée , puis assassiné par ses frères ; ce même siècle voit les ravages des Suèves ,

et leur défaite complète par Théodoric II, roi des Ostrogoths.

Dans le sixième siècle, les Goths étaient gouvernés par Alaric II, qui périt, à la bataille de Vouillé, de la main de Clovis ; le royaume des Goths dans la Gaule, s'éteignit avec son souverain, et le monarque Français, conduit par la victoire, recula ses limites jusqu'aux Pyrénées. Les Visigoths réfugiés au delà de ces montagnes, élisent pour roi un certain Gésalric, au préjudice d'Amalaric, fils légitime d'Alaric II ; mais le roi des Hérules, Théodoric, se déclarant le protecteur des droits méprisés de son neveu, défait l'usurpateur par ses généraux. Gésalric, après avoir gagné les côtes d'Afrique, revient une seconde fois en Espagne, et livre, aux environs de Barcelone, une seconde bataille, où il trouve à la fois le terme de ses espérances et de sa vie.

Amalaric monte sur le trône sans contestation ; son règne fut court et sans gloire. La dynastie du grand Alaric finit en lui. Une remarque importante, c'est que la royauté, qui jusque là paraît avoir été héréditaire chez les Visigoths, devint élective. Nous ne voyons dans ce siècle aucun autre souverain qui mérite de fixer notre attention.

Les septième et huitième siècles nous présentent le triste spectacle d'une suite de rois qui arrivent au trône, et qui en descendent comme ils y étaient montés pour la plupart, c'est-à-dire, par des assassinats. Nous remarquerons cependant un *Sizebut*, que les historiens nationaux citent avec éloge, et qui repoussa les Francs toujours disposés à l'envahissement ; un *Vamba*, qui déploya de grands talens contre Hildéric, comte de Nîmes, son vassal, qui aspirait à l'indépendance, ainsi que contre Paul son général, qui s'était

laissé entraîner par les attraits de la même rébellion qu'il venait de réduire. La fortune ne lui fut pas toujours favorable ; après avoir été détrôné, il se vit renfermé dans un monastère en 680, et y termina sa carrière ; d'un *Rodrigue* enfin , qui disparut après la célèbre et fatale bataille de Xérés de la Frontera qui décida du sort de l'Espagne. Ce malheureux prince fut le dernier roi de la première monarchie gothique, fondée par les Alaric et les Ataulphe, et dont la durée fut de trois siècles.

Déjà le Maure audacieux est maître des plus fertiles contrées de la riche Ibérie ; déjà l'étendard du croissant flotte triomphant sur les métropoles de l'Espagne : Séville, Cordoue, Grenade, se sont rangées sous les lois du farouche Musulman. Les temples déserts sont devenus des mosquées brillantes où le Sarrasin conquérant brûle un encens profane sur l'autel du faux prophète ; mais la destinée de l'Espagne n'est pas encore décidée , ses généreux enfans n'ont pas tous été moissonnés par le fer ennemi ; la *liberté*, ce premier bien de l'homme, trouvait un refuge dans les âpres montagnes des Asturies, et le Goth intrépide, sans désespérer du salut de sa patrie, s'y maintenait à l'ombre d'une seconde monarchie dont le fameux Pélage fut le premier roi. Digne chef de la plus héroïque des nations, Pélage vit bientôt accourir sous ses drapeaux tout ce que l'Espagne comptait de fidèles et de braves. Jamais le Maure furieux et vindicatif n'osa forcer ces retranchemens que la nature avait pris soin de fortifier, et que la valeur ibérienne rendait inexpugnables.

3.° Nous arrivons à la troisième époque si mémorable par l'invasion d'un peuple Africain qui menaça d'envahir pareillement notre belle France , sans le courage de Charles-

Martel, qui seul fut capable d'opposer une digue salutaire à ce torrent dévastateur.

Il est difficile de pénétrer les causes de l'invasion des Maures en Espagne. Les opinions ont été partagées sur ce point obscur ; l'attribuerons-nous au viol de la fille du comte Julien, par Rodrigue le dernier roi des Goths ? Mais la critique sévère des modernes a déjà rejeté cette histoire. Avec quelques écrivains, dirons-nous que cette invasion est le fruit de l'ambition du seigneur Espagnol, trop puissant pour un si faible maître ? Serons-nous plus heureux en imputant cet événement si désastreux, aux prétentions et aux ressentimens des enfans de Vitiza, prédécesseur de Rodrigue, qui fut détrôné en 709, ainsi qu'à l'influence de l'archevêque Oppas leur oncle ?

Quoi qu'il en soit, et sans manifester aucune opinion particulière, les Maures, habitant un sol brûlant et peu favorisé de la nature, jetaient depuis long-temps un œil d'envie sur les plaines fertiles de l'heureuse Ibérie, arrosées par la Guadiana et le Guadalquivir, et dont les côtes riantes, baignées par les eaux de l'Océan et de la Méditerranée, avaient été un objet constant de la cupidité des Phéniciens, des Grecs, des Carthaginois, des Romains et des Goths.

Rodrigue cherche en vain à opposer aux Sarrasins un courage épuisé par la volupté : privé de la confiance de la nation qu'il gouvernait, précédé de sinistres présages avant-coureurs de grandes catastrophes, Rodrigue combat à Xérès de la Frontera, nom tristement fameux dans les annales espagnoles. Les Sarrasins obtinrent un succès complet et décisif ; le souverain des Goths, loin d'imiter la fierté héroïque de ses braves ancêtres, dont la devise constante était *vaincre ou mourir*, prit la fuite, et se noya honteusement en traversant le Guadalquivir.

La conquête de l'Espagne achevée, Muza qui l'avait dirigée revint à Damas enrichi des dépouilles des Goths ; mais on prétend que pour prix de ses services, le calife Valid lui fit subir un rigoureux châtement , prétendant que son général avait soustrait à ses yeux une partie du magnifique butin de la péninsule.

Abdelazis, fils et successeur de Muza au gouvernement de l'Espagne , avait su , par ses excellentes qualités, mériter l'attachement du peuple vaincu : mais aucun forfait ne coûte à l'ambition , qui ne respecte pas même les liens du sang, et Abdelazis eut pour successeur le féroce Ayoub son oncle et son assassin.

Alahor ou Almanzor, successeur d'Ayoub , conduisit le premier une armée au delà des Pyrénées , pour donner un aliment à l'inquiète rapacité des Maures ; ils vinrent même jusque dans le Poitou et le Limousin : c'est là que Charles-Martel acquit des droits à la reconnaissance des Français , en sauvant la monarchie dangereusement menacée.

Sans entrer dans le détail chronologique des rois ou califes Sarrasins en Espagne , ce qui nous entraînerait hors des bornes étroites d'un coup d'œil général , nous arrêterons l'attention de nos lecteurs sur les richesses d'Abdérame , dont l'escorte se composait , aux jours de solennité , de douze mille cavaliers armés de cimenterres à poignées d'or, vêtus avec une somptuosité guerrière éclatante. On est encore étonné à la vue de ces magnifiques constructions qui frappent les regards de l'étranger , et qui servirent autrefois de résidence à ces califes superbes. Le plus riche de ces palais était celui que fit construire le troisième Abdérame pour sa maîtresse favorite Zehrah , et dont la description pompeuse donnée par les historiens nationaux, rappellent les pro-

diges du luxe oriental, et les richesses immenses accumulées par le peuple conquérant.

Cependant le royaume des Asturies, dont les montagnes inaccessibles avaient servi d'asile à Pélage, reparaisait avec quelque éclat sur l'horizon politique. Vers la dernière moitié du huitième siècle, il était sagement gouverné par Alphonse II, surnommé le *Chaste*, pour avoir refusé au calife de Cordoue l'infamant tribut *de cent filles chrétiennes*, et celui de *victorieux*, pour avoir remporté de grands avantages sur les Sarrasins; la Navarre s'érigeait en royaume à la même époque, et reconnaissait pour souverain *Garcie de Ximènes*.

Dans la Castille, nous voyons les comtes qui en exerçaient la souveraineté, étranglés par Ordogno II, roi de Léon, dont ils étaient vassaux; les enfans, traînés en captivité, sont rendus aux pressantes réclamations des Castillans, et vers la fin du dixième siècle, la Castille, proclamant son indépendance, reconnut pour roi le célèbre comte *Ferdinand Gonzalès*.

C'est ici que se terminent l'éclat et la prospérité musulmane. A la suite de l'anarchie la plus complète, le trône de Cordoue reste au plus fort ou au plus habile des compétiteurs, et l'on voit des rois à Tolède, à Valence, à Orihuela et à Sarragosse, démembrement devenu fatal pour les Sarrasins et décisif pour les chrétiens, qui, faisant trêve à leurs divisions sanglantes, se réunirent contre l'ennemi commun, et renversèrent, enfin, ce puissant colosse, objet de leur effroi pendant près de cinq siècles.

4.° Des événemens importans signalent cette quatrième époque, qui mérite de fixer l'attention de l'historien.

Ferdinand I.^{er}, par son testament, laisse la Castille à son fils Sanche le Fort, dont l'ambition démesurée le porte

à l'indigne spoliation de ses frères Alphonse VI et Garcie , rois de Léon et de Galice. Incapable de mettre des bornes à sa cupidité , voulant compléter son système envahisseur , Sanche conçoit l'odieux projet d'enlever les apanages de ses deux sœurs ; maître de *Toro* , il expire sous les murs de *Zamora*. Alphonse remonte sur le trône de Léon , et acquiert celui de Castille , augmenté de la Galice par l'expulsion de Garcie.

A la mort d'Alphonse VI sans enfans mâles , le trône de Castille passa sur la tête de sa fille Urraque , épouse du roi de Navarre. Les pages de l'histoire de la Castille sont remplies des démêlés d'Alphonse *le Batailleur* avec sa femme Urraque , dont la conduite équivoque fut loin d'écartier tout soupçon.

A cette reine peu vertueuse , succède Alphonse VIII son fils , qui se trouva possesseur du trône de Léon et de Castille , et dont le règne fut assez paisible : il laissa deux enfans. Le nouveau roi de Castille , Sanche III , ne régna qu'un an ; un fils âgé de trois ans lui succéda sous le nom d'Alphonse IX ; ses victoires sur les Maures , et surtout la célèbre journée de Tolosa , changèrent pour un temps , en stupeur , l'audace musulmane. A la mort de ce prince , le sceptre de Castille passa dans les mains du jeune Henri I.^{er} , qui n'atteignit point sa majorité. Ferdinand III son successeur réunit définitivement le royaume de Léon à la Castille , et remporta plusieurs victoires sur les Maures. Sa grande piété et son zèle à défendre les intérêts de la religion , lui méritèrent le nom de *saint*. Alphonse X lui succéda ; il fut surnommé le *Sage* ; le titre de *savant* lui eût peut-être mieux convenu. Victime de la révolte des grands de son royaume , privé de sa couronne par des sujets téméraires

qui en avaient disposé en faveur de son fils Sanche , Alphonse le *Sage* ne voit d'autre parti à prendre que de solliciter les secours de l'empereur de Maroc. Le Miramolín traversa le détroit en faveur du monarque chrétien , et lui adressa , dit-on , ces généreuses paroles : « Je vous traite ainsi , parce que vous êtes malheureux , » et l'alliance que je contracte aujourd'hui avec vous , » n'a d'autre but que de venger la cause de tous les rois » et de tous les pères. » Les fastes de nos vieilles monarchies ont-elles souvent offert un trait aussi sublime que celui du monarque Africain ?

Alphonse X laisse ses états à Sanche son fils , surnommé le Brave , dont le règne orageux déchira l'Espagne , la plongea dans un abîme de maux que ne combla point la mort du roi arrivée en 1295 , laissant un fils en bas âge , Ferdinand IV. Les cortès du royaume , assemblées à Valladolid , nommèrent une régence , à laquelle la reine-mère ne céda qu'un vain titre. La conduite de cette dernière pour conserver intacts les droits de son fils , paraît avoir été un chef-d'œuvre de dextérité et de politique au milieu des ambitions rivales qu'elle désarma ou satisfît.

A Ferdinand IV succède Alphonse XI , dont toute l'histoire est renfermée dans ce peu de mots , nouvelle minorité , nouvelle régence et guerre civile renaissante. On ne peut refuser à ce prince de grandes qualités , et une énergie précoce de caractère ; les grands vassaux furent comprimés , et la tête de don Alonzo de Haro , qui tomba sur l'échafaud , abattit leur fierté.

Des mains d'un roi qui s'appelait le *Vengeur* , la Castille tombe dans celles d'un tyran qui s'est appelé le *Cruel*. Rien n'est si connu que les sanglans démêlés de Pierre

le Cruel avec Henri de Transtamare son frère , qui rappellent dans nos fastes modernes Étéocle et Polynice chez les poètes , Cyrus et Artaxerce chez les Grecs. Tout ce que la rage peut imaginer de plus cruel , tout ce qu'un acharnement constant et prémédité peut offrir de plus sanglant , tout ce qui peut , enfin , caractériser la haine la plus invétérée et l'inimitié la plus prononcée , fut employé par ces frères barbares et sanguinaires , dont l'un expira de la main de l'autre. Pierre le Cruel étant égorgé , son frère et son assassin , Henri de Transtamare , lui succéda. Une ligue puissante se forma bientôt contre le nouveau souverain de la Castille : mais ses efforts sont vains ; Henri triomphe de ses ennemis et de leurs intrigues ; la mort seule peut l'empêcher de jouir de ses brillans succès. Don Juan occupe le trône après lui ; éprouvant l'inconstance de la fortune , il est successivement vainqueur du roi de Portugal à Badajoz , et défait par le régent sous les murs d'Aljubarotta. Henri III son fils , que la nature avait dédommagé , par le don d'une ame forte , de la faiblesse de son corps , eut l'audace extraordinaire de vouloir gouverner n'ayant pas encore quinze ans ; le succès toutefois justifia son courage , et son infatigable activité contint les nombreux mécontents. Henri IV , dit l'impuissant , qui termine cette période , fut un de ses successeurs ; il fut solennellement , mais trahissement , déposé par les cortès d'Avila en 1480.

5.° Pendant cette cinquième période , l'Espagne joua un rôle brillant dans les diverses parties du globe , et fut le théâtre d'événemens très-remarquables.

Une monarchie plus compacte que toutes celles qui l'avaient précédée , se forme bientôt à la réunion des couronnes d'Aragon et de Castille , suite du mariage de

Ferdinand et d'Isabelle. Le Maure audacieux voit aussi ses anciens trophées se couvrir d'un crêpe funéraire; chassé de tous les points qu'il occupait, par le victorieux Ferdinand, sans cesse harcelé par l'intolérante Isabelle, pour la religion qu'il professait, et pour l'exercice de laquelle on ne lui garantissait plus aucune sûreté, le Sarrasin, persécuté, quitte en frémissant la terre de sa conquête, et se livre au dernier désespoir dans cette Grenade si célèbre, témoin muet, mais imposant, de sa gloire et de sa puissance dont il n'existait plus que de déchirans souvenirs. Réfugiés pour toujours en Afrique, d'où ils n'auraient dû jamais sortir pour le repos de l'Europe et le bonheur de la chrétienté, les barbares disciples de Mahomet ont conservé la mémoire de leur domination en Espagne, comme l'époque de l'âge d'or et de la période la plus brillante de leurs annales; chaque jour, dans la prière du soir, et dans la terre de l'exil, le Maure de Maroc et de Fez, comme celui d'Alger et de Tripoli, demande au prophète de rendre aux fidèles croyans le territoire fertile de Grenade et les merveilles de l'Alhambra.

Le règne de Ferdinand et d'Isabelle fut encore illustré par la plus belle conquête que l'homme ait faite jusque là, *par la découverte de l'Amérique*, due au génie de Colomb, à la générosité d'Isabelle et au courage des Castillans. Gonzalve de Cordoue fit respecter au loin l'autorité de son souverain, et Ximenès par ses victoires, comme par sa politique, mérita le glorieux surnom de *vaillant capitaine et de diplomate expérimenté*.

La maison de Bourgogne occupe bientôt le trône d'Espagne; l'Aragon et la Castille sont gouvernées par elle; le sceptre passe plus tard dans les mains d'un prince de

la maison d'Autriche, de Charles V, plus connu sous le nom de Charles-Quint, et petit-fils de Ferdinand; il obtient la couronne en vertu du testament de son aïeul.

Charles-Quint intervint sur la scène politique, ou comme auteur principal, ou comme moteur secondaire. Le schisme de Luther, la conquête du Mexique par l'intrépide Fernand Cortez, la découverte du Pérou par l'audacieux Pizarre, celle du Chili par l'heureux Almagro, le soulèvement des communes de Castille, la rivalité de Charles et de François I.^{er}, la bataille de Pavie, la captivité du monarque Français, la révolte de Gand, le célèbre traité de Passau, où l'Europe épuisée travailla si péniblement à l'enfantement de cette pondération politique qui ne fut qu'ébauchée, et qu'on n'acheva que quatre-vingt-douze ans plus tard au mémorable traité de Westphalie; l'abdication si célèbre du monarque Espagnol, suivie de sa retraite dans le monastère de Saint-Just, où il termina sa laborieuse carrière, tels sont les principaux événemens auxquels le règne de ce prince doit la plus grande partie de sa célébrité.

Philippe II, son fils et son digne successeur, ne changea rien au système politique de Charles-Quint; sa guerre avec le souverain pontife signala le commencement de son règne; les troubles qui désolaient la France, et auxquels il prit une part active, l'occupèrent pendant la plus grande partie de son administration. La conduite sanginaire du duc d'Albe, amène bientôt la scission d'une partie des domaines de Philippe dans les Pays-Bas, et tous les efforts de son successeur le duc de Parme auraient échoués devant le courage des Hollandais et les talens d'un prince d'Orange, si l'édit fatal de proscription n'avait porté son fruit, et si le généralissime Batave, digne d'un

meilleur sort , n'eût été assassiné dans sa tente par un indigne émissaire d'un souverain peu généreux. Le monarque Espagnol expire six mois après le traité de Vervins de 1598 , qui fit cesser les longues et sanglantes hostilités qui désolaient l'Espagne et la France.

Philippe III prit les rênes du gouvernement ; après un règne de vingt-trois ans , il laissa la monarchie *aussi malade qu'il l'avait reçue*. Ce prince fut dominé , comme tous les souverains privés de caractère , par des ministres intrigans , ambitieux , et le plus souvent sans patriotisme. C'est aussi sous son règne que fut consommée l'expulsion totale des Maures , coup d'état funeste à la prospérité de l'Espagne , et qui lui ravit près d'un million de sujets laborieux. Catholiques à l'extérieur , conservant secrètement les dogmes et les pratiques de leurs ancêtres , les Maures furent représentés , et comme des conspirateurs permanens , et comme des machinateurs de projets sinistres ; la cour d'Espagne ne leur laissa que l'option de l'exil ou de la mort : en vain tendirent-ils des mains suppliantes vers le trône de France , en vain implorèrent-ils l'humanité et la générosité d'Henri IV , en vain lui offrirent-ils de brillantes propositions , le monarque Français , occupé alors de graves intérêts de politique extérieure , craignant , d'un autre côté , de donner lieu à des imputations d'indifférence religieuse , ne put ou n'osa pas accueillir ces infortunés , qui , repoussés également , et de leur sol natal où ils passaient pour sectateurs de Mahomet , et des rivages brûlans de l'Afrique où ils étaient réputés déserteurs de sa loi , périrent presque tous victimes de l'intolérance espagnole , comme de la circonspection française.

Philippe IV monte sur le trône en 1621 , à l'âge de 19 ans seulement ; l'histoire de son règne est plutôt celle

de son ministre tout-puissant, le duc d'Olivarès. Charles II lui succède, et finit en sa personne la dynastie autrichienne en Espagne.

6.º Après de longues et de sérieuses contestations sur la succession d'Espagne par le décès de Charles II sans enfans, la France, glorieusement gouvernée par Louis XIV, riche au dedans de l'état prospère de ses manufactures et de son commerce, puissante au dehors de ses triomphes et de son crédit, obtint, enfin, l'accomplissement et l'exécution du testament du feu roi, et le duc d'Anjou monta sur un des plus beaux trônes de l'Europe, sous le nom de Philippe V.

Cependant Louis XIV expie la couronne de son petit-fils; ses généraux sont battus à Ramillies; les Pays-Bas lui échappent, et le prince Eugène triomphe des Français devant Turin. Accablé de ses revers, le monarque Français demande la paix; des conditions désavantageuses sont offertes avec hauteur, et repoussées avec ce noble orgueil qui convenait si bien au digne petit-fils d'Henri IV. Malplaquet, il est vrai, voit le triomphe de la ligue; mais bientôt Vendôme relève dans les plaines de Villa-Viciosa, la nation espagnole abattue, et fixe, par ce glorieux triomphe, l'heureuse destinée des Bourbons d'Espagne.

A l'avènement de Ferdinand VI, la guerre, avec toutes ses horreurs, ensanglantait l'Europe par la mort de l'empereur Charles IV, qui l'avait plongée dans la confusion en réveillant toutes les ambitions. Les généraux de Louis XV improvisaient les victoires de Louis le Grand; Fontenoy, Berg-Op-Zoom, ajoutent un nouveau lustre à nos armes glorieuses, et portèrent en triomphe, au temple de l'immortalité, les Maurice de Saxe, les Boufflers et les Lowendal. Le célèbre traité d'Aix-la-Chapelle vint mettre

fin à tant d'agitations , et rendre à l'Europe épuisée le calme dont elle avait le plus pressant besoin.

Ferdinand VI mourut en 1759 , et fut remplacé par don Carlos , roi de Naples , qui lui succéda sous le nom de Charles III ; son second fils , Ferdinand IV , monta sur le trône de Naples , et ce Nestor de la royauté européenne l'occupe encore dignement , après avoir passé par toutes les traverses d'une vie constamment agitée : en vain le *carbonarisme* odieux et sacrilège cherchait-il naguère à plonger dans un abîme de maux les riantes contrées de la riche Italie , un génie protecteur l'a préservée de son souffle impur , et la faction terrassée n'a de refuge et de salut que dans la clémence du souverain dont elle cherchait à usurper l'autorité.

Depuis long-temps l'Espagne n'avait eu un maître qui fût plus digne que Charles III d'un aussi beau royaume ; en monarque habile et sage , ce prince sonda la profondeur de ses plaies , et n'en fut pas effrayé ; le pacte de famille proposé par la cour de Versailles à son prédécesseur , et auquel Ferdinand VI n'avait pas cru devoir adhérer , fut conclu avec empressement par Charles III , digne appréciateur des conséquences avantageuses qui en résulteraient pour l'auguste dynastie des Bourbons. En 1763 , l'Espagne conclut la paix avec l'Angleterre ; mais de nouvelles insultes au pavillon espagnol déterminèrent ce monarque à reprendre les armes pour assurer l'indépendance des colonies américaines. Il mourut en 1788 , après avoir vu ses généreux efforts couronnés d'un succès complet.

Nous voici parvenus sur les bords du volcan au moment de l'éruption révolutionnaire qui embrasa l'Europe , et qui la menaça d'une dissolution prochaine. Comme

les cendres sont encore brûlantes, que le cratère fume encore, que le gouffre entr'ouvert ne se referme que lentement, nous poserons le pied, avec circonspection, sur ce terrain mouvant; nous le franchirons avec la plus grande rapidité, pour arriver au terme de notre course.

Charles IV monta sur le trône à cette époque fatale où la France malheureuse commençait à se ressentir du terrible fléau de la plus sanglante des révolutions; à un ministre clairvoyant, succède un conseiller dont l'inexpérience primitive engagea l'Espagne dans de fausses démarches vis-à-vis de la France, et dont la rapide fortune a été trop scandaleuse, pour qu'il soit nécessaire de dire comment il la fit. D'ailleurs sa mort récente nous oblige au silence, pour ne pas troubler des cendres qui sont à peine refroidies. Les armées françaises trouvant toujours la victoire fidèle à leurs drapeaux, mirent en fuite les phalanges espagnoles; nos braves s'immortalisèrent par les plus brillans faits d'armes, et les noms des Pérignon et des Moncey, devenus historiques, rappellent ceux non moins glorieux des Bervick, des Vendôme, et attestent que la valeur française enfante toujours des prodiges en improvisant des victoires. Pourquoi faut-il que ces triomphes dussent être payés de la mort de Dugommier! La paix de Bâle, conclue en 1795, voit mettre fin aux hostilités; en 1800, nouvelles difficultés, suivies de nouveaux traités; mais en 1806, une levée de boucliers, à l'instigation du prince de la Paix, force la France à rentrer dans la lice des combats. Ici commence cette série trop nombreuse d'événemens multipliés, qui tout en ajoutant à la gloire de nos armes, ternissent et ensanglantent cependant les belles pages de notre histoire, et deviennent le prélude de la chute du despote européen. La scène de Bayonne

ne peut être rappelée sans la plus grande amertume, et son souvenir pénible s'effacera difficilement du cœur espagnol ; cependant les habitans de l'héroïque Espagne prouvent bientôt par une conduite pleine d'énergie, et dont leurs annales offrent plus d'un exemple, tout ce que peuvent le courage et la fidélité contre la tyrannie et l'usurpation.

Ferdinand VII occupe un trône vacant par l'abdication de son père, et n'y monte réellement qu'en 1814, époque de la restauration européenne. Ce prince fit un assez long séjour à Valence, et à son retour de la captivité, y conçut des plans de réforme ; appuyé par la division du général Elio, il rendit ce fameux décret qui prononça l'arrestation des membres du conseil de régence. Ces mesures violentes étaient loin de concilier tous les intérêts ; aussi des insurrections sourdes se manifestèrent bientôt ; Porlier dans la Galice, et plus tard Lascy dans la Catalogne, voulurent faire changer cet état de choses ; mais ils montèrent sur l'échafaud, et leur fin fut le prix d'une téméraire audace. Depuis, les événemens se succédèrent avec rapidité dans la péninsule ; les troupes destinées aux colonies d'Amérique, se soulèvent, et l'île de Léon voit se former un noyau d'hommes égarés, qui devaient, pendant un temps, changer les formes du gouvernement de *la vieille et routinière Espagne*.

7.° Au milieu de ces agitations violentes qui compromettaient l'existence politique de cette belle monarchie, un cri terrible retentit soudain dans l'île de Léon, et une série de nouveaux événemens commence à se dérouler aux yeux de l'Europe étonnée ; les Quiroga, les Riégo, les Odonaju, les Arco-Arguero, noms ignorés, devinrent en un jour fameux ; l'impulsion qu'ils donnent se communiquant à toutes les parties de l'Espagne, forme

un vaste système d'incendie qui pénètre jusque dans le palais des souverains de l'Ibérie ; les ministres des autels sont massacrés , ou contraints de chercher un asile sur une terre étrangère ; de pieux cénobites abandonnent leur paisible retraite pour fuir la persécution révolutionnaire , et viennent déplorer , dans les larmes de l'exil , les fautes et les crimes de leurs concitoyens ; d'autres , animés d'un saint zèle , guidés par le plus pur enthousiasme , prennent les armes , et meurent courageusement pour la défense de l'autel et du trône ; les gardes fidèles du monarque , égorgés sous ses yeux , voient le 10 Août de la révolution française se renouveler dans le 7 Juillet 1822. La France , alarmée de ces dispositions démagogiques , prend des mesures vigoureuses de sûreté ; soutenu de l'assentiment de la Sainte-Alliance , le chef de la maison de Bourbon annonce à l'Europe effrayée , que le *fils de ses affections* va franchir les Pyrénées à la tête de cent mille hommes , pour rassurer l'Europe sur son avenir , et pour procurer à l'Espagne un repos que des traîtres lui avaient ravi. L'enthousiasme est à son comble ; des bords de la Seine aux rives du Guadalquivir , depuis les contrées fertiles de l'Alsace jusqu'aux plaines riantes de l'Andalousie , tout s'émeut , tout s'ébranle ; déjà le cliquetis des armes se fait entendre ; déjà dans nos contrées l'Espagnol fidèle court en foule à la défense de sa religion outragée et de son roi captif ; la loyauté inaltérable s'indigne des fers que lui forge une faction audacieuse. A la voix des Quézada , des Eroles , des Antonio Maranon , des Eguia , des Romagosa , des troupes valeureuses et royalistes se rassemblent , et une armée *de la foi* s'organise. Les revers n'abat tent point ces cœurs généreux que dirigent un dévouement absolu et une entière abnégation d'eux-mêmes ; ils

ne comptent pour rien la vie, s'ils ne peuvent la conserver qu'aux dépens de la religion de leurs pères, de l'honneur national et de la captivité de leur monarque chéri. Une régence se forme, et dirige l'impulsion générale ; des divisions malheureuses font échouer les meilleures résolutions ; la junte est dissoute, et le gouvernement révolutionnaire nomme pour commandant de la Catalogne, le farouche Mina ; la Galice est confiée à Quiroga et à Morillo, l'Aragon à Ballesteros, la Castille à l'Abisbal et à l'Empécinado.

Cependant les légions françaises destinées à porter le dernier coup à l'anarchie espagnole, s'avançaient fièrement vers les Pyrénées avec cette ardeur guerrière et cette noble confiance présage des plus brillans succès ; le fils de France est bientôt à la tête de ces braves, l'honneur et la gloire de la patrie, dont ils vont défendre les plus chers intérêts. A l'exemple de ces preux chevaliers qui ne marchaient autrefois contre les infidèles de la Palestine qu'après avoir invoqué l'assistance du Dieu des armées, le duc d'Angoulême donne à Toulouse, avant de partir pour l'Espagne, le spectacle touchant de la piété la plus édifiante : mais déjà Bayonne, Ustaritz, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Jean-Pied-Port, voient défiler avec un enthousiasme difficile à décrire, l'élite de la valeureuse nation française et les dignes soutiens des vieilles monarchies européennes ; déjà les bataillons nombreux de nos intrépides guerriers ont franchi la frontière ; leur triomphe n'est plus douteux ; nous ne pouvons les suivre, tant leur marche est rapide : en vain quelques traîtres veulent-ils opposer leurs efforts ignominieux à l'honneur Français, un cri de mort répond à un cri de sédition, et *le canon de la Bidassoa devient le salut de la légitimité*. Reçues

ON SOUSCRIT POUR TOULOUSE, °

Chez J.-M. CORNE, avocat, imprimeur, rue Tierçaires, n.° 84, et pour les départemens, chez le même imprimeur, ou au bureau du Journal, chez M. Edouard DEBUC, avocat, rue du Vieux-Raisin, n.° 9.

Les lettres, paquets et argent doivent être affranchis.

Le prix de la souscription est de *huit francs* pour six mois, et de *seize francs* pour l'année, franc de port.

Il paraîtra chaque mois une livraison composée de 4 à 5 feuilles ou de 64 à 80 pages in-8.°, formant deux volumes par an de 400 à 480 pages chacun.

Les deux volumes appartiendront à deux ouvrages différens, dont l'un sera *le Répertoire Historique*, et l'autre *le Répertoire Géographique*.

ON TROUVERA

Chez le même Imprimeur , grand format in-4.^o
de 8 à 900 pages , une nouvelle et très-belle
édition de l'*Histoire de la Jurisprudence Romaine*,
par M.^e Antoine Terrasson.

Prix , *dix-huit francs* pour Toulouse , et *vingt francs* pour le dehors.

On affranchira les lettres de demande et l'argent.

Manuscrit

RÉPERTOIRE

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE,

OU

CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES
ET CRITIQUES,

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,

ET LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

Par M. EDOUARD DUBUC, ex-officier à la Légion de la
Guadeloupe, avocat.

TOME PREMIER.

I.^{re} ANNÉE. — II.^e LIVRAISON.

A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de J.-M. CORNE, avocat, rue Tierçaires, n.° 84.

Février 1824.

*a M. le Ch. de Saint-Jean
hotel de la Cour royale
Conseiller a la Cour royale
rue Tolosane*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CETTE PREMIÈRE LIVRAISON.

HISTOIRE.

- II. Coup d'œil général sur l'Histoire universelle pendant le premier siècle de l'ère chrétienne, (suite) *page* 22
- III. Idées générales sur l'Histoire d'Espagne, depuis sa conquête par les Carthaginois et les Romains, jusqu'à nos jours, 42

GÉOGRAPHIE.

- II. Aperçus généraux sur l'état physique et politique de l'empire Russe en Europe, en Asie et en Amérique, 1.^{er} article, (suite) 25
- III. Aperçus généraux sur la Géographie théorique, 1.^{er} article, 43
- IV. Relation succincte d'un voyage aux Indes occidentales, fait pendant les années 1815, 1816 et 1817, 1.^{er} article, 64

partout comme des libérateurs, nos phalanges victorieuses donnent partout aussi l'exemple de la discipline et de la modération. Le prince généralissime traverse, sans obstacles, les deux Castilles aux acclamations d'un peuple ivre de joie, pendant que le comte Molitor arrivait à Sarra-gosse, descendait la Ségre, traversait Valence, enlevait Lorca par un de ces heureux coups de main si communs dans nos fastes militaires, poursuivait avec une infatigable activité, dans les montagnes des Alpujares, les restes épars des constitutionnels abattus et consternés, promenant ainsi ses étendards triomphans dans toute cette partie de la péninsule, et ramenant la tranquillité et le bonheur au sein des cités et des campagnes; le comte Bourck, de son côté, envahit la Biscaye, soumet les Asturies, s'empare de la Galice, secondé du brave Larochejaquelin, qui prouve à la Corogne, comme à Naval-Moral, *que la vieille valeur vendéenne ne sait jamais se démentir, qu'elle est partout la même, et que pour elle le problème le plus facile à résoudre, est celui d'une bataille.*

Cependant Ferdinand, privé de sa liberté, est traîné, par la horde factieuse, de Madrid à Séville, et de Séville à Cadix; les Français sont bientôt sous les murs de cette nouvelle capitale si fière, si riche, si forte, qui voit le *Trocadéro* enlevé, le fort de *Santi-Petri* occupé, ses édifices eux-mêmes menacés d'une entière destruction par le feu continu de notre glorieuse marine. Cadix a pu résister aux efforts de l'usurpation, mais elle a dû céder à l'ascendant de la légitimité. La soumission la plus humble fait place alors à cette arrogance altière qui distinguait les membres d'une assemblée déjà trop fameuse, et l'infortuné souverain, rendu aux vœux de ses sujets fidèles et



de la vaillante armée libératrice, est remis sain et sauf, le 1.^{er} Octobre, entre les mains de l'auguste généralissime.

Le monarque Espagnol revient à Madrid ; il y reçoit des preuves non équivoques du plus sincère attachement. Depuis son retour dans le palais de ses pères, Ferdinand s'occupe, avec ardeur, des soins de son gouvernement, et des réformes salutaires que commandent les circonstances actuelles, *mais qui ne peuvent émaner que de sa royale volonté*. Le cœur d'un Bourbon saurait-il méconnaître les besoins de ses peuples ? Déjà les fidèles serviteurs de la monarchie légitime ont reçu la digne récompense du plus noble zèle, comme du dévouement le plus absolu ; déjà un système mieux combiné d'organisation militaire, assure à la malheureuse Espagne une tranquillité durable, qui seule peut cicatrizer les plaies profondes de l'anarchie révolutionnaire ; déjà une garde royale a été formée, un conseil des ministres créé, un conseil d'état organisé ; déjà aussi, des lois sages sur les douanes ont été rendues, d'utiles précautions ont été prises pour prévenir de nouveaux troubles, et préparer de grandes améliorations ; déjà une police active et prompte est chargée de surveiller le crime qui se cache dans l'ombre, et de protéger la vertu que les commotions politiques mettent toujours en péril ; l'intendance militaire a été organisée sur des bases nouvelles et solides ; le commerce de l'Amérique espagnole rendu facile à toutes les nations de l'Europe, et sur le pied d'une égalité parfaite ; déjà, enfin, une caisse d'amortissement de la dette publique a été créée, une amnistie généreuse accordée, et des institutions propres à consolider le repos de l'Espagne, et avec son repos celui de l'Europe, s'élaborent péniblement dans le cabinet de Madrid. Encore quelques années, et l'Espagne restau-

rée se relevant tout à coup de ses désastres , offrira à l'Europe justement inquiète , mais pleinement rassurée , le grand et magnifique spectacle d'une nation régénérée , riche de la fertilité de son sol , fière de l'industrie de ses habitans , forte d'un système plus en harmonie avec la civilisation européenne , et qui doit augmenter l'amour du peuple pour son souverain , l'affection du souverain pour son peuple ; encore quelques années , et la riche Catalogne verra son commerce reprendre son activité première , et ses ports nombreux fréquentés par les vaisseaux des deux hémisphères ; encore quelques années , et Cadix , cette cité phénicienne , deviendra l'entrepôt de l'Espagne et le comptoir de l'Europe ; encore quelques années enfin , et le génie du mal cessant de planer sur la malheureuse Ibérie , abandonnera ces contrées devenues riantes par la paix et la concorde , et portera plus loin sa fatale influence et ses poisons destructeurs.



IV.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LES INSTITUTIONS POLITIQUES, RELIGIEUSES,
CIVILES ET MILITAIRES

SOUS LES ROIS DE LA PREMIÈRE DYNASTIE FRANÇAISE,

(de 420 à 752.)

ARTICLE PREMIER.

Les peuples de l'univers entier, quel que soit le système sous lequel ils vivent, et la forme des gouvernemens qui les régissent, trouvent dans des *institutions politiques* des garanties plus ou moins fortes contre *l'abus du pouvoir*; puisent dans des *institutions religieuses*, la règle de leur conduite soit envers l'Être suprême, soit envers ses ministres; cherchent dans *les lois civiles*, le mode de régler leurs intérêts particuliers, et de terminer les discussions, malheureusement trop nombreuses, qui s'élèvent entre eux; admirent enfin dans *les réglemens militaires*, des institutions protectrices qui veillent au maintien d'une force armée nécessaire à la défense de l'état, et qui protègent, en même temps, les citoyens paisibles contre d'injustes exactions.

Nous nous proposons d'exposer ici l'origine et les progrès de ces diverses institutions pendant le premier âge de notre antique monarchie; le sujet est vaste, compliqué,

au-dessus de nos forces peut-être, si nous ne comptons toujours sur la bienveillante indulgence de nos lecteurs.

Les quatre titres suivans comprendront cette matière importante, qui mérite un examen particulier. Les deux premiers seulement, renfermant les institutions politiques et religieuses, seront l'objet de cet article; nous nous occuperons, dans un second, des institutions civiles et militaires.

TITRE PREMIER.

INSTITUTIONS POLITIQUES SOUS LA PREMIÈRE RACE.

Trois institutions mémorables doivent fixer principalement notre attention : la première, qui est *fondamentale*, est cette célèbre *loi salique* dont on est redevable à Pharamond, suivant l'opinion la plus commune; la seconde concerne ces *fameuses assemblées du Champ de Mars*, que l'on retrouve avec plaisir au berceau de notre vieille monarchie, qui ont donné l'idée des états-généraux qui n'étaient que le perfectionnement de cette vénérable institution, et qui sont dignement remplacés aujourd'hui par une double chambre, dépositaire, à la fois, des droits de la couronne et de ceux de la nation; nous ferons connaître, enfin, les *principaux dignitaires de l'état à cette époque*, en insistant plus particulièrement sur la charge de *maire du palais*, devenue, plus tard, si puissante, si redoutable, et dont un ambitieux titulaire monta sur un trône depuis long-temps chancelant, par l'état d'isolément dans lequel étaient placés des monarques jeunes, la plupart sans énergie, comme sans expérience.

Avant d'entrer dans ces intéressans détails, nous exposerons des preuves d'une coutume précieuse pour tout bon

Français, puisqu'elle fait remonter à l'aurore de l'existence de notre monarchie, le principe sacré de la légitimité. En deux mots, nous espérons convaincre les hommes de bonne foi, que le trône de France a toujours été *héréditaire, même sous les rois de la première et seconde race, et nullement électif comme l'ont prétendu quelques historiens.*

Ces divers sujets, qui se recommandent tous par leur importance incontestable, feront l'objet des quatre chapitres suivans.

CHAPITRE PREMIER.

Preuves de l'hérédité du trône de France.

Pour ne pas fatiguer l'attention de nos lecteurs, nous nous proposons de ne rapporter ici que les preuves principales à l'appui de notre assertion.

L'historien Duhaillan, qui a émis une opinion contraire à la nôtre, s'exprime ainsi : « *Après la mort de Clodion le Chevelu, Mérovée FUT ÉLU ROI par les Français, et faut noter que jusques à Hugues Capet, tous les Rois de France ONT ÉTÉ ÉLUS par les Français, qui se réservèrent cette puissance D'ÉLIRE, bannir et chasser leurs Rois ; et bien que les enfans aient quelquefois succédé à leurs pères, et les frères à leurs frères, CE N'A ÉTÉ PAR DROIT HÉRÉDITAIRE, ains, (mais) PAR L'ÉLECTION DES FRANÇAIS, qui, se trouvant bien d'un Roi, ont voulu, en récompense des biens reçus par lui, ÉLIRE OU RECEVOIR POUR ROI son fils ou son frère. »*

L'assertion de M. Duhaillan est fautive et dénuée de toute espèce de fondement ; car il est constant, comme

nous nous flattons de le démontrer, que la monarchie française était *héréditaire* sous la première race, comme elle l'a été sous la seconde, et comme elle l'est encore aujourd'hui sous la troisième; *que les enfans de nos rois succédaient alors à leurs pères comme de nos jours, SELON LE DROIT DE LA NATION*, et nullement *par voie d'élection*; qu'il en était de même des frères qui ne montaient sur le trône qu'*à défaut d'enfans mâles*, et qu'enfin les parens les plus proches recevaient la couronne à défaut de frères du roi défunt.

Sept preuves, toutes appuyées sur des exemples incontestables, et sur des auteurs graves et judicieux, attesteront la vérité de notre réfutation.

La première preuve, est le partage de la monarchie par les enfans de Clovis à la mort de leur père commun. « Clovis étant mort, dit Grégoire de Tours, ses quatre fils, Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire, » partagèrent son royaume en quatre portions égales. » *Defuncto igitur Clodoveo, quatuor filii ejus, Theodoricus, Clodomirus, Childebertus atque Clotarius regnum ejus accipiunt et inter se æqua lance dividunt.* » Il n'y a dans ce passage d'un de nos plus grands historiens, nulle mention d'*élection*, et rien, certes, ne s'accorde moins *avec une élection, qu'un partage égal*; si l'*élection* était intervenue, elle serait sans doute tombée sur un seul.

La seconde preuve s'infère du second partage de la monarchie française entre les fils de Clotaire I.^{er} On sait que ce prince avait réuni en sa personne tous les états de ses frères, et qu'il laissa aussi quatre fils. L'un d'eux, Chilpéric, s'empara de la ville de Paris, prétendant s'assurer par là la partie de la France, qu'on appelait

alors *royaume de Paris* ; mais ses trois frères forment une ligue contre lui , le chassent de la capitale , et le forcent à consentir à *un partage légitime* qu'ils font entre eux ; *ils tirent au sort , qui adjuge à Caribert le royaume de Paris*. Nous le demandons avec franchise , peut-on rien voir qui ressente moins l'élection ?

La troisième preuve se trouve dans l'exemple de Gontran , roi de Bourgogne , qui étant demeuré seul après la mort de ses trois frères , et n'ayant point d'enfans mâles , fit *un traité avec son neveu Childebert , par lequel il le faisait HÉRITIER de tous ses états*. Childebert , en effet , après la mort de son oncle , se mit en possession du royaume de Bourgogne. Est-ce là la conduite d'un roi qui possède *un royaume électif* ? Un peuple gouverné *et nanti du droit d'élection* , ne se serait-il pas *opposé* formellement à un traité qui eût violé si ouvertement une prérogative sur laquelle il aurait été si susceptible ? Et qu'on ne croie pas que ce fut là une usurpation de Goutran ; car c'était un prince qui se distinguait par un grand fond de bonté , qu'une ambition insatiable ne dominait point , et dont le gouvernement , du reste , était très-faible.

La quatrième preuve doit être puisée dans la dénomination des enfans des rois de la première race , qui étaient appelés rois par les Français , sans être associés au trône de leurs pères. Marculphe , dans sa 39.^e formule du 1.^{er} livre , atteste que *dès leur naissance , ils portaient déjà le titre de rois* , puisqu'il dit à l'endroit cité , QU'EN FAVEUR DE LA NAISSANCE D'UN NOUVEAU ROI , on donne la liberté à un certain nombre d'esclaves de la maison royale , et qu'on relâche les prisonniers nés libres : « UT PRO NATIVITATE REGIS ingenui

» *relaxantur.* » Rien ne démontre plus clairement que la naissance donnait déjà aux fils des rois, et par elle-même, droit à la royauté, ce qui ne pourrait s'accorder avec le système électif.

La cinquième preuve s'infère de ce que dit l'historien Agathias, en parlant de la mort de Théodebalde, roi d'Austrasie, qui n'avait point laissé d'enfans mâles. Cet auteur dit, « QUE LA LOI DU PAYS, après la mort de » Théodebalde, appelait à la couronne Childebert et Clo- » taire ses deux grands oncles, COMME SES PLUS PROCHES » PARENS. » *C'était donc la loi et la proximité du sang, et non pas l'élection,* qui réglait alors l'ordre de successibilité au trône de France.

La sixième preuve sera déduite de la conduite des maires du palais. Si le royaume de France avait été réellement électif, on sera forcé de convenir que rien n'aurait pu empêcher les maires du palais de se faire élire rois, puisqu'ils étaient maîtres des charges publiques, qu'ils administraient les finances du royaume, qu'ils commandaient les armées de l'Etat; et cependant nous les voyons placer sur le trône de France, les enfans ou les frères des rois défunts, quoique tous jeunes, sans expérience, et incapables de tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement; et, chose assez extraordinaire, ils en agissaient ainsi dans un temps où la France voyait ses frontières sans cesse menacées par de redoutables voisins, c'est-à-dire, dans un moment où la France avait le plus besoin d'un maître qui sût faire respecter son autorité au dehors. Charles-Martel, ce vainqueur puissant du sarrasin farouche, ne reconnut-il pas Thierry? Pepin, fils du héros de Poitiers, ne plaça-t-il pas Chidéric sur le trône, au lieu de s'y asseoir

lui-même ? Lorsqu'il assembla les grands du royaume pour obtenir leurs suffrages, et consacrer la déchéance de la dynastie mérovingienne, « on reconnut, dit » Anquetil, *que l'affaire était délicate ; que Childéric » avait pour lui la naissance et l'ordre de la succes- » sion non interrompue dans la ligne masculine des » Mérovingiens ; qu'il n'avait contre lui que sa jeunesse, » et une incapacité traitée d'imbécillité qui pourrait se » dissiper à mesure qu'il avancerait en âge. »* Quelle plus grande preuve de la légitimité des droits que donnait la naissance ! Celui qui aspire à la couronne, ne peut s'en dissimuler toute la force, et sa conduite seule décèle évidemment l'existence d'un système permanent qu'il voudrait voir fléchir devant des services signalés et un mérite reconnu.

La septième preuve, enfin, la plus courte, comme la plus énergique, sera puisée dans Grégoire de Tours, qui dit positivement que c'est la naissance qui fait les rois chez les Francs, aussi bien que chez les Perses : « *In Persarum Francorumque terrâ reges ex genere prodeunt.* »

Il est donc reconnu que le principe de l'hérédité de notre monarchie remonte à son berceau. Aucune assertion contraire ne pourra plus désormais faire oublier cette grande vérité que nous venons de mettre dans tout son jour. Suivons, suivons, avec une constance inébranlable, le grand exemple de nos glorieux ancêtres ; professons ouvertement pour ce dogme politique, première garantie de notre ordre social, une soumission aveugle et une adhésion parfaite. Monument de nos pères, la légitimité établie, plus peut-être dans l'intérêt des peuples que dans celui des trônes, se perd dans la

nuit des temps ; elle seule a pu conduire au port le vaisseau de l'état , ballotté par les plus affreuses tempêtes ; sans elle aussi , replongée dans un abîme de maux , notre belle France verrait se succéder à des jours de gloire et de prospérité , ces jours de deuil et d'affliction dont le souvenir amer et déchirant glace encore d'effroi ces cœurs bien nés ouverts à tous les sentimens généreux , et chez lesquels l'amour du Roi se confond naturellement avec l'amour de la patrie.

CHAPITRE SECOND.

Notions générales sur la Loi salique.

La loi salique est une ancienne loi établie par les Francs nos ancêtres , et qui reçut des amendemens de plusieurs de nos rois , qui « *l'accommodèrent aux besoins de leurs peuples , et aux progrès toujours croissans des lumières.* » Elle a formé , de temps immémorial , le droit public de la monarchie française. Du reste , cette loi est écrite en fort mauvais latin , pleine de solécismes et de mots barbares.

On est loin d'être d'accord sur l'origine et l'étymologie de la loi salique. Quelques-uns prétendent que cette dénomination lui a été donnée , parce qu'elle fut écrite *en la salle ou cour du roi* ; d'autres , parce qu'elle fut primitivement établie sur la *Saale* , rivière qui arrose la partie de l'Allemagne , berceau de nos pères , d'où ils ont été appelés *Saliens*. Un petit nombre assure que cette qualification lui a été donnée à cause de *Salogast* , l'un des quatre barons par qui elle aurait été composée suivant eux ; d'autres , se croyant mieux informés , sou-

tiennent que cette loi a été ainsi appelée , parce que chacun de ses articles commence par ces mots , *si aliquis* ; plusieurs , enfin , prétendent , et avec plus de fondement peut-être que les précédens , qu'on ne peut rien dire de certain touchant le nom qu'elle porte , l'époque de sa publication , ni quel en est précisément l'auteur. Ce qui ajoute à nos doutes sur l'origine de la qualification de la *loi salique* , c'est que les diverses éditions qui en ont été faites n'en disent rien , et que la double préface qui se trouve au commencement ne fait aucune mention des motifs de cette dénomination. Nous pensons que cette loi existait depuis long-temps dans la Franconie , que les Francs l'ont introduite dans la Gaule conquise , qu'elle y a subi différentes modifications nécessitées par les circonstances , et qu'elle y a été promulguée par l'assentiment général.

Ce que nous savons sans doute de plus positif , suivant Ferrières , c'est que les motifs qui ont donné lieu à l'établissement de la *loi salique* en France , ont été les mêmes qui portèrent les Romains à faire la loi des douze tables.

On sait que les fréquentes querelles et les divisions continuelles qui survinrent à Rome entre les *patriciens* et le *peuple* , ou , pour mieux dire , ce que les Romains appelaient *plebs* , obligèrent cette nation de recourir à des lois qui réglassent convenablement tous les intérêts , et qui missent en sûreté la faiblesse des uns contre la puissance absolue et trop licencieuse des autres.

Cet état de choses , peu propre à entretenir la concorde dans le corps social , mais bien à aigrir les esprits et à perpétuer les haines , subsista pareillement chez les anciens Francs. La *noblesse* , non contente de rendre la

condition du peuple misérable par des exactions extraordinaires , traitait comme de véritables esclaves ceux qui cultivaient leurs terres , et qui les enrichissaient de leurs sueurs. La brutalité des seigneurs d'alors allait si loin , qu'ils s'oubliaient quelquefois jusqu'à tuer ces infortunés sans de très-graves motifs ; étant maîtres absolus , leurs sanglantes cruautés étaient payées d'une fatale impunité , et chaque jour les voyait se multiplier à la confusion des ducs ou principaux de l'état , qui n'avaient pas entre les mains ce pouvoir si nécessaire pour le maintien de l'équilibre social , lorsque l'usage s'en fait avec sagesse , modération et discernement.

Pour prévenir des malheurs incalculables qui devaient être une suite naturelle de la violation des principes de justice et d'humanité , pour inspirer à tous une union d'esprit et de paix , les anciens Francs établirent cette fameuse loi qui devint le guide des uns , la sauve-garde des autres , le thermomètre des droits et des devoirs de tous.

Il existe un préjugé populaire que la *loi salique* regarde uniquement ou principalement *le droit de succession à la couronne de France , en déterminant les qualités de ceux qui peuvent y prétendre*. Ce préjugé ne repose sur aucun fondement solide ; car de 71 articles dont cette loi est composée , il n'y a absolument qu'un paragraphe du 62 , composé de trois ou quatre lignes , qui ait du rapport à ce sujet , et encore ne regarde-t-il pas , en particulier , la succession des mâles à la couronne ; *mais il appartient généralement à toutes les familles nobles , dont il règle le droit à cet égard*. En voici la teneur :

« *Pour ce qui est DES TERRES SALIQUES , que la femme*

» *n'ait nulle part à l'héritage, mais que tout aille aux mâles.* »

On entendait par *terres saliques*, toutes les terres (ou fiefs nobles) que les premiers rois de France don-
nèrent *aux Saliens*, c'est-à-dire, aux grands seigneurs de *leur salle ou cour*, sous la condition du service *militaire*, et sans aucune servitude. C'est par ces motifs qu'il fut ordonné que ces terres ne passeraient point aux femmes, que la délicatesse de leur *sexe* dispense de porter les armes.

Cette loi a été mise en vigueur dans plusieurs circonstances; nous citerons, entr'autres, celle-ci. A la mort de Philippe-le-Bel, roi de France, en 1328, il y eut un différend entre Philippe, comte de Valois, et Edouard III, roi d'Angleterre. Le premier était *le parent le plus proche en ligne masculine*; le second, *plus proche d'un degré, mais par les femmes*. Les droits des deux prétendans furent examinés et pesés dans une assemblée des seigneurs de France, et *en vertu de la loi salique*, Philippe de Valois fut regardé comme légitime successeur de Philippe-le-Bel, et héritier de la couronne, dont il fut aussitôt mis en possession. Du reste, les souverains d'Angleterre protestèrent, pendant long-temps, contre cette prétendue méconnaissance de leurs droits; ils prirent même le titre de roi de France, dont leur vanité était satisfaite; joignaient dans leurs armoiries le lis sans tache, au léopard sanglant, et ce n'est que tout récemment, en 1820, que Georges IV, à son avènement à la couronne, s'abstint d'un titre sans réalité.

C'est d'après cette *loi salique* que nous tenons en France, que le *trône passe aux mâles, à l'exclusion des femmes*. Nous devons pareillement dire que

si cette exclusion *est légale*, il n'est pas moins vrai, d'un autre côté, qu'*il est peu d'histoires* où les femmes jouent un plus grand rôle; toujours en mouvement, elles agitent toujours les passions des hommes, et bien souvent nos rois ont suivi la volonté de leurs femmes ou de leurs maîtresses, plutôt que la leur propre.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Assemblées du Royaume.

Un digne et courageux ministre de l'infortuné Louis XVI, M. Bertrand de Molleville, dit avec raison, dans ses judicieux mémoires, « qu'avec des ministres plus » forts, plus habiles et plus éclairés que ceux qui com- » posaient alors le conseil du roi, les intentions pieuses » de Louis XVI eussent pu être très-aisément remplies; » les gens sages auraient alors reconnu *dans cet ancien » régime si injustement décrié, les bases et les ga- » ranties d'une liberté raisonnable, plus réelle, plus » étendue que celle dont les Anglais eux-mêmes se » vantent de jouir.* »

Nous dirons, à notre tour, que l'image de nos assemblées, l'espoir bien fondé de la couronne et de la nation, se retrouve à toutes les phases de notre antique monarchie; déjà, et à son berceau même, nous remarquons avec attendrissement cette imposante réunion de sujets éclairés et fidèles qui payent à leur souverain, fier de commander à de tels hommes, le plus noble des tributs, celui de leurs lumières. Nous lisons dans l'histoire, que c'est une assemblée des grands du royaume qui promulgue la *loi salique*, conjointement avec le roi;

que c'est une assemblée pareille des seigneurs qui prononça la déchéance de Childéric , pour les vexations et les outrages dont il payait leur soumission et leurs sacrifices ; nous y lisons encore que Clovis , avant de marcher contre les Visigoths , voulut obtenir le consentement de la nation qu'il gouvernait , et qu'à cet effet , *il la convoqua dans le mois de Mars , et en plein champ*. Ces assemblées , si justement célèbres , et qui brillèrent alors d'un vif éclat , donnèrent une certaine importance et une grande considération au corps national ; elles eurent également lieu sous les rois successeurs de Clovis , et il est même très-présumable que ce prince tenait ces institutions de ses prédécesseurs , dont il ne faisait , en cela , qu'imiter la sage conduite. Seulement , et dans la suite , on renvoya la convocation de *ces assemblées au mois de Mai* , pour faciliter les réunions , et ne point entraver le droit précieux de voter dans les affaires les plus intéressantes de l'état.

Le guerrier Franc se présentait en armes pour jurer au prince une fidélité inviolable sur ses drapeaux , pour lesquels il avait une vénération religieuse. Dans ces graves et mémorables circonstances , la nation française , en corps , venait déposer aux pieds du trône le respectueux hommage de ses vœux et de ses espérances ; elle semblait entourer et couvrir de son égide tutélaire le souverain qu'elle suivait dans les combats , et qui savait lui frayer , avec un égal succès , le chemin de l'honneur et celui de la victoire. Les grands du royaume donnant les premiers le plus noble exemple , renouvelaient , dans ces jubilé monarchiques , la cérémonie *de la foi et hommage* qu'ils devaient à leur suzerain et maître , et promettaient une obéissance aveugle aux ordres du prince. Le roi

lui-même, dans ces pompeuses solennités, semblait prendre à témoin le corps social entier de la pureté de ses intentions, et de son zèle ardent à défendre sans relâche, envers et contre tous, les intérêts les plus chers de ses nouveaux sujets.

C'était encore dans les assemblées des grands du royaume que se préparaient, se méditaient les lois, que le souverain revêtait ensuite de sa sanction royale. Ainsi, nous voyons Clotaire II obtenir une place distinguée entre nos rois législateurs, par une collection de décisions diverses sanctionnées dans ce qu'on appelait alors un *parlement*, et qui n'était qu'une assemblée composée de trente-trois évêques et de trente-quatre ducs.

Cet ordre de choses, cette distribution du pouvoir législatif, comme du pouvoir exécutif, n'avait pas lieu seulement dans le royaume des Francs, mais encore dans une monarchie voisine, le royaume de Bourgogne, sagement gouverné par Gondebaud, qui réunissant autour de lui les principaux de son état, s'appliqua, de concert avec eux, à faire jouir ses sujets d'institutions généreuses qui fussent en rapport avec leurs besoins et les intérêts de la couronne; aidé de leurs lumières, Gondebaud confectionna des lois sages qui assurèrent le repos de ses peuples, et auxquelles on a donné le nom de *Code Bourguignon*, ou *Loi Gombette*. Sigismond son fils perfectionna ces précieuses institutions, qui furent adoptées, en partie, par les Francs lorsque ce peuple guerrier eut envahi le royaume de Bourgogne. Elles entrèrent plus tard dans la composition des *Capitulaires* de Charlemagne. Il nous est impossible d'entrer ici dans des détails touchant la loi Gombette; nous excéderions les bornes que nous nous sommes prescrites; seulement nous

dîrons qu'elle se ressentait encore du caractère sanguinaire du peuple Bourguignon. Entr'autres dispositions, le *duel*, cette coutume barbare produite par de fausses idées sur le point d'honneur, et que notre religion a frappée du sceau de sa réprobation, était employé, dans certaines circonstances, comme *preuve juridique*; il était déferé notamment à ceux qui ne voulaient pas s'en tenir au serment.

Il est constant, d'après le témoignage de presque tous nos historiens, que sous la première race, les rois se prenaient dans la famille régnante, et dans la postérité légitime ou illégitime sans distinction. « *Le peuple et les grands*, dit Anquetil, *paraissent avoir eu part au choix, du moins par approbation pour celui que la naissance et la volonté du père indiquaient.* » La cérémonie fort simple de l'inauguration, consistait, dans les premiers temps, à élever le monarque sur le pavois, en lui offrant la couronne. Le prince était revêtu d'une tunique brillante; la pourpre décorait ses vêtements; son front auguste était ceint d'un diadème éclatant, où la perle et le diamant, l'émeraude et le rubis, venaient s'enchâsser dans une longue chevelure artistement tressée.

Pharamond, que l'on regarde communément comme le premier souverain de notre France, fut élevé sur le bouclier contre lequel s'étaient émoussés si souvent les traits romains et gaulois; porté en triomphe autour du camp où reposaient ses soldats qu'il avait conduits plus d'une fois à la victoire, il fut salué par eux aux cris mille fois répétés de *vive Pharamond, roi des Francs.*

L'élection de l'armée formait alors toute la solennité; mais sous Clovis et ses successeurs, d'autres formalités

furent ajoutées ; la cérémonie du sacre reçut un nouvel éclat , et des garanties de fidélité et d'obéissance furent données au souverain. Ainsi , les *grands du royaume* , convoqués à cet effet , juraient , la main sur l'autel , soumission et respect au chef de la nation. *Les premiers de la milice* promettaient au monarque , en présence de leurs étendards , de suivre ponctuellement ses ordres , et de ne jamais manquer aux devoirs de l'honneur et de la patrie ; le *haut clergé* prenait la Divinité à témoin des engagements qu'il contractait envers le souverain , et appelait , par ses prières , les bénédictions du ciel sur le roi et le peuple , cérémonie attendrissante et magnifique à la fois , d'où chaque spectateur ne se retirait que le cœur contrit , et plein de ces vives impressions que l'homme n'est pas le maître de surmonter , et dont il conserve un éternel souvenir.

Les principaux de l'état étaient associés à l'administration du royaume ; la paix pouvait se faire sans eux , jamais la guerre ; l'une et l'autre étaient proclamées dans les assemblées du *Champ de Mars* , composées des *seigneurs du royaume* , des *premiers officiers de l'armée* et des *membres du clergé* les plus éminens en dignité. Ces assemblées ont eu aussi le nom de *parlement*. On y nommait le général des troupes qui , jusqu'à Dagobert I.^{er} , était toujours le roi. Le changement de cet usage a causé la ruine de la famille mérovin-gienne.

Les revenus de nos rois consistaient alors dans le produit de leurs domaines particuliers , dans les dons de la noblesse et du clergé à certaines époques mémorables , tels que l'avènement à la couronne , le mariage d'un prince , et dans des temps difficiles ; ces revenus se com-

posaient pareillement des impôts que l'on exigeait des Gaulois et de leurs descendans.

En temps de guerre, les rois étaient entourés d'une troupe de braves, nommés *Barons* ; ils payaient de leur personne dans toutes les circonstances, et nos annales françaises fourmillent de traits brillans, d'actions éclatantes qui attestent, à la fois, la valeur de nos rois et le courage de nos aïeux. Héritiers de cette bravoure héroïque et de leur caractère chevaleresque, leurs nobles descendans ont toujours prouvé par les faits d'armes les plus mémorables, que le sang généreux qui coulait dans leurs veines, n'avait point dégénéré ; que le Français du dix-neuvième siècle, comme celui du cinquième et du dixième, du quatorzième et du dix-septième, savait vaincre ses ennemis sans souiller sa victoire, et que le sentiment de l'humanité se confondait dans son cœur avec celui de la gloire.

Nous pourrions ici, avec quelque avantage peut-être, relever l'épithète injurieuse de *fainéans* qu'on a légèrement donné à nos derniers monarques de la race mérovingienne. A-t-on donc oublié que presque tous, montés sur le trône au sortir du berceau, en sont descendus en finissant l'adolescence ; que leur pouvoir, miné par l'autorité toujours croissante des maires du palais, ne trouvait aucun contrepoids, aucun équilibre, et que la ruine insensible de la dynastie régnante devait être la conséquence naturelle d'un système exclusif de cette pondération politique qui seule peut consolider les trônes et raffermir les légitimités ?

Des principaux Dignitaires de l'Etat.

Nous avons jugé convenable de donner ici une idée des différentes autorités qui existèrent en France sous la première race, afin de mettre nos lecteurs à même de connaître et d'apprécier nos anciennes institutions destinées à assurer et perpétuer la force et la stabilité du gouvernement ; mais ces institutions n'étant pas alors perfectionnées, virent éclore de leur sein ces germes destructifs qui étouffèrent le pouvoir en favorisant les ambitions particulières.

Passons maintenant à l'énumération des grands officiers de la couronne, au détail de leurs fonctions diverses, en prévenant toutefois que leur nombre et la nature de leur emploi éprouvèrent des variations nombreuses par le laps du temps et les circonstances.

Sans entrer dans de trop grands détails, nous ne nous proposons de parler que des principaux dignitaires, c'est à-dire, des *ducs*, des *comtes*, des *comtes du palais*, des *connétables*, des *référendaires*, des *chambriers*, et enfin des *maires du palais*.

1.° Le *duc* était gouverneur d'une province ; il avait ordinairement douze comtes au-dessous de lui, et recevait les appels des jugemens rendus par ces derniers.

2.° Le *comte* était installé par le duc, commandait dans les villes et leurs territoires, faisait les levées d'hommes, les conduisait à la guerre, administrait la justice en personne. Pendant l'absence des comtes, ils avaient des *suppléans*, qui portaient le nom de *lieutenans*, et

qui remplissaient leurs fonctions. Ces comtes étaient encore qualifiés de *vicaires* et de *viguiers*.

3.° Le *comte du palais* ou *palatin*, avait la charge de la justice dans le palais, le commandement et la surintendance de tous les officiers de bouche; sous lui, on distinguait le *grand pannetier*, chargé de la boulangerie, le *grand échanson*, ou maître du cellier du roi, et le *grand queulx*, dans les attributions duquel rentraient la cuisine et l'office.

4.° Le *connétable* dont le nom primitif est *comte de l'étable*, *comes stabuli*, avait inspection sur la grande et petite écurie, et sur tous les officiers qui en dépendaient. Sous son commandement étaient *les rois d'armes*, *les hérauts* et *les poursuivans d'armes*, officiers qui précédaient le cortège de nos rois aux jours des grandes solennités.

5.° Le *référendaire* était le dignitaire qui gardait l'anneau et le cachet du roi, qui scellait les chartes, et veillait à la conservation des registres et des actes du gouvernement.

6.° Le *chambrier* levait et couchait le roi, avait soin de la chambre du monarque, et présidait à tout ce qui concernait le service personnel du prince.

7.° Le *maire du palais*, enfin, avait puissance sur tous les officiers de la couronne en général, comme en particulier; il disposait de tout au dedans et au dehors, et paraît avoir été souvent, *comme de droit*, *tuteur des rois mineurs*. C'est à la mort de Gontran et de Childebart, c'est-à-dire, vers l'année 595, qu'on pourrait placer, avec raison, le commencement de la toute-puissance des maires du palais. Indépendamment de la grande supériorité que leur donnait la charge dont ils étaient

revêtus, sur les autres dignitaires de l'état, ces sujets ambitieux prirent bientôt un empire absolu sous la minorité des jeunes princes qui gouvernaient alors la France. Tantôt autorisés et soutenus par les grands pour borner le despotisme des rois, tantôt, au contraire, appuyés et protégés par les rois pour réprimer les entreprises des grands, les maires du palais profitèrent avec adresse des envahissemens respectifs et des ambitions rivales pour obtenir d'être élus par les grands et par le peuple. Dès-lors ils ne furent plus les *hommes du roi*; le but de leur institution fut manqué, et ce principe d'autorité excessive les rendit presque indépendans du souverain. Nous le dirons avec franchise et sans détour, bien souvent l'intérêt des maires du palais, plutôt que celui des rois, arma les royaumes les uns contre les autres, et causa enfin la destruction totale de la race mérovingienne. Fatal abus des institutions, ce qui était établi pour sauver l'état, consumma sa ruine, et s'éleva sur ses débris.

Non contents de ce surcroît de pouvoir, ces fonctionnaires audacieux firent un dernier pas qui, ajoutant à leur puissance, éclipsa bientôt celle du roi, et les conduisit au souverain pouvoir. Ils obtinrent de Clotaire, que *leur charge serait inamovible*, droit d'une importance majeure qui, dans les mains du souverain, neutralisait jusqu'à certain point l'influence dangereuse de ces puissans ministres, et dont se désistait le monarque pour le malheur de l'autorité royale. Les maires du palais firent plus encore, et levant enfin le masque, demandent et obtiennent que *leur charge soit héréditaire*. De là au trône, il n'y avait qu'un pas, et le chemin qui devait les conduire au faite de la grandeur, devint pour eux

d'autant plus aisé, que la Providence fit concourir, d'une part, une suite de maires du palais doués des plus grandes qualités, et de l'autre, une suite de princes enfans qui n'eurent et ne purent jamais avoir que les dehors de l'autorité ; dès-lors le grand coup fut porté. Charles-Martel, par ses glorieux triomphes, acquit des droits incontestables à l'estime du peuple Français, et Pepin son fils, plus entreprenant, monta sur le trône en 752, et commença, dans sa personne, la seconde dynastie de nos rois.

Après avoir retracé l'état *des institutions politiques* de notre monarchie sous la première race, l'ordre de nos idées nous porte à entretenir nos lecteurs *des institutions religieuses* pendant cette même époque, ce qui va faire le sujet du second et dernier titre de ce premier article.

TITRE II.

INSTITUTIONS RELIGIEUSES SOUS LA PREMIÈRE RACE.

Deux époques également intéressantes touchant les institutions religieuses de cette période, se présentent d'abord aux regards de l'historien, et fixent chacune un état particulier digne d'une attention spéciale.

Avant Clovis, les annales religieuses chez les anciens Francs n'offrent point cet intérêt majeur qu'elles nous présentent sous ce prince et sous son fils ; depuis Clotaire jusqu'à Dagobert, ces institutions protectrices n'éprouvèrent aucun changement notable ; mais depuis ce dernier prince jusqu'à l'extinction de la première dynastie, l'église de France se ressentit de ces violentes com-

motions qui agitèrent l'état, et qui furent une suite inévitable de l'horrible anarchie qui le déchirait.

Suivant ce plan, nous parlerons, en premier lieu, des institutions religieuses sous Clovis et sous Clotaire; nous exposerons, en second lieu, leurs vicissitudes et leurs altérations sous les successeurs de Dagobert jusqu'à l'avènement de Pepin, matière pleine d'intérêt, et qui sera l'objet des deux chapitres suivans.

CHAPITRE PREMIER.

Des Institutions religieuses sous Clovis et sous Clotaire.

1.° Le roi des Francs, Clovis, était d'un caractère farouche et sanguinaire; ce sentiment qu'il tenait de ses prédécesseurs et qu'entretenait la religion barbare qu'il professait, aurait pu être modéré par les tendres insinuations d'une femme douce et sensible: mais il ne paraît pas que Clotilde, qu'il épousa, ait été douée de ces précieuses et belles qualités; toutefois cette princesse, aimable d'ailleurs, acquit et conserva toujours le plus grand empire sur l'esprit de son mari. Elevée dans la religion chrétienne, Clotilde en inspira l'estime à Clovis, et eut beaucoup de part à sa glorieuse conversion. Depuis long-temps elle le pressait d'abjurer, et ne pouvait obtenir de la tendresse de son époux qu'il abandonnât ses idoles pour suivre la vraie religion. On sait que ce fut une circonstance imprévue qui amena ce grand événement, mémorable surtout par l'influence qu'il eut sur le sort de l'église de France, fière maintenant de compter parmi ses membres le vainqueur de Tolbiac et le souverain de l'état.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des événemens qui suivirent le baptême de Clovis ; nous excéderions les bornes que nous nous sommes prescrites , et nous anticiperions sur *l'Histoire de France proprement dite* , dont nous devons nous occuper spécialement dans la suite de nos travaux.

Pour le bonheur des Français , il existait dans les esprits , avant comme sous Clovis idolâtre , un fond solide de religion et de piété que la conquête ne put altérer ou corrompre , et que le paganisme , introduit par les vainqueurs , ne put étouffer et détruire. Clovis dont la politique profonde savait tirer parti de tout , sentit , avec raison , qu'il ne réussirait à substituer la justice à la violence , l'ordre à la confusion , le calme à l'orage , qu'en profitant des institutions formées avant lui pour le repos des peuples ; aussi ce monarque pénétrant les favorisa de tout son pouvoir. Il eut bientôt lieu de s'applaudir d'une mesure que sa sagesse lui avait conseillée.

L'enseignement religieux était déjà réglé. Des évêques diocésains , la doctrine pure et sans mélange passait aux prêtres , de ceux-ci , dans les villes et dans les campagnes. Le lien entre les églises de la Gaule était resserré par des conciles. Clovis convoqua celui d'Orléans , fixa lui-même les matières qui devaient y être traitées , et veilla à l'exacte exécution des mesures qui furent prises dans l'intérêt de l'état , comme dans celui de la religion. Suivant quelques historiens , on doit rapporter à cette assemblée célèbre l'établissement du fameux *droit de régale* , qui consistait à déférer au roi de France , exclusivement à l'autorité spirituelle , la *jouissance du revenu* des évêchés pendant la vacance des sièges , et qui lui donnait le pouvoir de *nommer à tous les bé-*

néfices non occupés et dépendans de la domination royale, à l'exception des cures.

Les cérémonies majestueuses du culte parlaient aux sens, pendant que les terreurs de la crainte et les insinuations de l'espérance pour l'avenir, remplissaient les cœurs d'émotions utiles aux bonnes mœurs. « A en juger » par les prohibitions insérées dans les lois, dit Anquetil, » on est en droit de penser que les Français, nouveaux » chrétiens, mêlaient à la religion chrétienne plusieurs » de leurs anciennes pratiques superstitieuses ; ils croyaient » aux devins et aux sorciers, et beaucoup trop aux mi- » racles, qu'ils ont long-temps adoptés sans examen. » Ces ténèbres de l'ignorance auraient pu se dissiper sous un gouvernement tranquille et éclairé, propre à ramener la raison égarée, et à ménager de salutaires réformes ; mais elles ne pouvaient que s'épaissir et s'étendre pendant le règne tumultueux de Clovis et de ses enfans.

2.° Sous Clotaire I.^{er}, fils de Clovis, le clergé ne fut pas aussi ménagé ; jusque là, ce corps utile et respectable avait été exempt de toute charge, affranchi de toute contribution ; Clotaire est le premier qui lui ait demandé des subsides. Il enjoignit, par un édit devenu célèbre dans les annales de la cléricature, à toutes les églises de ses royaumes, de verser dans ses coffres le tiers de leurs revenus. Plusieurs évêques se plainquirent d'une telle innovation, si préjudiciable à leurs intérêts, si contraire à leurs prérogatives ; Clotaire les apaisa, en leur faisant des dons particuliers ; mais l'ordonnance n'en eut pas moins son effet.

Au surplus, tout le fond de la piété de ce prince se réduisit à la construction de plusieurs églises, bien différent, en cela, de Childebart son frère, roi de Paris,

qui, au rapport de l'historien Velly, outre un grand nombre de monastères et d'hôpitaux fondés par sa libéralité, avait publié *une charte* (ou loi) pour abattre les idoles et les figures consacrées aux démons dans toute l'étendue de son royaume. Il est à présumer que la pratique sincère de notre religion sainte, adoucit, en ce dernier, le caractère féroce transmis par le sang aux enfans de Clovis; aussi fut-il universellement regretté par le clergé qu'il protégeait soigneusement, et qui le regardait, à son tour, comme son restaurateur; par la noblesse qu'il traitait avec affabilité, et qui lui donnait, par un sentiment d'une vive reconnaissance, des preuves multipliées d'un dévouement absolu; par le peuple enfin, qu'il gouverna toujours avec sagesse et modération, et qui le pleura comme un père. Heureux prince, dont la mémoire ne s'effaça de long-temps du cœur de ses sujets, et dont la perte, vivement ressentie, fut une véritable calamité publique! Clotaire, loin d'imiter la belle conduite de son frère, ne se fit aimer de personne, en se faisant redouter de tous. « Sort destiné à ces hommes, dit Anquetil, qui, » trop accoutumés à être obéis, veulent que, juste et » injuste, tout plie à leur empire. »

Heureux le prince qui aime et qui pratique la religion! heureux aussi les peuples qui sont régis par des souverains qui savent rendre à la Divinité l'hommage qui lui est dû!! L'arbitraire ne pénètre point dans le cœur où domine la religion, et le premier despote dut être un impie.

« Un prince, dit l'illustre Montesquieu, qui aime la » religion, est un lion qui cède à la main qui le flatte, » ou à la voix qui l'apprivoise. Celui qui craint la reli- » gion, et qui la hait, est semblable à ces bêtes sauvages

» qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur
 » les passans ; celui qui n'a point du tout de religion , est
 » cet animal terrible qui ne sent la liberté que lorsqu'il
 » déchire et qu'il dévore. »

CHAPITRE SECOND.

*Des Institutions religieuses sous les derniers Rois de la
 première race.*

Avec Dagobert disparut à jamais la gloire des Mérovingiens. Pendant plus d'un siècle , notre malheureuse France , déchirée par des dissensions intestines , affaiblie par des guerres étrangères , ne présente plus , après ce prince , qu'un cahos informe , suite inévitable de l'horrible anarchie dont elle était affligée. Pendant cette trop désastreuse époque , les mœurs , cette sauve-garde des nations , se corrompirent , la religion se dégrada , les lois furent oubliées , le flambeau des sciences s'éteignit , et pour le bonheur de la postérité , il est resté , dans un pareil bouleversement , quelques lueurs faibles , il est vrai , mais suffisantes cependant , à l'aide desquelles on peut connaître quels ont été le gouvernement , les institutions et les habitudes des Français dans l'espace de cent treize ans , depuis Clovis II jusqu'à Pepin le Bref , c'est-à-dire , jusqu'à l'avènement de la dynastie carlovingienne.

Au commencement du septième siècle , on comptait en France trente-cinq monastères d'hommes , tous richement dotés , tous fondés par nos rois ou par des princes de leur sang. Les reines et les princesses avaient pareillement doté des monastères de femmes ; elles s'y sont quelquefois renfermées elles-mêmes dans leur veuvage

ou dans des temps de disgrâce. « *Le septième siècle*, dit » Mézerai, fut celui de la grande chaleur de la vie » monastique. » Il est, en effet, peu d'époques dans nos annales, où nous voyions autant de princes abandonner les honneurs du siècle, les faveurs de la fortune, l'éclat du trône, soit volontairement, soit par contrainte, pour trouver au fond du cloître cette vie douce, tranquille et bienheureuse que l'on chercherait en vain au sein des plaisirs et dans le tumulte du monde.

On s'étonne aujourd'hui de l'immensité des terres accordées par la générosité de nos rois pour soutenir ces pieuses fondations. Cette surprise doit cesser si l'on se reporte au temps où ces libéralités ont été faites. La France, bien moins peuplée qu'elle ne l'est de nos jours, était alors couverte de forêts considérables; les guerres intestines et étrangères avaient rendues incultes des contrées entières. Que pouvaient alors, pour rendre fécondes ces terres frappées de stérilité, quelques habitans épars dans ces déserts immenses? Ne fallait-il pas de grands rassemblemens d'hommes qui, dirigés par des chefs industrieux et absolus, travaillassent de concert, avec assez d'activité, d'ordre et de continuité, pour ne pas laisser épaisir de nouveau les forêts qu'ils venaient d'élaguer, déborder les eaux qu'ils venaient de diriger, renouveler les marais qu'ils avaient desséchés? Le zèle de la religion a pourvu à tous ces besoins; elle a réuni, sous la discipline monastique, des hommes qui ont défriché, desséché, semé, planté, bâti. « Les rois et les princes, dit Anquetil, témoins de leurs occupations et de leurs succès, » leur abandonnaient autant de terres qu'ils pouvaient » ou voulaient en cultiver; ce n'était pas alors leur donner » des richesses, mais les charger de travaux pénibles,

» travaux qui ont converti des solitudes sauvages en
 » paysages agréables dont nous jouissons. »

Nous avons cru convenable de nous étendre sur ce sujet, parce que la destruction des monastères, par toute la France, va bientôt effacer du souvenir jusqu'à la trace des services rendus par les infatigables cénobites et les pieux anachorètes qui les habitaient. Qu'on n'oublie pas qu'autour de ces riches établissemens, ont été élevées insensiblement ces cités, alors peu considérables, et aujourd'hui florissantes, qui portent encore le nom des saints auxquels leurs églises étaient dédiées; qu'on n'oublie pas encore, que plus d'une fois l'indigence y trouva un asile réparateur, et des consolations précieuses contre les rigueurs du sort ou le dédain du riche; que l'orphelin, délaissé par une mère dénaturée, y reçut des secours que ne lui prodiguèrent point de criminels parens; qu'on n'oublie pas, enfin, que les fêtes de ces maisons de paix et de salut attiraient un grand concours de peuple, et que ces solennités ont été, dans beaucoup d'endroits, l'origine des *foires*, établissemens si utiles au commerce, surtout dans ces temps de troubles pendant lesquels, faute de communications libres et journalières, il avait besoin de points d'appui.

« Les établissemens des monastères, dit ailleurs An-
 » quetil, ont encore eu un autre genre d'utilité que les
 » fondateurs ne prévoyaient pas. Entre ces hommes occu-
 » pés de travaux matériels, il s'en est rencontré un assez
 » grand nombre portés, par leur goût, à l'étude, et pro-
 » pres aux sciences. Ils ont copié des livres, conservé les
 » anciens auteurs, écrit les faits contemporains. Leurs
 » recueils sont devenus les fastes de la nation.

» Ainsi, les monastères ont été utiles aux progrès de

» l'esprit et à la propagation des lumières. Celles qu'on
 » y trouvait alors, quoique ce ne fût qu'un faible crépus-
 » cule , engageaient les princes, et même les rois, à y
 » envoyer leurs fils pour y être élevés et instruits. Des
 » monastères de l'autre sexe rendaient le même service
 » aux filles en les recevant dans leurs enceintes. »

Reconnaissons donc que pendant la partie des règnes des Mérovingiens, qui a fini à Dagobert I.^{er}, il y avait en France, de la religion, un gouvernement, une police, des sciences; mais sous les rois qui ont suivi, il n'y a plus qu'anarchie, licence et ignorance, jusqu'à l'extinction de cette première dynastie.

Après avoir exposé les *institutions politiques et religieuses* sous les rois de la première race, il nous reste à parler *des institutions civiles et militaires*, ce qui sera l'objet d'un second et dernier article.

~~~~~

# RÉPERTOIRE

GÉOGRAPHIQUE,

OU

CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES  
ET CRITIQUES,

SUR

LA GÉOGRAPHIE THÉORIQUE,

ANCIENNE ET MODERNE,

Par M. EDOUARD DUBUC, ex-officier à la Légion de la  
Guadeloupe, avocat.

TOME PREMIER.



A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de J.-M. CORNE, avocat, rue Tierçaires, n.º 84.

---

1824.

RÉPÉRI TOIRE

GEOGRAPHIQUE

OU

CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES

ET CRITIQUES

sur

LA GEOGRAPHIE THÉORIQUE

ANCIENNE ET MODERNE

Par M. LEONARD BERNI, officier de la Légion de la  
Garde, avocat

TOME PREMIER



A. TOULOUSE

3, rue de la Harpe, au coin de la rue de la Harpe, n. 33.

1834

---

# RÉPERTOIRE

GÉOGRAPHIQUE,

O U

CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES ET CRITIQUES,

SUR

LA GÉOGRAPHIE THÉORIQUE,

ANCIENNE ET MODERNE.

---

I.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LA GÉOGRAPHIE.

**L**A géographie est une science qui nous fait connaître le nom et la situation des divers pays de la terre ; cette expression est dérivée de deux mots grecs, qui signifient *description de la terre*.

La géographie, en effet, offre le tableau de notre globe ; elle représente ses différentes parties selon l'ordre où elles se trouvent ; et pour me servir de l'idée heureuse du naturaliste Romain, « *cette science est la nomenclature du monde et des productions de la nature : Nomenclatura quidem, sed mundi rerumque naturæ.* »

C'est à la géographie qu'il appartient de déterminer la

figure des terres et des mers, de tracer le cours des fleuves et des rivières, de distinguer les diverses régions de l'univers, comme de faire connaître les peuples qui les habitent, et les avantages dont ils jouissent.

On a quelquefois opposé, dit Pinkerton, la géographie à l'*hydrographie* ; mais cette dernière science, particulièrement convenable à l'art maritime, qui s'occupe spécialement des mers, des lacs, des fleuves, des rivières, et dont l'objet principal est la confection des cartes marines, rentre essentiellement dans la géographie, et nous pensons, avec l'auteur Anglais, que l'*hydrographie* n'est véritablement qu'une partie de la géographie, et que l'une et l'autre, jointes à l'*astronomie* ou description du ciel, forment la *cosmographie* ou description de l'univers.

Nous conviendrons toutefois que c'est avec plus de justesse qu'on oppose à notre science la *chorographie*, et mieux encore la *topographie* : la première est la description d'une province ; la dernière se borne à décrire un lieu particulier, ou tout au plus quelque petit canton ; toutes deux entrent dans le détail le plus minutieux d'objets dont la géographie ne s'occupe qu'à grands traits.

Disons-le franchement, la géographie, jusqu'à notre siècle, avait été négligée, parce qu'on n'avait entre les mains que des traités secs et stériles qui ne pouvaient exciter aucun intérêt, et dont la lecture insipide produisait un dégoût prononcé qu'il était difficile de surmonter ; de là le peu de progrès de cette belle science parmi nous. Les Anglais, au contraire, les Américains, les Hollandais, par l'extension rapide de leur commerce maritime, ont singulièrement étendu la sphère de leurs connaissances géographiques ; des hommes zélés et laborieux ont recueilli avec empressement les immenses matériaux qui

s'offraient de toutes parts à leurs méditations, et bientôt les ouvrages des écrivains de ces nations ont été traduits dans presque toutes les langues continentales : c'est ainsi que la science s'est enrichie des travaux d'un Cook, d'un Mungo-Park et d'un Parry ; que l'océanique a été explorée par un Bougainville, un trop infortuné Lapeyrouse, un Dentrecasteaux, un Péron, etc. Les colonies hollandaises ont pareillement été visitées et décrites par les géographes nationaux ; enfin, grâce à la boussole et à la perfection de l'art maritime, l'homme est parvenu à conquérir la presque totalité de la planète qu'il habite, lorsqu'il n'en connaissait encore qu'une faible partie avant la fin du seizième siècle. Rendons un hommage éclatant à ces gouvernemens amis de la science, qui accordent des facilités à des hommes entreprenans, et qui, reculant ainsi les limites du monde connu, ajoutent à leur gloire et à celle de leurs peuples. C'est ainsi qu'à la voix de Louis XIV, les marins Français, familiarisés avec le plus terrible des élémens, volaient au pays des grandes aventures, et arboraient le pavillon sans tache sur les rocs humides d'une nouvelle Atlantide.

La manière dont notre science a été écrite, est une autre cause de ses imperceptibles progrès ; on a cru pendant long-temps que la géographie devait être rangée au nombre des sciences exactes qui n'admettent point le brillant de la littérature ; de là ce style scolastique, cette sécheresse continuelle qui rebute l'homme le plus porté par goût à s'adonner à cette étude de la nature : mais ces difficultés n'existent plus depuis qu'un Maltebrun a prouvé que notre science n'était point étrangère à ce vif coloris qu'un style pur et élégant répand sur les productions humaines ; depuis qu'un Guthrie et qu'un Pinkerton ont augmenté

le domaine de la géographie, en traitant dans leurs ouvrages les parties les plus intéressantes, la géographie politique et la topographie. Cette dernière branche de la science n'est plus entre leurs mains une nomenclature aride de noms le plus souvent barbares, et que la mémoire la plus heureuse pourrait à peine retenir; c'est un voyage idéal, fort agréable et sans fatigue, où, semblable à la vigilante abeille, le lecteur attentif recueille les fruits de ces courses longues et pénibles que font dans l'intérêt de la science des hommes zélés dont le dévouement ne saurait être trop apprécié. Non, la géographie ne doit plus être une science qui repousse les fleurs de la rhétorique, puisqu'on peut puiser, pour la traiter, dans les ouvrages d'un *Brown*, d'un *Salt*, d'un *Mungo-Parck*, d'un *Humboldt*, d'un *Bernardin de Saint-Pierre*, d'un *Eyriès*, d'un *Depping*, d'un *Barbié du Bocage*, d'un *Walckenaer*, d'un *Krusenstern*, d'un *Séetzen*, d'un *Aly-Bey*, d'un *Thornton*, d'un *Byron*, d'un *Péron*, d'un *Chateaubriand*, d'un *Vogt*, d'un *Zach*, d'un *Zimmermann*, d'un *Lichtenstein*, d'un *Demian*, d'un *Vsevolojky*, d'un *Jedidiad Morse*, d'un *Mannert*, d'un *Antillon*, d'un *Azuni*, d'un *Dolomieu*, d'un *Rheinbeck*, d'un *Ehrmann*, d'un *Langsdorff*, d'un *Volney*, d'un *Mentelle*, d'un *Rosily*, d'un *Baudin*, d'un *Fleurieu*, d'un *Villoison*, d'un *Beaufort*, d'un *Maccullum*, d'un *Popham*, d'un *Mollien*, et de tant d'autres écrivains célèbres ou voyageurs distingués dont les noms, pour n'être pas consignés ici, n'en sont pas moins recommandables et chers à la république des lettres.

D'un autre côté, le domaine de la géographie est si vaste, cette science a tant de points de contact avec les autres, qu'il est très-difficile de rencontrer un auteur éga-

lement versé dans toutes ses parties. Un peuple ayant des relations plus ou moins étendues, offre, sous le rapport des connaissances géographiques, plus ou moins d'avantages à celui qui cherche à réunir des matériaux épars ; aussi pensons-nous avec M. Walckenaer, que dans les circonstances extraordinaires où se trouve le monde depuis tant d'années, le géographe qui habite le continent a un avantage éminent pour la description de l'Europe, sur celui qui réside en Angleterre, tandis que, d'un autre côté, ce dernier se trouve beaucoup mieux placé pour décrire les autres parties du globe avec lesquelles l'Angleterre entretient des relations aussi faciles et aussi fréquentes qu'elles sont rares et difficiles pour les autres peuples de l'Europe ; il résulte donc de cet état de choses, qu'on devrait se promettre quelque avantage pour la science d'un traité complet de géographie écrit en Angleterre par un homme savant et habile, et reproduit sur le continent par quelqu'un au courant des connaissances géographiques, et familier avec la plupart des langues européennes.

C'est une pareille idée qui a déterminé presque tous nos géographes à traduire et commenter les géographes Anglais. C'est ainsi que M. Hyacinthe Langlois, qui, par ses connaissances profondes dans la géographie, aurait pu nous enrichir d'un traité satisfaisant, a préféré traduire la géographie anglaise de Guthrie ; son ouvrage même n'a été connu en France que sous le nom de l'écrivain Anglais, jusqu'à l'époque de la publication de la dernière édition qui a paru en 1822, quoiqu'il y ait des parties entièrement neuves, et d'autres qui se fassent remarquer par de grandes améliorations. Que ne m'est-il permis de relever ici le mérite reconnu de ce modeste savant, qui peut se flatter d'avoir contribué aux pro-

grès rapides qu'a faite parmi nous la géographie depuis trente ans ! Dix éditions successives, et cinquante mille exemplaires répandus au dehors, et recherchés avec avidité du monde savant, sont un garant assuré du succès de ce précieux ouvrage.

M. Walckenaer en a agi de même à l'égard de M. Pinkerton dont nous avons eu plusieurs traductions ; il y a même dans celle de M. Walckenaer des morceaux qui ont été entièrement composés par M. Eyriès, géographe Français non moins distingué, pendant que le premier s'occupait d'un ouvrage qui a été couronné par la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut de France.

Ils ne sont pas les seuls qui aient reculé devant la responsabilité d'un traité complet de géographie universelle. Combien de savans en ont agi de même, tels que les *Ebeling*, les *Wahl*, les *Rhus*, les *Hartmann*, les *Mannert*, les *Bunonius*, les *Lamartinière*, les *Newton*, et tant d'autres que nous pourrions citer ici, et dont la conduite prudente démontre, mieux que nos raisonnemens, que de grandes difficultés attendent celui qui entreprend un ouvrage d'aussi longue haleine.

Ce n'est pas que notre science ne mérite de fixer l'attention des savans, et si sa dignité n'était pas incontestable, elle serait garantie par les suffrages unanimes des hommes distingués qui y ont trouvé un agréable délassement. La géographie n'est-elle pas, en effet, la sœur et l'émule de l'histoire ? Si, comme le dit élégamment Malthébrun, l'histoire règne sur *tous les siècles*, la géographie n'étend-elle pas son empire sur *tous les lieux* ? Si l'histoire ressuscite en quelque sorte les générations passées, pour les faire servir de leçon aux générations présentes et à venir, la géographie ne fixe-t-elle pas, dan-

une image immobile, les tableaux mouvans de l'histoire ? ne retrace-t-elle pas à notre pensée le monde entier, cet éternel théâtre de nos courtes misères ? n'offre-t-elle pas à nos yeux cette scène immense jonchée des débris de tant d'empires ? enfin, ne nous représente-t-elle pas cette immuable nature toujours occupée à réparer par ses bienfaits les ravages de nos discordes ?

Il ne suffit pas d'avoir fait briller aux yeux de nos lecteurs le vif éclat de notre belle science, il faut encore les convaincre de son utilité ; nous pensons fermement qu'il ne sera pas difficile de la justifier, l'utilité de la géographie étant pareillement incontestable.

La géographie, cette étude de l'univers, est intimement liée à l'étude de l'homme ; elle s'occupe des mœurs des peuples qui habitent notre globe, fait connaître les institutions qui les régissent, les langues qu'ils parlent, les croyances qui les enchainent ou les consolent. Envisagée sous un point de vue aussi relevé, dégagée de ce système purement scolastique, et qui ne sera jamais le nôtre, la géographie ne devient-elle pas une des sciences les plus utiles à l'homme, et susceptible de toute la profondeur des méditations philosophiques ? Comme l'histoire, ne pourrait-on pas sérieusement prétendre qu'il est peu de classes de la société auxquelles cette étude ne soit utile ; qu'elle est indispensable au guerrier pour la connaissance des régions où il fait briller l'étendard national ; au commerçant, pour apprécier les productions territoriales, et ménager les ressources que peut lui procurer le commerce ; au législateur, pour adapter les lois qu'il rend, aux mœurs et aux caractères du peuple pour qui elles sont faites ; au publiciste, pour éclairer sagement l'opinion publique sur les véritables intérêts nationaux ; à l'historien, pour le com-

plément de ses connaissances et l'exactitude de ses récits ? Nous pourrions continuer cette énumération déjà longue , et prouver que l'étude de la géographie sur un plan relevé , est utile dans presque tous les états.

Indépendamment de ces avantages reconnus , la géographie est un auxiliaire important pour d'autres connaissances , telles que la physique , la politique et l'histoire ; aussi notre science est-elle d'une grande extension , et de longues années sont-elles nécessaires pour l'approfondir ; mais elle n'est pas au-dessus de la capacité humaine , et tel est son irrésistible attrait , que l'intérêt , bien loin de diminuer , augmente avec les connaissances qu'on y puise.

Si la géographie présente une grande extension , ses sources doivent être intarissables. En effet , dit Maltebrun , lors même que vous auriez lu , comparé et jugé les relations des voyageurs , relations souvent si mensongères , souvent si peu satisfaisantes ; lors même que vous auriez analysé un nombre immense d'itinéraires , que vous auriez recueilli une foule d'observations astronomiques , que vous auriez entassé les dissertations , les descriptions , les tableaux et recensemens officiels ; lors même que vous auriez cherché péniblement quelque renseignement géographique perdu dans des ouvrages volumineux d'histoire naturelle , de physique ou de chimie ; lors même , enfin , que pour dernière ressource vous appelleriez à votre secours les almanachs de commerce et les journaux de politique , gardez-vous de croire que par ce travail , infiniment pénible sans doute , vous auriez épuisé toutes les sources de la géographie ; vous seriez dans une erreur complète ; il resterait encore à découvrir tout ce qui est caché dans les archives poudreuses des gouvernemens , tout ce qui est enseveli dans le porte-feuille des particuliers ; il vous resterait , enfin , à

découvrir tout ce qui, dans le grand livre de la nature, n'a pas encore trouvé un observateur attentif.

Reconnaissons donc, par ces détails, que les sources de la géographie sont véritablement intarissables, et que notre science est assez vaste et assez épineuse par elle-même, pour n'avoir pas besoin de recourir à des sciences étrangères qui, en augmentant ses difficultés déjà nombreuses, les rendraient insurmontables. Nous nous renfermerons même scrupuleusement dans ce qui est du domaine de la géographie; nous nous garderons d'empiéter sur le terrain d'autrui: ainsi nous bannirons de notre Répertoire tout calcul de haute géométrie, toute application superflue des thèses de physique et de chimie; enfin, tout détail d'histoire naturelle qui n'aurait été exprimé qu'en termes du naturaliste, ce qui ne nous empêchera pas de traiter quelques parties de la géographie théorique, et de tracer l'état politique de quelque nation du globe, en nous occupant particulièrement de celles qui jouent un rôle important sur la scène du monde. Nous extrairons des voyages anciens et modernes, les morceaux les plus intéressans et les plus dignes d'être mis sous les yeux de nos lecteurs; en un mot, nous ne négligerons rien pour répandre le goût de notre science, et la présenter dans tout son éclat.

Notre Répertoire doit être comme un point de réunion, un centre de communication, une sorte de *dépôt* où les hommes voués à ce genre d'études puissent faire un échange continuel de lumières et de découvertes; aussi accueillerons-nous, avec le plus vif empressement, les mémoires que l'on voudra bien nous confier sur l'histoire et la géographie; aussi invitons-nous MM. les membres des académies des lettres et des sciences du midi, comme du nord de la France, à vouloir bien nous adresser la

partie de leurs travaux qu'ils désireraient livrer à l'impression ; nous en porterons la totalité ou des extraits à la connaissance du public ; nous adresserons les mêmes invitations à ceux de MM. les membres de la Société des bonnes Etudes de Toulouse , qui s'adonnent plus spécialement à cette étude ; ils y trouveront un motif d'émulation , et un moyen sûr de publier des morceaux précieux , fruits pénibles et laborieux de leurs veilles et de leurs méditations. *Tout ici est dans l'intérêt de la science , rien dans celui de l'éditeur.*

Tels sont les moyens que nous avons cru devoir prendre pour élever notre Répertoire à un degré d'intérêt qui puisse le faire distinguer des autres ouvrages périodiques , et qui assure à la géographie , cette étude toute philosophique , une place distinguée dans le sanctuaire des sciences. Cette noble et intéressante branche de nos connaissances ne brille point dans notre belle patrie d'un éclat aussi vif que les autres sciences ; mais le moment n'est pas éloigné où la géographie comptera un plus grand nombre de partisans ; nous en avons pour garans la protection éclairée du gouvernement sous lequel nous avons le bonheur de vivre , le réveil glorieux de notre marine presque éteinte , l'extension rapide de la prospérité publique préparée par la sagesse de notre auguste monarque , la création récente *d'un conseil supérieur du commerce et des colonies* , et les nombreux voyages qu'entreprennent de généreux Français dans presque toutes les contrées du globe. Encore quelques momens , et l'Amérique seule , centre de richesses immenses , centre aussi de gouvernemens nouveaux , deviendra une mine inépuisable pour le géographe , et lui offrira des singularités dans sa nature , comme dans ses habitans , bien dignes de le dédommager de ses fatigues et de ses sacrifices.

La géographie se divise, selon le but qu'on se propose, dans l'étude de cette science. M. Pinkerton distingue la géographie générale, de la géographie proprement dite; suivant lui, la première considère le globe sous ses grands rapports, traite de la terre comme planète, décrit ses grandes divisions en terre et en eaux, parle des vents, du flux et reflux, de la météorologie, et embrasse la partie mécanique de la géographie, en donnant des règles pour la construction des globes, mappemondes et cartes. La géographie proprement dite, suivant l'auteur Anglais, serait la description des diverses contrées de la terre, considérée sous le rapport de ses divisions en différens états habités par des nations plus ou moins civilisées.

D'autres savans se sont appliqués à traiter à fond une branche seulement de la géographie; ainsi Varenius a composé un traité complet de géographie mathématique, et a fait usage de toutes les ressources de la haute géométrie. Dans ce genre de géographie spéciale, la géographie mathématique de Maltebrun est un traité digne de figurer à côté de tout ce que nous avons de mieux en cette partie; ainsi Bergmann, géographe Allemand, dans le langage de la chimie et de l'histoire naturelle, a été l'auteur d'une géographie physique parfaite qui a servi de type à la brillante géographie physique de Maltebrun. Il est des écrivains qui s'occupent d'une partie seulement de la géographie physique, et qui composent des traités de géographie botanique, minéralogique, etc.; il en est, enfin, qui rassemblent, avec une patience infatigable, les matériaux de la chorographie et de la topographie, qui, s'occupant particulièrement de la description des villes et des provinces, rendent un véritable service à la science géographique, d'autant plus important, que cette partie est généralement

dédaignée par nos meilleurs géographes : sous ce rapport , nous ne pouvons que remercier M. Hyacinthe Langlois , qui en a senti tout le prix ; les géographes Allemands et Anglais paraissent supérieurs, et Busching entr'autres s'est immortalisé dans ce genre.

Nous avons appris , par notre propre expérience , que pour étudier la science géographique dans son ensemble , on devait la diviser en trois grandes parties, savoir , *la géographie théorique*, *la géographie ancienne* et *la géographie moderne*.

Par *géographie théorique* , nous entendons l'ensemble des principes des sciences accessoires à la géographie ; ces sciences étant l'astronomie , les mathématiques , la physique , la politique et l'histoire, il en résulte que la géographie théorique se subdivise en géographie astronomique , mathématique , physique , politique et historique.

La géographie astronomique considère *la terre comme planète* , traite des corps lumineux , s'occupe des corps opaques , parle des comètes , et se termine par un exposé succinct des divers systèmes du monde tant anciens que modernes , en remontant à l'école grecque fondée par Thalès de Milet.

La géographie mathématique est la description de la terre , considérée *comme sphère et comme globe* ; de là deux divisions principales de cette partie de la géographie théorique. Dans la première , on s'occupe des grands et des petits cercles de la sphère , et de ses différentes positions ; dans la seconde , plus importante et plus difficile , on fait connaître la figure de notre planète , on en expose la mesure ; on parle du double mouvement de la terre , des zones , de la longitude , de la latitude , des climats , soit de jour , soit de mois ; on retrace , enfin , les méthodes usi-

tées pour la construction des globes et des cartes, ainsi que la manière d'en faire usage.

Le géographie physique est la description de la terre, considérée *quant à sa nature* ; elle s'occupe des grandes divisions de notre globe en terre et en eau, parle des continents, des îles, des presqu'îles, des isthmes, des caps, des côtes, des montagnes, des vallées, des plaines, des forêts, des déserts ; s'occupant des parties liquides qui entourent et couvrent notre planète, la géographie physique décrit les océans, les mers, les golfes, les détroits, les baies, les anses, les hâvres, les fleuves, les rivières et les lacs ; passant à des objets d'un intérêt majeur, elle fait connaître les richesses brillantes d'une nature toujours féconde, et donne des détails sur les trois règnes de la nature, végétal, minéral et animal ; elle passe en revue la végétation de tous les lieux et de tous les climats, depuis le cèdre superbe jusqu'à l'humble violette, depuis l'immense *baobab* d'Afrique jusqu'au chétif *lierre* de nos contrées ; elle parle des mines d'or et d'argent du Mexique et du Pérou, comme des mines de fer et de cuivre de la Suède et de la Norwège, comme des mines de plomb et d'étain d'Angleterre, de Bohême et du Japon ; elle énumère avec complaisance l'oiseau qui vole dans les airs, le reptile qui rampe sur la terre et le poisson qui se cache sous les eaux. Tels sont les objets importants dont s'occupe le géographe dans cette partie de sa science.

La géographie politique offre encore, s'il est possible, plus d'attraits que la géographie physique ; notre intérêt est actuel. Il est question de *l'homme* : la géographie politique étant la description de la terre, *considérée quant à ses habitans*, elle envisage l'homme comme être physique et comme être politique ; comme être physique, en

parlant de sa dignité, des effets de son organisation de l'unité de son espèce, des variétés de cette même espèce, et en donnant des aperçus généraux sur la population du globe, sur la mortalité et les naissances, sur les causes, soit physiques, soit politiques, qui contribuent plus ou moins indirectement à la propagation de l'homme; comme être politique, en considérant l'homme dans l'état de société, en exposant les diverses langues qui servent aux communications, en faisant connaître les différentes religions pratiques par les différens peuples de l'univers, leurs formes variées de gouvernemens, leurs lois, leurs coutumes, les forces politiques des états; enfin, tout ce qui peut se rattacher à cette branche intéressante de la science du géographe.

La géographie historique, enfin, cette dernière partie de la géographie théorique, esquisse rapidement tous les progrès de la science, depuis Homère et Moïse jusqu'à nos jours; elle nous montre la science à son berceau, nous indique ses imperceptibles progrès: mais bientôt les bornes qui resserrent le monde, tombent de toutes parts; la boussole est inventée, les préjugés des anciens disparaissent; il n'y a plus de colonnes d'Hercule; la vieille Europe voit ses intrépides enfans franchir sans effroi l'immensité des mers, et porter aux extrémités du monde ses arts et son industrie. Les Espagnols, les Portugais, les Français, les Anglais, s'élancent dans la lice des découvertes, et agrandissent la sphère de nos connaissances. Aujourd'hui, enfin, plus hardi, plus actif, l'esprit humain embrasse dans une seule et vaste idée toutes les contrées du monde avec toutes leurs productions variées, et avec les innombrables nations qui les habitent.

La seconde partie de la science est la *géographie ancien-*

ne , qui embrasse l'ensemble des connaissances géographiques transmises par les Grecs et les Romains. Elle se subdivise en trois grandes parties , dont chacune doit comprendre la description d'une portion principale du globe , savoir , l'Europe , l'Asie et l'Afrique. Les anciens ne connaissaient point la riche Amérique ni la fertile Océanique.

L'Europe , chez les peuples de l'antiquité , comme de nos jours , fut la partie du monde qui brilla d'un plus vif éclat : c'était là que se trouvait cette belle *Hispania* , long-temps sujet de la convoitise romaine , et qui devint enfin la conquête du peuple-roi , non sans avoir été le tombeau des nombreuses légions de ces vainqueurs du monde ; auprès , se trouve l'indomptable Gaule , nouvelle hydre dont les têtes sans cesse renaissantes plaçaient Rome dans de continuelles agitations ; plus au midi se trouvaient ces fiers républicains qui , pendant long-temps , furent l'arbitre de l'univers : leurs descendans conservent un nom illustré par des victoires multipliées , et leur belle patrie attirera toujours , par sa célébrité , les voyageurs des contrées les plus éloignées. En nous dirigeant vers l'orient , nous arrivons dans la Grèce , riche encore de ses brillans souvenirs , fière de ses antiquités précieuses , et digne de ne plus vivre sous un sceptre oppresseur. La Grèce fut de tout temps la terre classique d'une sage liberté ; la Grèce de nos jours saura vaincre et conquérir une juste indépendance qui ne blessera jamais les principes sacrés de la légitimité qui régissent les peuples voisins.

L'Asie mérite aussi une place distinguée dans le domaine de l'antiquité. N'oublions pas que cette partie du monde fut le berceau du genre humain , comme elle a été plus tard la patrie du Christ et le berceau du christianisme ; que cette terre précieuse a été foulée par le Rédempteur

du monde ; qu'il y est mort pour le salut des hommes , et qu'elle a été consacrée par le sang des premiers martyrs ; qu'aujourd'hui encore , le pieux pèlerin va visiter en Asie les lieux saints , et que pour un vrai chrétien , l'Asie est sa véritable patrie. A ce nom d'Asie , on se rappelle la célèbre Babylone dont le voyageur inquiet cherche en vain les débris. On voudrait voir , avec l'illustre Volney , les ruines de la superbe Palmyre ; on voudrait avec l'éloquence pathétique d'un Jérémie , déplorer les malheurs de ces tristes cités. Dans un saint enthousiasme pour la vénérable antiquité , on se plaît à proclamer avec éclat ces noms justement fameux dans les annales des nations : mais , ô douleur amère ! *le silence de la vallée répond seul à l'écho de la montagne* ; ainsi tout passe dans la nature ; l'homme meurt , les empires s'écroulent , et le temps , maître de tout , plane au-dessus des *ruines* qui tombent en *ruines*.

L'Afrique , pour être aujourd'hui le centre de la barbarie , n'est pas toutefois dépourvue d'intérêt ; elle a joué pendant un temps un rôle brillant , et qui n'a pas été sans gloire. On n'oubliera jamais que l'Egypte était civilisée et gouvernée par des sages monarques , lorsque l'Europe était encore couverte de bois , et habitée par des peuples à demi sauvages ; que la Grèce , l'objet bien digne de notre admiration , fut peuplée par des colonies d'Egypte ; qu'Alexandrie fut long-temps le centre du commerce , des arts et des sciences , comme le dépôt des connaissances humaines ; que sur les côtes de l'inhospitalière Afrique , fleurit autrefois Carthage , rivale de Rome guerrière , et que non loin étaient les états du valeureux Massinissa. Le voyageur cherche aujourd'hui péniblement l'emplacement de ces anciennes cités. Nouveau Marius , assis sur les débris de la patrie des Hannon , des Amilcar , des Annibal et des

Caton, il déplore l'instabilité humaine, et quitte promptement ces lieux qui ne rappellent plus que de douloureux souvenirs, et qu'habitent l'Arabe Bedouin, le Musulman fanatique ou le Chrétien renégat.

La *géographie moderne* retrace l'ensemble des connaissances actuelles : elle comprend cinq grandes divisions ou parties du monde, savoir, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanique.

L'Europe, la partie du monde que nous habitons, est aussi pour nous celle qui offre le plus d'intérêt, et en même-temps celle où les connaissances géographiques sont plus positives. Elle a d'ailleurs d'autres titres de supériorité; elle est le centre de la civilisation; c'est au milieu de ses nombreux habitans que brille, dans son plus grand éclat, le flambeau de la foi : éclairés par cette divine lumière, les souverains de cette contrée fortunée gouvernent leurs peuples avec sagesse et modération. On y trouve quatre grandes puissances au nord, la Suède, la Russie, le Danemarck et l'Angleterre. La puissance politique du troisième état est diminuée depuis la perte de la Norwège, qui en était le plus beau fleuron. Au centre, on trouve le royaume des Pays-Bas, riche en Europe de ses nouvelles et précieuses acquisitions; la France, toujours belle, et de plus en plus florissante; la Suisse, dont la sage indépendance a toujours été respectée; l'Allemagne, avec ses gouvernemens et son système permanent de confédération; la Prusse, si avilie au commencement de ce siècle, et si relevée depuis la chute du despote européen; la Pologne, qui, après tant d'agitation, retrouve la paix et le bonheur sous le sceptre du plus magnanime des souverains; l'Autriche, enfin, qui jouit de son bonheur et de sa prospérité toujours croissante. Au midi paraît le

Portugal, qui se relève lentement du coup que lui a porté sa dernière révolution, et surtout de celui que lui porte l'indépendance du Brésil; l'Espagne, la malheureuse Espagne, devenue un volcan que la valeureuse nation française a presque éteint, mais dont le cratère fume encore; l'Italie, toujours riche, toujours intéressante, et préservée, par une auguste protection, des torches de la guerre civile et de l'incendie révolutionnaire; la Turquie, enfin, qui saigne au cœur, et qui menace ruine.

L'Asie doit piquer notre curiosité, en excitant notre intérêt; elle offre à nos yeux un tableau varié des mœurs et des coutumes des mille peuples ou peuplades qui l'habitent. Au nord est la Sibérie, dont les contrées septentrionales sont vouées à d'éternels hivers, et dont les régions centrales sont avantageusement exploitées; au centre, nous trouvons la Turquie d'Asie, où sont les belles cités de Smyrne, Alep, Bagdad et Bassora; la Perse, avec Téhéran, Sehiras et Ispahan; la Tartarie indépendante, avec Samarcande, ancienne capitale du célèbre Tamerlan; la Chine immense, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps, et dont la terre est consacrée par le plus généreux dévouement; le Japon, avec Jedo et Meaco. Au midi, l'Arabie et la ville sainte; le Beloutchistan récemment visité par des Anglais; le royaume de Caboul formé de dénombremens de la Perse et de l'Inde; l'Indostan, vaste conquête et superbe colonie de la Grande-Bretagne; l'Inde au delà du Gange, où l'on trouve Siam, Cambogse, Juthia et Malaca. Telles sont les contrées dans lesquelles se trouve divisée cette belle partie du monde.

L'Afrique, peu connue encore, mérite néanmoins de fixer l'attention du géographe. L'antique Egypte attire toujours le voyageur par ses antiquités; les pyramides sont

de nos jours, comme depuis quarante siècles, l'admiration du monde ; la civilisation répand ses nombreux bienfaits sur Tunis ; Alger , Tripoli et Maroc , sont le refuge de ces vils pirates auxquels l'Europe paye un indigne tribut. Au centre se trouvent ces contrées brûlantes dont l'intérieur est aussi ignoré que du temps des Grecs et des Romains ; un génie malheureux semble planer sur ces régions lointaines , et les ravir au commerce , aux arts et aux sciences. L'Abyssinie est mieux connue depuis le voyage de M. Salt ; plus au midi encore sont les Cafres , race nombreuse et variée que l'on rencontre depuis les côtes d'Ajan , d'Abex et de Zanguebar , jusqu'à la florissante colonie du Cap de Bonne-Espérance qui termine l'Afrique , et qui ne peut que prospérer sous un gouvernement aussi clairvoyant qu'intéressé.

L'Amérique , la riche Amérique , mérite à juste titre une place distinguée dans cette galerie universelle. La république des Etats-Unis , première puissance de ce vaste continent , offre le phénomène d'une forme de gouvernement qu'on n'avait cru applicable jusqu'ici qu'à un petit nombre d'individus seulement. Les Etats-Unis comptent aujourd'hui plus de douze millions d'ames , et la tranquillité la plus parfaite , l'accord le plus unanime , le patriotisme le plus pur règnent dans toutes les parties de ce vaste état. Le Mexique , riche colonie espagnole qui vient de secouer le joug de la métropole , et qui , après avoir adopté quelque temps le système monarchique , paraît y avoir renoncé ; un Archipel immense , couvert d'îles riches et populeuses , tels sont les sujets principaux qui s'offrent aux méditations de l'homme dans l'Amérique du nord. D'autres tableaux non moins frappans attirent ses regards dans l'Amérique méridionale. Ici , il voit se former une

république déjà forte, sur les débris de la nouvelle Grenade ; là, il voit le Pérou déchiré par des guerres intestines, soupirant après la mère-patrie qu'elle a enrichie ; plus loin, le Brésil offre un empire et un prince du sang de Bragance acceptant la couronne que lui présentent ses nouveaux sujets ; le Chili, constitué état indépendant, et se formant un congrès ; la Guyane anglaise en feu ; la Plata, consacrant son schisme politique ; toute l'Amérique, en un mot, frappée d'un pôle à l'autre du vertige de la révolution, et touchée du contre-coup des bouleversemens de l'Europe.

L'Océanique, enfin, termine cette longue énumération de pays et de peuples. Divisée en trois grandes parties, l'Océanique embrasse tout l'Archipel austral, où brillent Borneo, Java, Sumatra, Celèbes, Timor, et tant d'autres îles ; l'Australasie, la seconde de ces grandes divisions, comprend la nouvelle Hollande ou Notasie, la nouvelle Guinée, la nouvelle Calédonie, et d'autres terres peu ou point connues ; la Polynésie termine cette cinquième portion du globe, et joint l'Océanique à l'Asie et à l'Amérique.

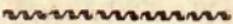
Nous nous proposons de décrire dans notre Répertoire, avec une certaine étendue, tous les articles relatifs à cette cinquième partie du monde, à cette superbe Océanique qui offrira peut-être, avant quelques siècles, le spectacle de la plus vaste civilisation qu'il soit donné à l'homme d'espérer, et que les limites du globe terrestre puissent admettre. Que des colonies échappées à nos discordes civiles aillent fonder à Otahiti ou à Pelew une nouvelle Grèce ! que des Phéniciens modernes, fuyant la cruauté et le despotisme du barbare et perfide Osmanli, y préparent la civilisation, en y répandant le goût du commerce

comme autrefois leurs ancêtres en Europe ! que nos Zeuxis , nos Parrhasius , nos Apelle et nos Timanthe , y attirent les arts amis de la paix ! que le flambeau de la véritable religion éclaire ces peuples privilégiés ! que d'augustes dynasties s'élèvent et se perpétuent sur ces trônes nouveaux ! que surtout les Océaniens fidèles , pénétrés des principes sacrés de la légitimité , instruits à l'école de la vieille Europe , préviennent , par leur sagesse , ces orages politiques destructeurs de l'autel et du trône , en proscrivant les doctrines révolutionnaires qu'exhale le souffle impur de la corde furieuse !!!

Alors , oui alors , ces collines et ces vallées qui ne produisent que des aromates , se couvriront bientôt de villes et de palais. Ce port sûr , cette vaste rade , ces côtes fertiles qu'ombragent aujourd'hui des forêts de paisibles palmiers , verront flotter avec orgueil une forêt de mâts chargés des richesses des deux mondes ; l'or , l'argent , le marbre , tous les métaux riches ou précieux , seront tirés des flancs de ces montagnes encore vierges , pour décorer des capitoles nouveaux ; le corail et la perle seront demandés et arrachés aux profondeurs de la mer par l'habitant fidèle de Notasie , pour rehausser les charmes de la belle Océanienne , et un jour , peut-être , l'Europe , l'Asie , l'Afrique , l'Amérique elle-même , étonnées et jalouses , trouveront une rivalité dangereuse dans ces contrées dont l'existence les occupe à peine aujourd'hui.

O que nous vous portons envie , vous , qui que vous soyez , qui , le compas , le télescope , ou même les armes à la main , irez achever la découverte de ce bel univers ! Immortels comme Colomb , intrépides comme Pizarre , audacieux comme Cortès , heureux comme Vespuce , vous franchirez tous les obstacles qui s'opposeraient à vos glo-

rieuses destinées. Pour vous la mer est sans abîmes, la terre sans désert, l'équateur sans feux et le pôle sans glace; elle s'ouvrira pour vous cette redoutable enceinte de la nouvelle Hollande, où tant de fleuves inconnus, tant de monts ignorés n'attendent que des noms et des maîtres: que nous voudrions partager vos périls, en participant à votre gloire! Mais non, le destin rigoureux, après nous avoir permis de parcourir les belles contrées de la riche Amérique et les côtes sablonneuses de l'inhospitalière Afrique; après nous avoir conduit, d'une part, aux rives du Mississipi, de l'Amazone et de la Plata, de l'autre sur les bords brûlans du Zaïre, de la Gambie et du Sénégal, et nous avoir ramené aux rivages heureux de la Seine, de la Loire, du Rhône et de la Garonne enfin, nous empêche de partager aujourd'hui vos pénibles travaux, et nous force d'en chercher la consolation dans la tâche difficile de décrire toutes les parties de ce bel univers, objet continuel de nos profondes méditations et de notre juste admiration pour son divin auteur.



## II.

## APERÇUS GÉNÉRAUX

SUR L'ÉTAT PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE L'EMPIRE RUSSE

EN EUROPE, EN ASIE ET EN AMÉRIQUE.

## PREMIER ARTICLE.

L'IMMENSE empire de la Russie, le plus vaste de l'univers, s'étend en Europe, en Asie et en Amérique. Situé entre le 40.<sup>o</sup> et le 78.<sup>o</sup> degrés de latitude nord, entre le 17.<sup>o</sup> et le 180.<sup>o</sup> degrés de longitude orientale, et entre le 125.<sup>o</sup> et le 180.<sup>o</sup> de longitude occidentale prise à l'est et à l'ouest du méridien de Paris, il offre l'étendue prodigieuse de 38 degrés de latitude, de 163 degrés de longitude orientale du méridien de Paris, et de 55 degrés de longitude occidentale prise du même méridien, ce qui donne en somme 218 degrés de longitude. Cette situation donne à cette puissance vraiment formidable une longueur de près de trois mille lieues du levant au couchant, suivant l'appréciation la moins exagérée, et en prenant pour base la valeur du 60.<sup>o</sup> degré de latitude, qui est celui de Saint-Pétersbourg, et qui se porte à douze lieues et demie. Sa largeur offre une étendue de neuf cent cinquante lieues. En évaluant la superficie de la Russie d'Europe, du royaume de Pologne et des régions du Caucase à deux cent cinquante mille lieues carrées, celle

de la vaste Sibérie ou Russie d'Asie à sept cents mille, celle, enfin, de l'Amérique Russe à soixante-dix mille, nous trouvons approximativement que l'empire d'Alexandre offre une superficie totale d'un *million vingt mille* lieues carrées, et en donnant à notre globe une superficie de vingt millions de lieues, nous trouvons que la Russie en occupe plus du vingtième. Quelle disproportion avec notre belle, mais petite France, qui ne compte que *deux cent vingt lieues de long sur deux cent quinze de large*, et dont la superficie n'est que de *vingt-cinq mille lieues carrées!*

L'empire de Russie confine à toutes les parties du monde. En Europe, il touche la Norwège et la Suède; la capitale de Charles XII était aux portes de la cité du Czar, la capitale d'Alexandre est aujourd'hui aux portes de celle de Charles-Jean. Dans cette même partie du monde, la Russie touche à la Prusse, et borne les deux empires d'Autriche et de Turquie. En Asie, même extension, même puissance; au nord, la Russie finit là où il n'y a plus de terre; au midi, elle se termine à l'empire Japonais, à l'empire Chinois, à la Tartarie indépendante, à la Perse et à la Turquie d'Asie. En Amérique, elle est entourée par les terres de la côte nord-ouest qui appartiennent aux Anglais, et qui sont presque inhabitées et presque inhabitables: ainsi l'empire Russe se trouve en contact avec presque toutes les nations du globe, et surpasse en étendue l'empire des Césars, d'Alexandre et de Tamerlan; mais ces derniers états comprenaient les provinces du monde les plus fertiles, les mieux cultivées et les plus peuplées; la moitié des possessions russes, au contraire, offre l'aspect d'une solitude profonde et d'un hiver éternel. « Auguste, lisons-nous dans la géographie de » Guthrie, avait recommandé à ses successeurs de ne pas

» porter plus loin les limites de l'empire. Adrien les fixa  
 » aux rives de l'Euphrate; mais l'ambition russe, com-  
 » primée à l'occident par la résistance des peuples civili-  
 » sés, ne s'est pas arrêtée là même où la nature semble  
 » repousser l'homme, et lui refuser l'existence. »

Nous ne prétendons pas donner ici une description générale de la Russie; notre intention n'est pas non plus de décrire les nombreuses villes qui couvrent déjà sa surface, nous excéderions évidemment les bornes que nous nous sommes prescrites; nous voulons seulement donner des idées générales sur l'état physique et politique de cette puissance colossale qui doit fixer sérieusement l'attention des hommes d'état, et qui exerce déjà la plus grande influence en Europe.

Nous nous occuperons actuellement de l'état physique de toutes les Russies, renvoyant à un second article tout ce que nous avons à dire concernant l'état politique.

Considérer l'état physique d'une contrée, c'est l'envisager sous le *rapport de sa nature*, c'est-à-dire, décrire le climat, les productions, la nature du sol, l'aspect du pays, en ajoutant à ces traits principaux de la géographie physique tout ce qui peut caractériser essentiellement le pays dont on s'occupe; ainsi après avoir divisé toutes les Russies en un certain nombre de régions, nous parlerons, en les considérant séparément, du climat dont elles jouissent, des productions variées qui tapissent leur surface; nous dirons la nature de leur sol, nous ferons connaître l'aspect qu'elles présentent, et nous terminerons cet exposé par l'énumération et la description des *steppes* de la Russie.

#### 1.° Division de la Russie en régions.

La Russie, à raison de son étendue, peut être divisée en quatre régions, dont le climat, les productions, le sol

et l'aspect physique , offrent des traits particuliers qui n'échappent point à l'observateur attentif. On y remarque des différences prodigieuses qui influent puissamment sur les mœurs et les caractères des peuples qui les habitent. Ces régions ont plus ou moins d'étendue , et comprennent dans leur enceinte un certain nombre de gouvernemens dans les trois Russies.

*La première région* commence au 67.<sup>o</sup> degré de latitude septentrionale, et finit au 78.<sup>o</sup> ; elle comprend les pays au nord de l'empire , et dont la température est la plus froide ; aussi est-elle appelée *région glaciale*. Dans la Russie d'Europe , elle comprend les parties boréales des gouvernemens de la Finlande et d'Archangel , en renfermant dans ce dernier l'immense , mais déserte Laponie Russe ; dans la Russie d'Asie, nous trouvons dans cette région les parties nord des gouvernemens de Tobolsk , de Tomsk et d'Irkoutsk. Il en est de même de la partie de l'Amérique Russe située au-dessus du cercle polaire arctique , et vers les caps de Lisburn et de glace qui viennent d'être doublés récemment , avec un rare bonheur , par le capitaine russe Wasilief , chargé par son souverain de découvrir un passage par le nord-est de l'Amérique , en passant par le détroit de Bering , et revenant , s'il est possible , par le détroit de Davis. Le climat est des plus rudes que l'homme puisse supporter ; et dans la Sibérie surtout on peut avancer hardiment que la région arctique commence déjà au 62.<sup>o</sup> degré de latitude nord. La température des contrées les plus heureuses de la région hyperborée de la Russie d'Asie , n'est nullement comparable à celle de la Norwège et du nord de la Suède en Europe , quoique sous la même latitude ; cette différence provient de l'énorme masse de glaces qui s'amoncellent sur une

étendue de quinze cents lieues de côtes, et des terribles vents du nord qui soufflent avec furie, et qui ne sont point arrêtés par des montagnes d'une grande élévation que la nature semble avoir ménagées à notre Europe : aussi le froid dans cette région de la Russie d'Asie et de l'Amérique Russe, est-il infiniment plus vif et plus continu que celui de la Laponie. On remarque même pareille intensité de froid dans les montagnes méridionales à 55 et jusqu'à 50 degrés de latitude, quoique ces dernières se trouvent à peu près sous la même latitude que Paris et Londres. Dans presque toute la Sibérie, l'hiver dure de neuf à dix mois ; la neige commence à tomber dès le mois de Septembre, et il n'est pas rare d'en voir tomber au mois de Mai. La nature, dans ces régions polaires, se montre sous l'aspect d'une triste uniformité. Les yeux de l'homme ne peuvent plus contempler ces cédres majestueux qui tapissent les flancs des hauteurs de la Palestine, et qui cachent, dans un léger nuage, une tête altière et majestueuse ; ils ne voient pas non plus ces mille fleurs variées qui émaille le gazon fleuri de nos prairies toujours vertes : il n'y a plus d'arbres, plus d'arbustes, plus de fleurs ; on n'aperçoit de tous côtés que des déserts glacés couverts de mousses. Ici, ce sont de vastes lacs qui ajoutent à la rigueur du climat déjà trop rigoureux ; plus loin, et par-tout où la vue peut s'étendre, ce sont des marécages tourbeux, ou des plaines immenses interrompues seulement à l'extrémité la plus reculée vers le nord-est, par une branche des montagnes d'Okhotoks, et à l'extrémité nord-ouest, par les montagnes de la Laponie Russe. L'extérieur de la terre, qui ne dégèle jamais, rend le sol rebelle à toute espèce de culture ; au lieu de ces belles forêts qui ombragent nos côteaux fertiles, on ne découvre plus que des broussail.

les chétives. Les hommes dégénèrent, les animaux perdent de leur majesté dans ces climats disgraciés, et les membres des uns et des autres n'atteignent pas le degré ordinaire de développement. Le Lapon demi-civilisé, le Samojede barbare, le Tchoutkis farouche et l'Esquimaux misérable, végètent seuls dans ces contrées inhospitalières. Suivis du renne leur compagnon fidèle, ils vivent en groupes isolés, et se procurent péniblement leur subsistance par le moyen de la chasse et de la pêche. Dans la plus grande partie de la Russie d'Asie, le renne, que l'on trouve jusqu'à l'extrémité la plus orientale de cette partie du monde, tient lieu du cheval, de la vache et de la brebis. Cet animal est un grand bienfait de la nature envers les malheureux nomades du pôle arctique : il se nourrit de son lait, de sa chair, s'habille de sa peau ; la vessie lui sert de bouteille ; il fait du fil de leurs boyaux et nerfs ; il vend encore leurs cornes dont on se sert dans la médecine. Il coûte peu à nourrir, vivant presque uniquement de mousse qu'il trouve sous la neige, et il se passe d'étable dans un climat où des animaux très-robustes ne peuvent pas même vivre. Le renne ne fait pas de si longues courses qu'on le dit ; la journée d'un attelage de ces quadrupèdes est de quatre à six lieues. En Asie, cet animal s'avance au midi jusqu'aux bords des rivières Baldsja et Onon, entre les 40.<sup>e</sup> et 50.<sup>e</sup> degrés de latitude nord, tandis qu'en Europe il ne descend pas plus bas que le 61.<sup>e</sup>

*La seconde région*, que nous appellerons *froide*, commence au 57.<sup>e</sup> degré de latitude, et se termine au 67.<sup>e</sup> Cette région comprend en Europe les restes des gouvernemens de Finlande, d'Archangel, ainsi que les gouvernemens d'Olonetz, de Wibourg, de Saint-Pétersbourg, d'Estonie, de Livonie, de Courlande, de Novogorod,

de Pskof, de Vologda, de Twer, d'Yaroslaf, de Kostroma, de Viatka et de Perm; dans la Russie d'Asie, cette région embrasse les parties centrales des gouvernemens de Tobolsk, de Tomsk et d'Irkoutsk, et presque toute l'Amérique Russe, à l'exception des îles Alcutiennes, de la presqu'île d'Alaska et de l'Archipel du roi Georges.

L'aspect que présente la Russie d'Europe dans cette région, est généralement triste; la chaîne des montagnes Scandinaves, couverte de vastes forêts, en occupe la portion occidentale; mais de là jusqu'à l'Oural, l'œil ne découvre que des plaines immenses entrecoupées çà et là de quelques collines; l'air, déjà si vif, est encore refroidi par un nombre prodigieux de lacs dont les eaux glacées ne répandent point la fécondité par une heureuse inondation, et ne bordent que des terres sèches et arides. Le voyageur transi chercherait en vain dans ces contrées boréales ces paysages riens et variés que lui offrent les bords du Rhin, les rives du Danube et la délicieuse région de la Loire; il ne trouve partout qu'un pays peu favorisé de la nature, et habité par des peuples misérables. En parcourant cette région de l'orient à l'occident, on rencontrerait alternativement des plaines étendues, des bois touffus, des marais profonds et des lacs immenses qui se trouvent au nombre de près de deux mille dans le seul gouvernement d'Olonetz. Le sol est maigre, et au delà du 60.<sup>e</sup> degré la terre ne produit plus du blé. Dans la Russie d'Asie, l'aspect de cette région est encore plus triste. Ici, la rigueur du climat n'est point adoucie par les vents de mer comme en Europe; ici, l'industrie de l'homme ne vient point au secours de la nature; ici, enfin, rien n'arrête le terrible vent du nord qui répand sur toute la contrée les effets de son souffle glacé. Le pays plat est en grande partie

humide; depuis le fleuve d'Ienisseisk jusqu'à l'Océan oriental, il pose sur des rochers : d'immenses forêts couvrent tout cet espace cultivé, dans un bien petit nombre de lieux, par quelques Européens, et habité, en général, par de misérables troupes errantes de peuples nomades et chasseurs. C'est dans cette région que se trouvent les plus importantes mines de fer et de cuivre que possède la Russie. L'aspect de l'Amérique Russe est aussi triste et aussi sauvage que celui de la Russie d'Asie; elle est même moins habitée, et ses côtes de glace sont visitées par des ours blancs et une foule de veaux marins.

*La troisième région* jouit d'un climat plus doux; aussi est-elle appelée *région tempérée* : elle est comprise entre les 50.° et les 57.° degrés de latitude septentrionale, et renferme la partie la plus peuplée et la plus importante de cet immense empire. On y trouve dans la Russie d'Europe, les gouvernemens de Moscou, de Vladimir, de Kalouga, de Toula, de Riazan, de Tambof, d'Orel, de Koursk, de Voroneje, de Saratof, de Nijney-Novogorod, de Penza, de Cazan, de Simbirsk, de Smolensk, de Tchernigof, de Poltava, de Witepsk, de Mohilew, de Wilna, de Grodno, de Kiew, de Volhynie, d'Orenbourg; tout le royaume de Pologne est pareillement situé dans cette région. Dans la Russie d'Asie, les parties méridionales des gouvernemens de Tobolsk, de Tomsk et d'Iskoutsk, avec la partie méridionale de la presqu'île du Kamtchatka, sont comprises dans la région tempérée qui renferme dans l'Amérique Russe les îles Alcutiennes, la presqu'île d'Alaska et l'Archipel du roi Georges. L'aspect de cette région est varié dans la Russie d'Europe; les contrées septentrionales ont, en partie, un sol maigre, sablonneux et couvert d'herbes; il y a beaucoup de

## ON SOUSCRIT POUR TOULOUSE,

Chez J.-M. CORNE, avocat, imprimeur, rue Tierçaires, n.º 84, et pour les départemens, chez le même imprimeur, ou au bureau du Journal, chez M. Edouard DUBUC, avocat, rue du Vieux-Raisin, n.º 9.

*Les lettres, paquets et argent doivent être affranchis.*

Le prix de la souscription est de *sept francs* pour six mois, et de *quatorze francs* pour l'année, franc de port.

Il paraîtra chaque mois une livraison composée de 4 à 5 feuilles ou de 64 à 80 pages in-8.º, formant deux volumes par an de 400 à 480 pages chacun.

Les deux volumes appartiendront à deux ouvrages différens, dont l'un sera *le Répertoire Historique*, et l'autre *le Répertoire Géographique*.

---

ON TROUVERA

Chez le même Imprimeur, grand format in-4.<sup>o</sup>  
de 8 à 900 pages, une nouvelle et très-belle  
édition de l'*Histoire de la Jurisprudence Romaine*,  
par M.<sup>e</sup> Antoine Terrasson.

Prix, *dix-huit francs* pour Toulouse, et *vingt francs* pour le dehors.

On affranchira les lettres de demande et l'argent.

---

*Souscrip.*

# RÉPERTOIRE

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE,

OU

## CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES  
ET CRITIQUES,

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,

ET LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

Par M. EDOUARD DUBUC, ex-officier à la Légion de la  
Guadeloupe, avocat.

TOME PREMIER.

---

I.<sup>re</sup> ANNÉE. — III.<sup>e</sup> LIVRAISON.

---

A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de J.-M. CORNE, avocat, rue Tierçaires, n. 24.

---

Mars 1824.

*à Mr le C<sup>te</sup> de saint-hilaire  
hotel baron de la tour maurine  
conseiller à la cour royale  
rue tolosaine*

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CETTE PREMIÈRE LIVRAISON.

---

## HISTOIRE.

- III. Idées générales sur l'Histoire d'Espagne, depuis sa conquête par les Carthaginois et les Romains, jusqu'à nos jours, ( suite ) page 42
- IV. Considérations générales sur les institutions politiques, religieuses, civiles et militaires sous les rois de la première dynastie française, ( de 420 à 752 ), article 1.<sup>er</sup>, 68

## GÉOGRAPHIE.

- IV. Relation succincte d'un voyage aux Indes occidentales, fait pendant les années 1815, 1816 et 1817, 1.<sup>er</sup> article, ( suite ) 64

forêts, peu de marécages. Les contrées méridionales, au contraire, offrent des plaines étendues, où le trèfle domine, et de rians côteaux que tapisse un gazon fleuri; le terroir est composé d'argile, et d'une terre végétale si grasse, que les engrais y sont souvent inutiles. On peut dire qu'en somme, la région tempérée présente en Europe une vaste surface ouverte à tous les vents du nord et du midi, et qui n'est interrompue que par des hauteurs peu considérables qui courent dans la direction des monts Ourals; l'uniformité monotone des plaines est diminuée par les ramifications variées que forment ces montagnes. La jolie cité de Saratof, ainsi que celle de Sarepta, s'appuient aux monts *Obstcheyirts*; Simbirsk est presque adossée à la chaîne des montagnes du Volga. C'est encore dans la région tempérée que coulent majestueusement les plus grands fleuves de la Russie, comme de l'Europe. C'est là que notre Volga, appelé Rha par les anciens, parcourt une étendue de plus de mille lieues, en formant plus de mille sinuosités. Second Nil, il fertilise les terres qu'il arrose, en y déposant un précieux limon à l'époque de ses inondations presque périodiques; le Don coule aussi dans cette partie de l'empire, et porte à la mer d'Azof le tribut de ses eaux abondantes. La région tempérée renferme enfin les plus beaux canaux de cette puissance, ainsi que la forêt de Viasma la plus étendue de l'Europe, qui compte soixante lieues de profondeur, et que l'on pourrait appeler la nouvelle forêt Hercynienne.

Si de la Russie d'Europe, nous passons dans la Russie d'Asie, nous y trouverons la lisière méridionale de cette région couverte de hautes montagnes qui étendent leurs innombrables branches dans tous les sens, dans toutes les directions, et qui procurent en même temps à cette vaste

contrée une quantité d'eau prodigieuse. Les vallées et les plaines présentent toutes les variétés imaginables de sol et de fertilité, des collines isolées, peu de marais, mais de grands lacs; en un mot, un paysage pittoresque et fécond.

Dans la Russie d'Amérique, le sol, peu fertile, n'offre pas de grandes ressources à la faible population qu'il nourrit; la chasse et la pêche forment la principale, et nous dirions presque l'unique occupation des habitans de ces régions lointaines; les bois y sont très-considérables et abondans en gibier; les riches pelleteries, recherchées des nations de l'Europe, deviennent, depuis quelques années seulement, l'objet d'un commerce très-étendu et très-avantageux pour ces peuples demi-barbares.

La quatrième région jouit du beau climat du midi de l'Europe; aussi est-elle appelée la *Région chaude*; elle commence au 50.<sup>e</sup> degré de latitude nord, et descend jusqu'au 40.<sup>e</sup>, qui est la latitude de la riche Espagne, du Portugal fertile, de la belle Hespérie, et des riantes contrées de l'empire Ottoman au nord de la Grèce; elle comprend dans la Russie d'Europe, les gouvernemens de Podolie, de Turquie Russe, de Kherson, d'Yekaterinoslaf, de Tauride, d'Astrakhan, du Caucase et de la *Géorgie*. On s'étonnera peut-être de la place que nous faisons occuper à cette dernière province; mais si l'on jette les yeux sur la carte, on demeurera bientôt convaincu que cette fertile contrée, objet de tant de discussions entre la Russie, la Perse et la Turquie, doit être placée plutôt dans la Russie d'Europe, que dans la partie de cet empire située en Asie. D'abord la Géorgie, bornée de tous côtés à l'orient par la mer Caspienne, n'a aucun point de contact avec la Russie d'Asie qui en est à

une très-grande distance , tandis qu'elle est bornée au nord par le gouvernement du Caucase , dont Georgiewsk est le chef-lieu. L'étonnement proviendrait-il de ce qu'alors la chaîne du Caucase se trouverait en Europe , lorsque depuis la plus haute antiquité , elle a été regardée , par les géographes , comme dépendance de l'Asie ? Nous répondrons à cela , que la Géorgie ne renferme pas toute la chaîne du Caucase ; que les plus grandes sommités s'y trouvent , il est vrai ; mais qu'il y a encore des contrées montagneuses qui la joignent à la Perse , et qui forment une limite réelle protégée par une armée échelonnée de manière à prévenir toute incursion de ce côté de l'empire. D'ailleurs le Caucase se trouve aussi dans le gouvernement de ce nom : faudrait-il , pour cette raison , l'exclure de l'Europe ? Ce ne serait pas , du reste , la première fois qu'on aurait ainsi reculé , du côté de l'orient , les limites de notre Europe si belle , mais si petite ; ses bornes autrefois étaient restreintes au Don ; plus tard , on les recula jusqu'au Volga , en y comprenant Astrakhan , qui jusque là avait été regardée comme ville d'Asie ; enfin , aujourd'hui les monts Ourals et la rivière de ce nom forment la seule limite orientale que nous reconnaissons à cette partie de notre globe. Nous ne proposons d'ailleurs qu'une mesure très-avantageuse , puisqu'elle réunit à l'Europe une contrée riche et bien cultivée , munie de ports sûrs et profonds situés sur les rivages de la mer Noire et de la mer Caspienne.

Dans cette région européenne , sur les bords du Pruth et du Danube , dans la Moldavie Russe et la Bessarabie , on trouve des terres fertiles , et un sol susceptible de la plus belle culture ; plus à l'orient , sur les bords du Dniéper et du Dniester , près de leurs embouchures , le terroir

produit abondamment du grain , et l'on sait que c'est au commerce de cette précieuse denrée , autant qu'à l'administration éclairée d'un gouverneur Français , qu'Odessa s'est élevée tout à coup au rang des premières cités commerçantes de l'empire. La Géorgie , garantie des vents du nord par la chaîne du Caucase , est ouverte au sud à tous les vents chauds de l'Asie ; aussi y trouve-t-on de beaux bois , et presque tous les fruits des pays méridionaux. Cette belle province respire sous le gouvernement énergique et paternel , à la fois , du magnanime Alexandre , qui n'a rien négligé , et qui ne néglige rien encore pour faire oublier jusqu'aux traces de l'incursion malheureuse du kan Achmet en 1797. La Tauride est aussi un pays très-fertile qui n'a besoin , pour devenir un jardin enchanteur , que d'être cultivée par un peuple industriel.

Dans la Russie d'Asie , la région chaude comprend la *steppe des Kirguises* , dont la température peu rigoureuse permet à l'homme laborieux de jouir sans efforts des douceurs d'une nature riante et variée ; d'épaisses forêts , des bois touffus , des rivières limpides , des ruisseaux sinueux , quelques lacs salans , tel est l'aspect que présente cette région asiatique ; mais sa population très-faible est loin de répondre à son étendue , et sa surface fertile n'offre aux yeux étonnés du voyageur que la perspective d'un beau désert. Nous formons des vœux pour que cette belle et riche contrée soit habitée par des colons industriels que l'excès de population de certaines contrées de l'Europe entraînera sans doute vers ces pays lointains , surtout si l'émancipation de l'Amérique , formellement reconnue , devient un obstacle réel à l'extension du système colonial. Les rivages heureux de l'Oural verraient alors s'élever des cités florissantes , où viendraient s'échanger les productions de l'Europe

et de l'Asie ; la civilisation , arrachant ce pays à la barbarie , y introduirait les chef-d'œuvres nombreux de notre industrie , qui font l'admiration de l'univers , et qui deviendraient les sûrs garans d'une prospérité durable. Dans la Russie d'Amérique , nous ne trouvons aucune de ses parties qui soit située dans cette région.

2.° Aspect du pays dans les trois Russies.

Nous pourrions , à la rigueur , nous dispenser de traiter ce sujet , parce que déjà nous en avons parlé dans la division de l'empire en régions ; nous avons cru toutefois devoir nous en occuper , pour placer sous les yeux de nos lecteurs un aperçu très-rapide de l'aspect général qu'offre cette partie du globe.

Les Alpes scandinaves séparent la Russie d'Europe du royaume de Suède ; les monts Ourals forment sa limite orientale , et le célèbre détroit de Behring la fait communiquer à l'Amérique Russe , qui , elle-même , touche aux possessions anglaises ; mais les limites de ce dernier côté sont très-incertaines , et formées par une ligne idéale.

La Russie d'Europe , bien moins étendue que l'immense Sibérie , offre un pays généralement plat ; cependant vers ses parties septentrionales s'élèvent de hautes montagnes. Les unes sont des embranchemens de la chaîne Scandinave , les autres forment la chaîne glacée de *Schemonkonskoï* , qui n'a pu être explorée jusqu'ici à cause de l'intensité du froid qui s'y fait sentir ; d'autres enfin sont les monts Ourals si riches en mines de fer , et dont quelques rivières qui s'en échappent roulent des paillettes d'or. Dans la partie centrale , on en trouve quelques-unes , mais peu considérables , parmi lesquelles nous placerons la chaîne du Volga ; dans la partie méridionale sont les montagnes de la Tauride , plus remarquables par leur aspect

romantique, que par leur élévation. Au nord, d'immenses réservoirs d'eau forment le spectacle le plus imposant ; au sud, de vastes steppes rappellent les régions d'Asie et les oasis d'Afrique. Dans la Russie d'Europe, le terrain s'incline sensiblement au nord vers la mer glaciale, comme vers la mer Baltique, et conserve une pente au sud vers la mer Caspienne et de la mer Noire.

La Russie d'Asie, qu'on appelle aussi *Sibérie*, forme une plaine immense, entrecoupée çà et là par des montagnes ; elle s'abaisse insensiblement vers la mer glaciale, et s'élève peu à peu au sud jusqu'aux montagnes élevées qui séparent la Russie de la Chine, et qui comprennent les monts *Altaïques* et la chaîne des *Yablonnoy*.

La Russie d'Amérique offre un pays présentant à peu près les mêmes situations de terrain que la Russie d'Asie dont elle semble une continuation. Les côtes orientales et occidentales sont hérissées de montagnes ; dans ces dernières domine le mont Saint-Elie : les premières voient naître le fleuve de Mackensie.

3.° Principales steppes de la Russie d'Europe, d'Asie et d'Amérique.

Nous terminerons ces aperçus généraux sur l'état physique des trois Russies, par la description des steppes principales que l'on rencontre sur sa surface.

Les steppes sont un caractère distinctif de la Russie ; on donne ce nom à des pays plats, à des plaines immenses qui se trouvent dans différentes parties de cet empire ; elles sont désertes pour la plupart, couvertes de riches pâturages, et souvent très-boisées. Les *steppes* ne sont pas des *déserts*, mais des plaines immenses quelquefois fertiles, le plus souvent arides, au moins en grande partie. On en compte dix principales : les quatre premières sont

situées en Europe, les cinq suivantes en Asie, et la dernière en Amérique. Ces steppes sont,

1.° En Europe, *la steppe de Petchora, la steppe du Dniéper, la steppe du Don et du Volga, la steppe du Volga et de l'Oural*; 2.° en Asie, *la steppe des Kirguises, la steppe de l'Irtyche, la steppe de l'Oby et de l'Iénisseïsk, la steppe de l'Iénisseïsk et de la Lena; enfin, la steppe de la Lena et de l'Indigirka*; 3.° en Amérique, *la steppe de Mackensie.*

EN EUROPE.

1.° *La steppe de Petchora* est une plaine bornée au nord par la mer glaciale, à l'est par la Petchora dont elle a pris le nom, à l'ouest par la Dwina, et au sud par une branche des monts Ourals, qui se prolonge dans le gouvernement de Vologda; elle renferme les pays les plus glacés, les plus incultes et les moins peuplés.

2.° *La steppe du Dniéper* comprend la grande plaine située dans les gouvernemens d'Yekaterinoslaf et de Kher-son, entre le Dniéper et le Boug; elle comprend aussi la steppe secondaire de Crimée sur la rive gauche du Dniéper, et tout l'espace qui s'étend au delà du Donetz jusqu'au Don, et le long de la mer d'Azof jusqu'à la mer noire. Cette plaine immense, et très-peu habitée en général, renferme plusieurs lacs salés. On y a établi plusieurs colonies allemandes et bulgares, et déjà les environs d'Odessa présentent un riant coup d'œil.

3.° *La steppe du Don et du Volga* occupe tout l'espace entre le Don, le Volga et le Kouban; elle est plutôt aride que fertile, et contient aussi plusieurs lacs salés. Elle embrasse la plus grande partie des gouvernemens du Caucase, de Saratof et d'Astrakhan. La steppe de Kouman,

qui commence à la source de la Kouma, s'étend au sud des rives du Tereck, et de la mer Caspienne jusqu'à l'autre côté de la Sarpa. Au nord et à l'est, elle arrive au Volga, et présente l'aspect d'une mer desséchée : les côtes de cette steppe sont découpées par les soixante-dix embouchures du Volga dans la mer Caspienne.

4.° *La steppe du Volga et de l'Oural* est une plaine étendue qui comprend, entre le Volga et l'Oural, tout le pays plat, qui portait autrefois le nom de *steppe des Kal-moucks*, et qui s'appelle aujourd'hui *Gahsen* (le désert); elle consiste en une chaîne très-prolongée de montagnes de sable, connu sous le nom de *Ryhpeski* : sa plus grande partie forme une immense plaine toute sablonneuse. Les lacs salés sont encore nombreux dans cette steppe, dont le sol, sensiblement incliné, semble prouver qu'il était autrefois enseveli sous les eaux de la mer Caspienne. Elle est arrosée par des rivières considérables, et les bords de l'Oural sont d'une rare fertilité.

EN ASIE.

5.° *La steppe des Kirguises* comprend la vaste plaine entre la mer Caspienne et le lac ou mer d'Aral. Couverte de lacs, dont quelques-uns sont salés, arrosée par des rivières considérables, dont les principales sont *l'Oural et l'Emba*, habitée par un peuple pasteur, cette steppe présente un aspect moins triste et moins monotone que la précédente.

6.° *La steppe de l'Irtyche* renferme la grande plaine qui s'étend entre le *Tobol* et *l'Irtyche*, *l'Altaï* et *l'Oby*. Elle est parsemée de lacs salés de différentes espèces de sels, séparés par de nombreuses forêts où dominant le pin, le sapin, le cèdre et le bouleau. Quoique presque partout

propre aux pâturages et à l'agriculture , elle n'est pas peuplée relativement à son immense étendue ; entre l'*Irtyche* et l'*Oby* , elle comprend aussi cette belle et fertile plaine , bien arrosée , appelée la *steppe de Baraba* , ou de *Barabine* , ou *Barabintzes* , qui contient plusieurs lacs considérables. Une partie de cette grande plaine entre l'*Ichime* et l'*Irtyche* , se nomme la *steppe d'Ichime* , dont la surface est couverte de lacs amers , et qui ressemble , sous tous les autres rapports , à la steppe de Baraba. On y trouve , comme dans celle-ci , une grande quantité de tombeaux. La steppe de Barabine occupe l'espace situé entre l'*Irtyche* et l'*Oby* , au sud des montagnes Altaïques , au nord de la partie la plus éloignée de la *Tara* , et au delà de la rivière de *Touie*. Cette grande région , de plus de cent cinquante lieues de longueur du nord au sud , sur cent de largeur de l'est à l'ouest , est un pays entièrement plat , dont le niveau est à peine interrompu par une seule colline ; elle contient beaucoup de lacs d'eau douce , quelques-uns amers , et un petit nombre de salés qui fournissent du sel marin.

7.° *La steppe de l'Oby et du Iénisseïsk* , renferme tout le vaste territoire situé au delà du Tchoulin , entre l'*Oby* et le *Iénisseïsk* , et s'étend jusqu'aux côtes de la mer glaciale. Les meilleures forêts ne se trouvent que vers le sud , dans le voisinage des montagnes. Près de la mer glaciale , le bois est petit et rabougri ; mais en revanche on y trouve ces animaux à riches fourrures , dont la dépouille recherchée est un préservatif salutaire que la nature a ménagé aux habitans de ces contrées hyperborées.

8.° *La steppe du Iénisseïsk et de la Lena* , offre l'aspect d'un vaste désert borné au nord par l'océan glacial arctique , à l'orient et au midi par la *Lena* , et à l'occident

par l'Éniseïsk ; la *Tongouska* l'arrose dans la partie centrale ; les *Tongouses* l'habitent , et des montagnes peu importantes longent la *Lena* , se subdivisent en branches secondaires , qui s'abaissent toujours vers le pôle arctique.

9.° *La steppe de la Lena et du Kolyma* , est une plaine immense le long des côtes de la mer glaciale ; elle est bornée à l'orient par les monts Yablonnoy , qui se rattachent à cette chaîne immense formant les frontières des deux plus vastes empires du globe. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières considérables , parmi lesquelles on remarque la rapide Indigirka , la poissonneuse Yana et l'inconstante Omoloï.

#### EN AMÉRIQUE.

10.° *La steppe de Mackensie* comprend toute la partie de la Russie d'Amérique , bornée au nord par l'océan glacial arctique , à l'orient par les montagnes et le fleuve de Mackensie , au midi par la côte nord-ouest anglaise , et à l'orient par la mer de Behring , et les montagnes pierreuses dont la sommité principale , le mont Saint-Elie , se perd dans les nues : c'est dans cette steppe qu'errent le *Tchoukotches* pêcheur , le *Tchougatche* chasseur , l'inhospitalier *Ougatachmouts* et le *Koliouje* sauvage.

Nous terminons ici nos détails intéressans sur l'éta physique de l'empire Russe. Cet aperçu général , qui donne l'idée la plus complète de l'aspect et des ressources de cette puissance , doit être l'objet de sérieuses méditations : mais notre tâche est loin d'être remplie ; il nous reste encore à retracer l'état politique de la Russie , ce que nous ferons dans un second et dernier article.

III.

APERÇUS GÉNÉRAUX

SUR

LA GÉOGRAPHIE THÉORIQUE.

---

ARTICLE PREMIER.

*Considérations historiques et philosophiques sur la  
Géographie astronomique.*

DANS notre discours préliminaire sur la géographie, nous avons subdivisé la géographie théorique, en géographie astronomique, mathématique, physique, politique et historique. Nous en avons déjà donné les définitions; nous avons pareillement retracé, d'une manière succincte, les différens sujets dont s'occupait chacune de ces branches importantes de notre science; notre plan n'est pas de descendre ici dans les plus petits détails, mais de nous appliquer à des généralités. Nous donnerons dans les cinq articles suivans, des idées générales sur les cinq parties de la géographie théorique.

Dans la géographie astronomique, on doit d'abord porter ses regards vers ces astres toujours brillans, toujours lumineux, et qui renvoient aux autres une clarté qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes; vers ces corps qui seraient plongés dans une obscurité profonde et continuelle, sans l'intervention salutaire et bienfaisante de ces soleils radieux qui répandent la fécondité sur tout ce qui les entoure, et qui asservissent les planètes à leurs lois; vers ces astres

regardés par les anciens comme des avant-coureurs de la colère céleste, et comme des présages sinistres de grandes calamités, qui n'ont point dans le ciel une existence permanente, qui paraissent et disparaissent à nos yeux, et qu'on distingue à la longue traînée de lumière qui les accompagne. Le géographe astronome doit suivre les progrès sensibles d'une science qui a des rapports si intimes avec la sienne ; il doit connaître l'école de Thalès, parler des Anaximène et des Anaxagore, répéter les leçons du philosophe de Samos, et comparer les systèmes divers de cosmogonie qui ont paru jusqu'à nos jours.

La géographie astronomique doit donc se borner à une description rapide des astres tant lumineux qu'opagues, et à un historique succinct de l'astronomie ; ce que nous allons entreprendre dans les deux titres suivans.

## TITRE PREMIER.

### DES ASTRES.

Les astres sont tous les corps indistinctement qui brillent dans le firmament au-dessus de nos têtes : les uns sont *lumineux*, parce qu'ils ont un éclat inhérent à leur nature ; les autres sont *opagues*, parce qu'ils reçoivent d'un corps étranger la lumière dont ils sont affectés ; d'autres, enfin, dont l'existence est éphémère, sont appelés *comètes* de la traînée de lumière qui les accompagne en forme de *queue* ou de *chevelure*.

Les païens adorèrent les astres ; aveuglés par une superstition grossière, trop ignorans pour s'élever à la connaissance d'un Être suprême, ils oublièrent le seul créateur de la terre qu'ils foulaient, et qui produisait tout ce qui était nécessaire à leurs premiers besoins : ils méconnu-

rent le divin directeur de ces astres bienfaisans dont la lumière éclatante portait partout l'abondance et la joie, et le seul auteur de ces sources limpides près desquelles ils venaient étancher une soif brûlante. Cet Etre suprême, seul digne aussi des hommages de l'homme pour le bonheur duquel tout avait été fait, fut négligé par l'ingrate créature. Attaché à la terre, l'homme, en levant ses yeux vers le ciel, crut à l'immortalité de ces astres dont la course réglée frappa d'abord ses sens : bientôt des autels furent dressés, des sacrificateurs disposés, et un encens impur consuma les victimes offertes au mépris du Dieu vivant. Le temps de la vérité n'était pas encore venu, la miséricorde du Très-Haut n'était pas épuisée, et l'homme n'avait pas été racheté par le sang adorable d'un Dieu fait homme.

Nous parlerons d'abord des *corps lumineux*, nous nous occuperons en second lieu des *corps opaques*, et nous terminerons ce premier titre par les *comètes*, matières qui seront l'objet des trois sections suivantes.

#### SECTION PREMIÈRE.

##### *Des Corps lumineux.*

Au premier rang des corps lumineux, nous placerons le *soleil*, centre de notre système planétaire ; les *étoiles* occuperont le second rang.

1.° Le *soleil* est pour nous le premier de tous les astres, suivant le système généralement suivi de l'astronome Polonais, du célèbre Copernic. Le soleil est un centre commun, autour duquel les planètes exécutent un mouvement de rotation plus ou moins lent, suivant qu'elles sont arrivées à leur apogée ou à leur périégée. La première

de ces positions a lieu au point du plus grand éloignement de la planète au soleil ; la seconde, au contraire, au point de sa plus grande proximité de cet astre. Les révolutions sidérales des planètes s'exécutent en un certain nombre de jours plus ou moins grands, suivant la distance des corps opaques.

Le soleil a été le premier objet de l'idolâtrie. La beauté de cet astre, le vif éclat de sa lumière, la rapidité de sa course, sa régularité à éclairer successivement toutes les parties de notre globe, et à porter partout la lumière et la fécondité, trompèrent aisément des peuples ignorans et grossiers, qui crurent trouver dans ces caractères l'essence de la Divinité. C'est ainsi que cet astre superbe devint le *Bel* ou le *Baal* des Chaldéens, le *Moloch* des Chananéens, le *Belphegor* des Moabites, l'*Adonis* des Phéniciens et des Arabes, le *Saturne* des Carthaginois, l'*Osiris* des Egyptiens, le *Mythra* des Perses, le *Dionysius* des Indiens, et l'*Apollon* ou *Phœbus* des Grecs et des Romains.

Nous savons par les marbres d'Arundel, que les Grecs juraient, par cet astre brillant, une entière fidélité à leurs engagemens. Ménandre déclare qu'*il faut adorer le soleil comme le premier des dieux, parce que ce n'est que par sa bienfaisance qu'on peut contempler les autres divinités*. Les Rhodiens, dit-on, lui avaient consacré leur magnifique colosse, l'une des sept merveilles du monde. Il était adoré par les Syracusains et les Trézeniens, sous le nom de *Jupiter libérateur* ; les Corinthiens, selon Pausanias, lui dressèrent plusieurs autels. Sa fête se célébrait à Rome sous le nom de *solis invicto*, et l'on célébrait des jeux publics en son honneur à la fin de chaque année. Quant au chrétien, il salue dans le soleil l'auteur de la

nature , qui , dans sa sagesse infinie , a su lui ménager ce flambeau si nécessaire à son existence , sans lequel l'homme serait perpétuellement plongé dans d'épaisses ténèbres , sans lequel la terre , cette nourrice féconde de tout le genre humain , ne pourrait plus offrir à de nombreux enfans ces fruits dont elle est si prodigue , sans lequel , enfin , l'homme ne pourrait plus contempler les traits chéris de l'objet qu'il aime , et qui embellit ici-bas son existence.

« O soleil , puissant roi du jour , s'écrie Thompson » ce chantre si éloquent des bienfaits de la nature ! ô » soleil , ame des mondes qui nous environnent , miroir » fidèle et transparent de ton créateur , puisse ma faible » voix apprendre à te chanter ! Ta force secrète et attractive » enchaîne , gouverne et règle tout le tourbillon depuis » les limites éloignées de Saturne dont la révolution rem- » plit une durée de trente ans , jusqu'à Mercure dont le » disque perdu dans l'éclat de tes rayons peut à peine être » aperçu par l'œil des faibles mortels. »

Qui n'admirerait ces beaux vers de l'auteur du Paradis perdu , du poète Milton :

« Soleil , astre du jour ,  
» Toi qui sembles le Dieu des cieus qui t'environnent ,  
» Devant qui leur éclat disparaît et s'enfuit ,  
» Qui fait pâlir le front des astres de la nuit , etc. »

Les vers suivans d'un jeune littérateur de nos contrées , méritent d'être cités ici , et termineront notre sujet.

» Et toi , roi des saisons et de l'immortalité ,  
» Qui nous verses tes feux et la fécondité ,  
» Des regards du Très-Haut éclatante étincelle ,  
» Soleil , tu dois rentrer dans la nuit éternelle ! »

2.° Les *étoiles* sont , comme le soleil , des corps lumineux qui observent perpétuellement la même distance les unes par rapport aux autres.

Après avoir parlé du système solaire , portons maintenant nos regards au delà , mesurons l'immense étendue du firmament , contemplons avec reconnaissance , pour les bienfaits du Créateur , cette voûte resplendissante : qu'y remarquons-nous ? « D'innombrables soleils , répond » M. Laplace , qui peuvent être les foyers d'autant de » systèmes planétaires , et qui sont répandus , dans l'im- » mensité de l'espace , à un éloignement de la terre tel , » que le diamètre entier de l'orbe terrestre , vu de leur » centre , est insensible. Plusieurs étoiles éprouvent dans » leur couleur et dans leur clarté des variations périodiques très-remarquables ; il en est d'autres qui ont » paru tout à coup , et qui après avoir , pendant quelque » temps , brillé d'une vive lumière , ont disparu. Telle fut » l'étoile qui détermina Hipparque à entreprendre son » catalogue d'étoiles , pour mettre la postérité en état de » reconnaître les changemens que le ciel pouvait éprouver ; telle fut encore la fameuse étoile observée en 1572 » dans la constellation de Cassiopée : en peu de temps » elle surpassa la clarté des plus belles étoiles , et de Jupiter même ; sa lumière s'affaiblit ensuite , et l'étoile disparut seize mois après sa découverte , sans avoir changé » de place dans le ciel. Sa couleur éprouva des variations » considérables ; elle fut d'abord d'un blanc éclatant , » ensuite d'un jaune rougeâtre ; enfin , d'un blanc plombé. » Quels changemens prodigieux ont dû s'opérer à la surface de ce grand corps , pour avoir été aussi sensibles à » la distance qui nous en sépare ? Combien ils doivent » surpasser ceux que nous observons à la surface du

» soleil, et nous convaincre que la nature est loin d'être  
 » partout et toujours la même ! Tous ces corps, devenus  
 » invisibles, sont à la place où ils ont été observés, puis-  
 » qu'ils n'en ont point changé durant leur apparition. *Il*  
 » *existe donc dans l'espace céleste des corps opaques*  
 » *aussi considérables, et peut-être en aussi grand nom-*  
 » *bre que les corps lumineux.* »

Jusqu'ici nous avons considéré les étoiles en général ; nous allons maintenant les envisager, divisées en constellations.

Les pasteurs qui habitaient les plaines de Babylone et d'Égypte, furent les premiers qui se livrèrent à la contemplation des étoiles. Les pâtres Babyloniens faisaient leurs observations astronomiques au milieu de leur ville, dans le temple de Bélus, où se trouvait une tour d'une hauteur prodigieuse que l'on croit être celle de Babel. Dans la suite ils eurent la folle prétention de connaître l'avenir par la seule inspection des astres : c'est ce qu'on appelle *l'astrologie judiciaire*, science aussi fausse qu'absurde qui n'a que trop long-temps abusé le genre humain, et que le christianisme seul a pu faire disparaître.

Arrêtés par la difficulté d'assigner un nom à chacune des étoiles fixes, les anciens les divisèrent en différens groupes, que l'on nomma *constellations*, auxquelles ils donnèrent des noms arbitraires d'hommes, d'animaux ou d'êtres inanimés, parce qu'ils supposaient que chacune de ces constellations représentait la figure d'un animal ou de quelqu'autre objet terrestre. Ainsi, le *Belier*, la *Balance*, la *Vierge*, la *grande Ourse*, le *Serpent*, la *Lyre*, le *Cygne*, *Andromède*, etc. sont autant de noms par lesquels on désigne quelques-uns de ces assemblages d'étoiles, au nombre de soixante-sept, connues des anciens. Lès mo-

dernes ont conservé aux constellations les noms qui leur avaient été donnés ; mais ils en ont formé de nouvelles , et leur nombre s'élève à plus de cent.

La division des cieux en *constellations* est fort ancienne , et paraît l'être autant que l'astronomie même ; du moins est-il constant qu'elle était connue , dès la plus haute antiquité , par les auteurs sacrés ou profanes. Il en est fait mention dans le livre de Job , et l'on peut observer la même chose dans Homère et dans Hésiode.

Après avoir parlé des corps lumineux , l'ordre de nos idées nous porte à traiter des corps opaques , qui doivent faire l'objet de la seconde section.

#### SECTION DEUXIÈME.

##### *Des Corps opaques.*

*Les corps opaques* sont ces astres qui , roulant sous le firmament à des distances beaucoup moins éloignées de nous que les étoiles fixes , ne brillent que d'une lumière empruntée , et ne se meuvent dans le ciel qu'en suivant des lois très-complicquées , dont la recherche est un des principaux objets de l'astronomie.

Ces astres , auxquels on a donné le nom de *planètes* , sont au nombre de onze , six connues dès la plus haute antiquité , par la raison qu'on les aperçoit à la simple vue , et cinq dont la découverte récente est due au télescope. Quelques astronomes prétendent en compter une douzième depuis 1815 ; mais nous n'en ferons aucune mention , soit à cause de son exiguité qui n'a pas permis de lui assigner une place dans le zodiaque , soit à raison du défaut de dénomination , soit enfin parce qu'elle ne se trouve dans aucun catalogue moderne , et qu'elle semble avoir échappé aux observations postérieures à sa découverte.

L'expérience a démontré que l'homme n'avait pas encore une connaissance exacte de l'état du ciel ; que les corps lumineux ne sont pas tous découverts ; qu'il en est un grand nombre qui , se perdant dans l'irradiation qui existe dans les instrumens les mieux conditionnés et les plus exacts , n'ont pu être aperçus.

Nous devons cependant avouer que vers la fin du dernier siècle , et dans le nôtre surtout , la science astronomique a fait de grands progrès. Les Anglais , les Français , les Italiens et les Allemands , s'y sont particulièrement distingués ; aussi les noms des Herschell , des Bailly , des Voiron , des Lalande , des Laplace , des Delambre , des Kepler , des Zach , des Olbers , des Zimmermann et des Piazzini , sont-ils chers à la science , à la muse qui préside à l'astronomie , et au culte de laquelle ils consacrèrent la plus grande partie de leur vie.

Si tous les corps lumineux n'ont pas encore été découverts , quoiqu'ils brillent du plus vif éclat , reconnaissons pareillement que les *corps opaques* , peut-être aussi nombreux que les corps lumineux , n'ont pas été aperçus en totalité. Il en existe sûrement un grand nombre qui ont paru à divers temps , et dont l'opacité a empêché la continuation des observations par suite de l'obscurité dont ils sont enveloppés , et qui les dérobent à la vue des hommes.

Les six planètes connues dès la plus haute antiquité , sont , en partant du soleil , 1.° *Mercuré* ; 2.° *Vénus* ; 3.° *la Terre* ; 4.° *Mars* ; 5.° *Jupiter* , et 6.° *Saturne*. Les cinq planètes nouvellement découvertes , sont , 1.° *Vesta* ; 2.° *Cérès* ; 3.° *Pallas* ; 4.° *Junon* , et 5.° *Uranus* ou *Herschell*.

Nous n'entrons dans aucun détail sur les planètes , parce

que ce serait excéder les bornes d'un coup d'œil général, nous réservant d'ailleurs de traiter plus complètement cette partie intéressante du domaine du géographe, sans empiéter toutefois sur une science qui est plus particulièrement celle de l'astronome.

Les planètes, dans leur révolution autour du soleil, ne s'écartent pas d'une zone de la sphère céleste à laquelle on a donné le nom de *zodiaque*. Cet ancien principe, qui fit donner seize degrés de largeur à ce cercle, ne doit pas être suivi de nos jours; car parmi les planètes nouvellement découvertes par le secours du télescope, on en a reconnu qui dépassaient, dans leurs mouvemens de rotation autour du soleil, la zone formée par le zodiaque.

Quelques planètes, par la force de l'*attraction*, entraînent d'autres corps plus petits, et pareillement opaques, qui les accompagnent dans leur révolution autour du soleil; ces petits astres sont appelés *satellites*. Jusqu'ici on n'en a reconnu qu'aux quatre planètes suivantes: la *Terre*, qui en a un; *Jupiter*, qui voit son disque escorté par quatre lunes; *Saturne*, qui indépendamment de l'opacité de son anneau qui réfléchit la lumière, en compte sept; enfin, *Uranus ou Herschell*, à laquelle les astronomes en donnent six.

Nous terminerons tout ce que nous avons à dire sur les planètes, par quelques réflexions sur la susceptibilité de population des corps opaques et de leurs satellites.

Cette opinion avait été énoncée par les plus anciens astronomes; mais écrasée par les préjugés de leur siècle, et en opposition avec le système de l'astronome Egyptien généralement adopté, elle fut repoussée constamment. Cependant le flambeau des sciences dissipant les ténèbres de l'ignorance et les nuages des préjugés, elle fut repro-

duite par le célèbre Fontenelle , dont l'ouvrage de la *Pluralité des Mondes* fut goûté de toutes les classes de lecteurs , parce qu'on y remarquait à travers des connaissances profondes un esprit d'amabilité rare qui le fit rechercher avec empressement. Depuis lui , ce système prit encore plus de consistance ; et quoiqu'il soit basé sur des probabilités , elles sont cependant si puissantes , qu'il est difficile de ne pas s'y rendre. De nos jours enfin , et lorsque l'astronomie perfectionnée a permis d'ajouter aux conceptions des anciens , on a vu des auteurs graves , des savans profonds et des astronomes recommandables , soutenir ce système avec énergie , et l'appuyer sur les raisons les plus solides. Écoutons M. Laplace dans son *Exposition du Système du Monde* , ouvrage qui a été accueilli avec reconnaissance par tout ce que l'Europe compte de savans distingués.

« Au-dessus du soleil s'élève une vaste atmosphère ; c'est  
 » au delà que les planètes , avec leurs satellites , se meuvent  
 » dans des orbés presque circulaires , et sur des plans peu  
 » inclinés à l'équateur solaire. Non seulement cet astre  
 » agit par son attraction sur tous ces globes , en les forçant  
 » de se mouvoir autour de lui , mais il répand sur eux sa  
 » lumière et sa chaleur ; son action bienfaisante fait éclore  
 » les animaux et les plantes qui couvrent la terre , et  
 » l'analogie nous porte à croire qu'elle produit les mêmes  
 » effets sur les autres planètes ; car il n'est pas naturel  
 » de penser que la matière dont nous voyons la fécondité  
 » se développer en tant de façons , soit stérile sur une  
 » aussi grosse planète que Jupiter , qui , comme le globe  
 » terrestre , a ses jours , ses nuits et ses années , et sur  
 » laquelle les observations indiquent des changemens qui  
 » supposent des forces très-actives. L'homme fait pour la

» température dont il jouit sur la terre , ne pourrait pas ,  
 » selon toute apparence , vivre sur les autres planètes ;  
 » mais ne doit-il pas y avoir une infinité d'organisations  
 » relatives aux diverses températures des globes de cet  
 » univers ? Si la seule différence des climats et des élé-  
 » mens met tant de variété dans les productions terrestres ,  
 » combien plus doivent différer celles des diverses planètes  
 » et de leurs satellites ! L'imagination la plus active ne  
 » peut s'en former aucune idée , mais leur existence est  
 » au moins fort vraisemblable.

Nous n'ajouterons rien aux réflexions de M. Laplace ,  
 et nous laissons à la sagacité de nos lecteurs le soin d'en  
 déduire toutes les conséquences ultérieures.

#### SECTION TROISIÈME.

##### *Des Comètes.*

Par *comètes*, nous devons entendre, comme nous l'avons  
 déjà dit, ces astres qui, de temps à autre, se montrent  
 dans le ciel, le parcourent, dans tous les sens, avec toute  
 sorte de vitesse, et qui sont presque toujours accompagnés  
 d'une nébulosité qui s'allonge quelquefois, et *forme une*  
*queue très-étendue.*

Qu'on ne croie pas toutefois que la *queue* soit un ca-  
 ractère distinctif des comètes ; car entr'autres exemples  
 qu'on pourrait citer, la comète qui fut observée en 1585  
 par Tycho-Brahé, astronome Danois, pendant un mois  
 entier, et celle qui parut pendant les mois d'Octobre et de  
 Novembre de l'année 1763, et qui était peu éloignée de la  
 terre, ne présentaient pas la moindre trace de queue.

A l'origine de l'astronomie, ce phénomène céleste était  
 regardé par les peuples simples comme un présage sinistre ;

aussi ne l'observaient-ils qu'avec un sentiment d'effroi dont ils ne pouvaient se défendre ; il fallut des siècles pour surmonter les préjugés vulgaires : ainsi Rome fut dans la consternation lors de l'apparition de la comète qui précéda de quelques mois la mort de César ; ainsi les peuples de l'orient et les hordes africaines font des sacrifices à leurs idoles pour éloigner d'eux les malheurs sans nombre dont ils se croient menacés à l'aspect de ces astres nouveaux dont ils ignorent le principe et la fin. Honneur soit rendu à ces hommes laborieux et profonds auxquels nous sommes redevables de ces belles connaissances qui , faisant tomber le bandeau de l'erreur , reculent les limites de la science , et dissipent ces préjugés et ces frayeurs qui perpétuent les angoisses de la vie humaine !

## T I T R E I I.

### HISTORIQUE DE LA GÉOGRAPHIE ASTRONOMIQUE.

Loin de nous l'idée de vouloir approfondir l'histoire de l'astronomie ; cette tâche importante et pénible a été entreprise par un des plus grands astronomes du dernier siècle , l'infortuné Bailly , qui conduisit l'histoire de la science jusqu'au temps où il vivait , et qui périt sur l'échafaud victime de la plus affreuse révolution : mais des découvertes récentes avaient agrandi la sphère de nos connaissances astronomiques ; on sentait le besoin de réunir toutes les observations de la fin du dernier siècle , sans omettre celles du dix-neuvième , si fertile en événemens de tous genres. Un professeur de mathématiques transcendantes à l'école militaire de la Flèche , et notre digne maître , voulut bien se charger de ce soin délicat , et déjà par son zèle pour la science qu'il avait approfondie ,

le public a pu jouir de la continuation de l'ouvrage de M. Bailly. Nous nous proposons seulement ici d'ébaucher les traits principaux de l'histoire de l'astronomie, qui se rattachent plus particulièrement à la géographie.

Avant de passer à l'historique de l'astronomie géographique pendant le moyen âge et de nos jours, nous dirons quelques mots des écoles de la Grèce et de l'Italie, si fécondes en grands hommes. Dépositaires fidèles des connaissances humaines, ces écoles célèbres les firent fleurir, et virent bientôt leur enceinte peuplée d'une jeunesse studieuse qui accourait de tous les points de l'Europe pour s'instruire aux leçons de ces maîtres profonds dont les ouvrages justement recommandables font l'admiration de la postérité.

1.° Le premier des anciens, que l'on peut regarder comme un astronome, celui qui posa dans la Grèce intéressante les fondemens de la science, fut Thalès de Milet, qui naquit 641 ans avant Jésus-Christ ; il était d'une famille illustre, et descendait des rois de Phénicie. La première partie de sa vie fut errante. Il se retira d'abord en Crète pour cause de religion ; étant déjà avancé en âge, le goût des sciences le conduisit en Egypte ; il y vécut avec les prêtres qui l'instruisirent, et qu'il instruisit lui-même ; il leur apprit, en effet, à déterminer la hauteur de leurs pyramides par la longueur de leurs ombres. Ses opinions astronomiques étaient que les étoiles sont de la même substance que la terre, mais de cette substance enflammée ; que la lune emprunte la lumière du soleil ; que la terre est ronde, et qu'elle pouvait être partagée en cinq zones. Il apporta dans sa patrie la connaissance des cercles de la sphère, et fut le chef de la secte ionienne.

2.° Phérécide, contemporain de Thalès, dressa, dit-on,

dans une île de la mer de Syrie , une machine propre à montrer les conversions du soleil , c'est-à-dire , à mesurer son mouvement vers les pôles d'un solstice à l'autre ; mais cette machine , qui ne peut être qu'un *gnomon* , ne fut connue dans la Grèce et à Sparte que par Anaximandre dont nous allons parler.

3.° Anaximandre , successeur de Thalès , naquit à Milet 610 ans avant Jésus-Christ ; il s'appliqua à la philosophie , et fit bientôt de rapides progrès dans les sciences astronomique , mathématique et physique , ainsi que dans la géographie. C'est à Anaximandre que d'après l'opinion la plus commune , nous sommes redevables de la sphère qu'il inventa , et de la première connaissance du zodiaque. L'invention des cartes géographiques mérite à ce philosophe la reconnaissance de la postérité , et particulièrement celle des savans qui se vouent spécialement à cette intéressante étude. Anaximandre , enfin , *enseigna la pluralité des mondes* ; cette opinion , contenue dans des vers ophiques , fut adoptée par ceux des philosophes Grecs qui eurent assez de génie pour sentir combien elle est grande et digne de l'auteur de la nature , et assez de courage pour s'élever au-dessus des principes dominans , et affronter la persécution.

4.° Anaxagore fit aussi partie de la secte ionienne , et fut disciple d'Anaximandre ; il prétendait que les régions supérieures , qu'il appelait l'*Ether* , étaient remplies de feu ; il ajoutait que la révolution rapide de cet *Ether* avait enlevé des pierres ou des masses considérables de dessus la surface de la terre , qui , par leur inflammation , avait formé les étoiles.

Anaxagore était natif de Clazomènes ; il parut 500 ans avant Jésus-Christ. En méditant sur les phénomènes de la

nature , il négligea ses intérêts particuliers , et ne se mêla point des affaires publiques. Quelqu'un lui reprochant un jour qu'il oubliait son pays : « *Mes yeux* , répondit-il en » montrant le ciel , *sont sans cesse tournés vers ma* » *patrie.* » On lui demandait encore quelle était la destination naturelle de l'homme. « *C'est* , dit-il , *de considé-* » *rer le ciel et les astres.* » Ces idées grandes et sublimes plaisent surtout par le vif enthousiasme qui les a dictées. Anaxagore trouva un ennemi violent dans Démocrite , qui l'accusait de s'être approprié des idées étrangères ; mais nous n'aseoirons jamais un jugement sur la haine ou l'envie , nous craindriens plutôt de faire injure à la mémoire intacte de notre illustre philosophe.

A l'école de la Grèce , nous ferons succéder l'école d'Italie , où florissait la secte fondée par Pythagore peu de temps après la mort de Thalès. Nous ne parlerons ici que de *Pythagore* , d'*Empédocle* et de *Philolaüs* ses principaux disciples.

1.° Le célèbre philosophe *Pythagore* naquit vers l'an 580 avant Jésus-Christ ; il fut un des plus grands hommes de l'antiquité. Suivant l'opinion de quelques-uns , il naquit dans une ville de Toscane ; il était natif de Tyr selon d'autres , et il n'avait pas encore dix-huit ans quand il entendit Thalès pour la première fois. Le chef de la secte ionienne lui conseilla le bon usage du temps , et la tempérance comme le soutien de l'étude. Ce précepte est la source de l'abstinence , devenue célèbre sous le nom de *régime de Pythagore*. Sorti de l'école de Thalès , Pythagore entreprit différens voyages pour acquérir des connaissances ; il passa en Phénicie , parcourut la Chaldée , et visita les Indes , où la mémoire de son nom subsiste encore. Ces peuples lointains ont conservé dans leurs

annales le souvenir de Pythagore , ainsi que celui de Zoroastre.

2.° *Empédocle*, le premier disciple de Pythagore , n'est que trop célèbre par la curiosité , qui le fit périr , dit-on , dans la bouche de l'Etna ; il était natif d'Agrigente en Sicile. On sait qu'il fut admis aux leçons secrètes de Pythagore. Ce philosophe avait cherché *la cause de l'inclinaison de l'axe de la terre sur l'écliptique* , et il croyait que l'impétuosité des rayons du soleil , partant du midi , avait exercé son action sur l'air qui environne les pôles , et que celui du nord , en y cédant , fut contraint de s'abaisser. Celui du midi , au contraire , s'éleva , et le monde pencha comme il fait aujourd'hui. Empédocle joignait à ses connaissances astronomiques , un goût décidé pour la poésie , et devint le favori de Cassiope comme d'Uranie ; il nous reste un poème intitulé *la Sphère* , qui lui est attribué. On dit qu'il ne périt point dans l'Etna ; d'autres prétendent que ce bruit se répandit pour cacher sa mort , et le faire passer pour un dieu. D'un autre côté , on assure qu'il refusa la couronne qui lui fut offerte. Il faut que l'envie s'accorde avec elle-même : quoi ! *celui qui n'a pas voulu être roi pendant sa vie , voudrait-il donc être dieu après sa mort ?*

3.° *Philolaüs* , disciple de Pythagore et d'Architas de Tarente , florissait environ 450 ans avant Jésus-Christ. Lorsque la secte des Pythagoriciens fut chassée de toutes les villes d'Italie , il se rendit à Héraclée dans l'Asie mineure. Il avait composé des commentaires sur la physique , dont Platon faisait tant de cas , qu'il les acheta des héritiers cent mines. L'estime du grave Platon est sans doute le plus grand éloge de cet ouvrage.

Nous nous sommes arrêtés assez long-temps sur l'astro-

nomie des anciens , passons sous silence tout ce qui peut regarder cette belle science jusqu'à l'ère chrétienne , pour ne pas excéder les bornes de simples *idées générales*. En voulant imiter l'abeille diligente, ne suivons pas l'exemple du frelon déprédateur , et en étendant les limites de notre science , n'empiétons pas sur celle de l'astronome ; plus modestes , conservons les yeux fixés vers la terre , et ne les élevons au ciel que pour y trouver des sujets d'une admiration continuelle , et que réveille toujours la vue de la patrie future du chrétien fidèle , et le séjour de l'immortalité.

Les hommes qui depuis l'ère chrétienne se sont faits un nom par leurs systèmes touchant la conformation et le mouvement de notre globe , sont , 1.° *Ptolémée l'Égyptien* ; 2.° *Copernic le Polonais* ; 3.° *Tycho-Brahé le Danois* ; 4.° *Descartes le chef de l'école française*. Quelques mots seulement touchant leurs idées cosmogoniques.

1.° *Ptolémée* , natif de Péluse en Égypte , vivait 138 ans après Jésus-Christ , sous l'empire d'Adrien. Il supposa , selon l'opinion généralement reçue de son temps , que *la terre était immobile au centre de l'univers , et que les sept planètes connues alors , au nombre desquelles il comptait la lune , étaient placées autour de la terre*. Ce système , reconnu absurde , auquel le nom de Ptolémée est resté à cause du grand ouvrage nommé *Almageste* , dans lequel il l'a expliqué fort au long , a été universellement suivi par les philosophes *péripatéticiens* , qui dominèrent depuis le temps de Ptolémée jusqu'au seizième siècle.

2.° *Copernic* naquit à Thorn dans la Pologne prussienne en 1475. Ce philosophe , d'un génie hardi et d'une

imagination vive , fit revivre l'ancien système des Babylo-niens, *suisant lequel le soleil est placé au centre de l'univers*. Ce système est le même que celui de Pythagore, qui est regardé comme le véritable système du monde.

3.° *Tycho-Brahé*, Danois, d'une famille noble, sentait parfaitement les vices du système de Ptolémée, et approuvait le système de Copernic, à l'exception du mouvement de la terre dont il ne voulait pas convenir ; supprimant ainsi dans le système de Copernic ce qui paraissait le révolter, il en composa un autre vers 1586, aussi bizarre que celui de Ptolémée. Ce philosophe naquit en 1546, et travailla à son système dans le château d'*Uranibourg*, qu'il fit bâtir dans une île de la mer Baltique nommée *Hwen*, et que le Danemarck possède encore.

4.° Le célèbre *René Descartes* naquit à Lahaye en Touraine en 1596. Il fit ses études à la Flèche dans la maison des Jésuites. Après avoir embrassé la profession des armes, il quitta le service pour la philosophie, et chercha une retraite en Hollande : ce fut là qu'il composa son système connu sous le nom des *Tourbillons*. Suisant lui, chaque étoile fixe est un soleil, centre d'un tourbillon tournant concentriquement. Ces tourbillons ne sont nullement ridicules, comme quelques-uns ont voulu le persuader ; et quoique le système du philosophe Français soit rempli de suppositions, elles sont néanmoins très-probables : c'est aussi le système qui l'a emporté sur tous les précédens ; c'est celui que nous suivons généralement, en y ajoutant les orbes des planètes nouvellement découvertes.

Quelques personnes peu capables peut-être d'apprécier les connaissances profondes, ont cherché par des sarcasmes

amers et par l'ironie injurieuse, à discréditer une science si noble et si sublime, qui permet à l'homme d'envisager de plus près les immortels ouvrages du Tout-Puissant ; pour toute réponse, nous nous contenterons de terminer ces aperçus généraux par le morceau suivant, extrait de *l'Exposition du Système du Monde*, de M. Laplace.

« L'astronomie, dit ce savant, par la dignité de son  
 » objet et la perfection de ses théories, est le plus beau  
 » monument de l'esprit humain, le titre le plus noble  
 » de son intelligence. Séduit par les illusions des sens et  
 » de l'amour propre, l'homme s'est regardé long-temps  
 » comme le centre du mouvement des astres, et son  
 » vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont  
 » inspirées ; enfin, plusieurs siècles de travaux ont fait  
 » tomber le voile qui lui cachait le système du monde ;  
 » alors il s'est vu sur une planète presque impercepti-  
 » ble dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est  
 » elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de  
 » l'espace. Les résultats sublimes auxquels cette décou-  
 » verte l'a conduit, sont bien propres à le consoler du  
 » rang qu'elle assigne à la terre en lui montrant sa  
 » propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base  
 » qui a servi pour mesurer les cieux. Conservons avec  
 » soin, augmentons le dépôt de ces hautes connaissances,  
 » les délices des êtres pensans : elles ont rendu d'importans services à la navigation et à la géographie ; mais  
 » leur plus grand bienfait est d'avoir dissipé les craintes  
 » occasionnées par les phénomènes célestes, et d'avoir  
 » détruit les erreurs nées de l'ignorance de nos vrais  
 » rapports avec la nature et son auteur, erreurs et craintes  
 » qui renaîtraient promptement si le flambeau des sciences  
 » venait à s'éteindre. »

Oui, nous espérons que ce dépôt précieux sera conservé intact dans nos mains ; qu'il sera transmis à nos enfans comme le plus noble héritage que nous puissions leur léguer, et comme le titre le plus sublime de leur grandeur et de leur immortalité.

## I V.

## RELATION SUCCINCTE

[D'UN VOYAGE AUX INDES OCCIDENTALES,

FAIT PENDANT LES ANNÉES 1815, 1816 ET 1817.

## PREMIER ARTICLE.

ON l'a dit souvent et avec beaucoup de vérité, le goût décidé de la jeunesse devient une vocation primitive qui donne ensuite cette vive et forte impulsion qui domine l'homme dans un âge plus avancé, et à laquelle il cède tôt ou tard. J'en ai fait l'expérience par moi-même.

Etant à la Flèche pour y faire mes études, je consacrais le peu d'instans que me laissaient mes occupations, à la lecture des différens voyages qui se trouvaient dans la bibliothèque des jésuites, dont la propriété avait été donnée par le gouvernement à l'école militaire. Bientôt Tavernier, Corneille le Bruyn, le voyageur Français, Cook, Bougainville, Pagés et beaucoup d'autres, devinrent mes auteurs favoris, et ceux dont je ne pouvais plus me passer; en peu de temps je sentis naître en moi ce goût prononcé pour les voyages que rien ne put détruire, et qui s'accrut avec l'âge; mon imagination ardente me représentait des spectacles nouveaux, dont je ne pouvais jouir qu'en franchissant les mers; il me semblait que je ne serais heureux que lorsque j'aurais vu

par moi-même toutes les merveilles rapportées par nos voyageurs ; aussi fus-je au comble de mes vœux , lorsque j'obtins du ministre de la guerre d'être placé dans une des légions qu'on envoyait aux Antilles.

Je me propose d'offrir ici au public la relation succincte de mon voyage dans les Indes occidentales. La vérité sera toujours ma devise ; également éloigné de l'exagération qui trompe sans instruire , de la sécheresse qui fatigue sans intéresser , je m'efforcerai de rendre cette lecture attachante , et de réunir ce double point , *l'instruction et l'intérêt.*

La relation de ce voyage sera précédée de quelques aperçus généraux touchant les grandes infortunes d'une famille créole de Saint-Domingue , victime involontaire des fureurs démagogiques de nos frères d'Europe , auxquels nous sommes redevables des calamités sans nombre qui ont pesé sur la plus florissante colonie des Antilles françaises , et dont la triste et inévitable conséquence a été le massacre des blancs , la spoliation totale de ceux qui purent sauver des jours qu'ils traînent péniblement pour la plupart dans une terre d'exil , la perte de ce brillant établissement , et l'érection d'une oligarchie noire qui menace d'une entière subversion toutes les colonies des Indes occidentales , si les puissances européennes , mieux éclairées sur leurs véritables intérêts , ne relèguent au fond de l'Afrique cette nouvelle horde révolutionnaire , comme elles viennent d'écraser , dans son odieux repaire , l'hydre affreuse de l'anarchie espagnole et continentale.

Natif de New-Yorck dans les Etats-Unis d'Amérique , issu de parens créoles de Saint-Domingue , je subis , très-jeune encore , les nombreuses vicissitudes d'une fortune inconstante et volage. Chassés du pays natal où les blancs

malheureux étaient inhumainement égorgés par la caste sanguinaire d'Afrique, les auteurs de mes jours promènèrent leurs infortunes dans les colonies anglaises ou espagnoles, soit à la Jamaïque, soit à Carthagène, soit enfin à la Havane. Mon père, capitaine de vaisseau sous le Roi martyr, partageant les nobles sentimens de ses illustres compagnons d'armes, les d'Estaing, les de Grasse, les Lamotte-Piquet, les Bouillé et les Sercey, ne voulut point servir la France révolutionnaire, et offrit, avec Lamotte-Piquet, son bras et ses talens à l'Espagne royaliste, qui les accepta avec empressement.

Bientôt sa majesté catholique Charles IV, sur les rapports avantageux qui lui furent faits, chargea le capitaine Dubuc de plusieurs missions importantes, dont il s'acquitta toujours avec honneur et délicatesse; il convoya la flotte marchande d'Espagne au Mexique, se rendit à la Vera-Cruz, y reçut un chargement d'argent monnoyé, vint à Cadix rendre compte de son expédition, repartit pour Lima, visita les ports du Pérou, escorta le galion de Manille à Acapulco, fut envoyé dans les mers de l'Inde et de la Chine, toujours chargé, par le gouvernement Espagnol, de missions du plus haut intérêt, et revint à la Havane en 1802, où il reçut la digne récompense des importans services qu'il avait rendus à la monarchie espagnole.

Désirant se fixer à l'île de Cuba, le capitaine Dubuc acheta des terres dans cette superbe colonie: des nègres furent acquis pour leur exploitation; par ses soins constants, par son infatigable activité, son nouveau domaine prospérait; un heureux destin semblait lui sourire, et lui promettre de réparer, en partie au moins, la large brèche qu'avait faite à son immense fortune la perte de

ses vastes possessions de Saint-Domingue , suite inévitable de la trop cruelle révolution française , et antécédent fatal de la ruine de notre plus précieuse colonie. Mais , que ne peut sur un cœur bien né , l'amour de la patrie ! Bientôt brûlant du vif désir de revoir les lieux qui le virent naître , flatté de la douce espérance de donner une éducation plus soignée à des enfans chéris sur lesquels il fondait tout son espoir , persuadé qu'il ne trouverait le bonheur que dans cette belle France l'objet de tous ses vœux , M. Dubuc partit de la Havane , laissant de nombreux amis qui l'honoraient d'une sincère intimité , parmi lesquels nous pourrions citer le marquis d'Aristizabal , le comte d'Arroucq , le comte d'Orelly , le marquis de Casacalve , et le bon M. Hervias , négociant probe et distingué , qui donna plusieurs fois à notre malheureuse famille des preuves d'un attachement sans borne et d'une amitié inaltérable.

En quittant l'île de Cuba , M. Dubuc vendit son habitation , et ne garda auprès de lui que le nègre Lafortune qui lui était entièrement dévoué , et qui avait voulu partager à tout prix le sort de son *digne et bon maître* , quel qu'il fût. Cet excellent nègre , lorsqu'il voulait parler de mon père , ne se servait que de ces expressions simples , mais précises , qui rendaient avec vérité la force des sentimens honorables dont il était animé. On ne lira peut-être pas sans intérêt le motif de son acquisition.

Lorsque le vaisseau négrier arriva de la côte d'Angola à la Havane , ce noir , après avoir vu mon père , fut si satisfait de ses manières et de l'air de bonté qu'il remarqua sur sa physionomie , que souhaitant l'avoir pour maître , il faisait entendre , par toutes sortes de signes , qu'il fallait le prendre , qu'on serait très-content de lui , qu'il était

robuste , obéissant , sage. Mon père , prévenu pareillement en sa faveur , l'acheta , en lui disant : « *Tu t'appelleras désormais Lafortune ; je désire que ce nom soit un heureux présage pour moi , comme pour toi.* » Aussitôt notre nègre , par des gambades multipliées , et à la mode de son pays , témoigna la joie la plus vive ; il venait vers son maître , sautait , riait , dansait , se reposait pour recommencer de plus belle. Mon père n'eut , en effet , qu'à se louer de l'exactitude , de l'activité et de la soumission de ce bon nègre , que nous perdrîmes à notre arrivée en France , et que nous regrettâmes tous sincèrement.

M. Dubuc conserva pareillement la négresse Adélaïde , qui , au moment de l'embarquement à la Havane , et lorsqu'on voulait lui donner la liberté pour prix de ses bons services , se précipitant à ses genoux , et les arrosant de ses larmes , le conjurait , au nom de tout ce qu'il avait de plus cher , de ne pas l'abandonner , lui promettant de l'accompagner partout où il porterait ses pas dans l'exil , et de le servir avec cette soumission aveugle et ce zèle à toute épreuve qu'on ne trouve , il faut le dire , que chez nos noirs , lorsqu'ils prennent leurs maîtres en affection. « *Bon maître à moi , s'écriait-elle dans le patois créole , avec l'accent du plus violent désespoir , en se tournant vers mon père , et levant vers le ciel des yeux baignés de larmes , « bon maître à moi , moi pas ve abandonner maître à moi ; t'en prie , maître à moi , tuer moi , plutôt que chose pareille.* » Quel cœur aurait pu résister à cette scène attendrissante ! Adélaïde fut conduite à la nouvelle Angleterre , et ne cessa de donner , pendant la traversée de la Havane à New-Yorck , les preuves les moins équivoques d'une obéis-

sance sans bornes , comme du dévouement le plus absolu.

Cependant notre arrivée à New-Yorck , l'affabilité des Américains qui accueillirent avec une noble générosité les malheureux créoles de Saint-Domingue , les connaissances nombreuses que fit mon père , l'intimité dans laquelle il vivait avec les principaux de l'état , la réunion d'une partie de notre famille , l'aisance dont nous jouissions dans cette terre hospitalière , les troubles sanglans dont la France était agitée , tous ces motifs réunis ne l'arrêtèrent point dans sa résolution de revenir en Europe , et de consommer ainsi la ruine de la fortune qu'il conservait encore.

Dans son enthousiasme pour sa patrie , M. Dubuc ne voyait qu'une terre d'exil là où il avait reçu l'hospitalité la plus franche et la plus généreuse. Ma mère , créole ainsi que toute sa famille , ne partageant point son délire patriotique , cherchait par tous les moyens que donne l'ascendant d'une femme tendrement aimée , à dissuader son époux de ce fatal voyage , source de tous nbs malheurs après l'horrible et sanglante catastrophe de Saint-Domingue. Elle lui représentait avec autant de force que de vérité , que , suivant toutes les probabilités et l'état des circonstances , nous serions moins heureux en France que nous ne l'étions aux Etats-Unis ; qu'il était prudent de se contenter du peu qui nous restait , et de ne pas courir des chances qui paraissaient peu favorables. Ces idées sages et réfléchies ne firent aucune impression sur l'esprit de mon père , qui , cette fois , fit céder sa tendresse à sa résolution , et le voyage n'en fut pas moins décidé malgré toutes les protestations de ma mère. On connaît d'ailleurs l'obstination de l'homme à poursuivre l'exécu-

tion de ses projets, quelque difficile qu'elle soit ; on sait qu'il calcule peu les difficultés, les obstacles, les chances ; tout lui paraît aisé, facile, commode ; tout se présente à son imagination ardente et féconde, sous l'aspect le plus séduisant, le plus enchanteur, qui lui cache les difficultés réelles, et les suites désastreuses de ses démarches peu réfléchies.

Nous nous embarquâmes donc à New-Yorck vers la fin de l'année 1804, et après une traversée longue et pénible, nous arrivâmes à Nantes le 20 ou le 24 Novembre. Je n'avais alors que six ans, mon frère n'avait que huit mois ; nous avions laissé à New-Yorck une de nos sœurs, que ma tante voulut retenir auprès d'elle, et dont elle était la vivante image.

A peine fûmes-nous débarqués à Nantes, que M. Dubuc, partant en poste pour Paris, nous envoya à Bordeaux chez notre tante, où nous restâmes six mois. Au bout de ce temps, mon père, installé dans la capitale, rappela sa famille auprès de lui, et nous nous y rendîmes vers 1805.

En 1806, je fus placé au collège de la Marche, avec vingt-cinq autres jeunes et infortunés créoles. Je m'appliquais avec ardeur à l'étude, parce qu'on ne cessait de répéter à mes oreilles, *que je n'avais plus de fortune, qu'il fallait y suppléer par de profondes connaissances que je ne pourrais acquérir qu'à l'aide d'un travail constant et opiniâtre.* Dès-lors je pris pour devise cette maxime du bon Lafontaine, que je gravais dans mon esprit :

- « ..... Le père fut sage ,
- » De leur apprendre, avant sa mort ,
- » Que le travail est un trésor.

Mes efforts et mon application furent couronnés d'un plein succès ; je vis , avec plaisir , le père le plus tendrement aimé , placer sur la tête de son jeune fils les palmes d'une victoire sans souillure.

Vers l'année 1809, Buonaparte, désirant donner une éducation militaire aux jeunes Américains pour en faire autant d'officiers, nous fit partir pour le *Prytanée français* de la Flèche. Nous y demeurâmes jusqu'en 1814 ; à cette époque, nos études étant finies, le Roi nous envoya à Saint-Cyr pour acquérir des connaissances dans l'administration et la tactique militaires ; en 1815, enfin, je fus nommé officier à la légion de la Guadeloupe.

Je partis de Paris le 10 Août 1815, pour me rendre à l'île de Rhé où notre légion était en garnison. J'accomplissais ce jour-là ma dix-septième année. J'avais moi-même sollicité cet emploi par l'intermédiaire du vicomte d'Osmond, frère de notre ambassadeur à la cour d'Angleterre, qui savait apprécier les infortunes, parce qu'il en avait éprouvées, et qui, dans cette circonstance, me prouva, par la bonne grâce qu'il mit à me rendre ce service, qu'il n'avait pas oublié le jeune Fléchois chargé de le complimenter, et de porter la parole au nom de ses condisciples, lorsque ce digne lieutenant général fut envoyé dans la quatrième division militaire, au commencement de la restauration, en qualité de commissaire extraordinaire du Roi. Je ne dirai rien de son caractère, mon langage pourrait être suspect, et je craindrais qu'on ne pensât que j'ai sacrifié la vérité à la reconnaissance. Ce que je puis assurer sans crainte d'être démenti, c'est que les plus grandes marques d'honneur lui furent données à l'école militaire ; que deux fois sa modestie

lui fit refuser l'escorte d'honneur que nous lui offrions, et que ce ne fut que sur nos vives instances, appuyées par notre général commandant Dutheil, qu'il consentit à être accompagné jusqu'à une lieue de la Flèche, nous promettant de déposer aux pieds du trône l'adresse que nous avons eu l'honneur de remettre au fidèle commissaire de Sa Majesté, et qui renfermait l'expression simple et franche des sentimens les plus honorables. Mais revenons à notre sujet.

Ma véritable intention, en sollicitant un emploi dans les troupes coloniales, était de satisfaire mon goût pour les voyages, tout en servant la dynastie légitime; je voulais visiter ces lieux si vantés par leurs richesses et leurs productions variées; je voulais connaître ces contrées lointaines, témoins tout à la fois de la félicité et des malheurs de ma famille. Ma pensée plongeant dans l'avenir, me représentait Saint-Domingue d'une conquête facile, et livrée à toutes les horreurs de l'anarchie révolutionnaire. Plein de cette idée, je me disais alors que je devais me consacrer à l'expédition que le gouvernement enverrait contre ces rebelles, nos indignes spoliateurs, nos barbares et nos féroces assassins, et que le poste qui seul pouvait flatter l'ambition du créole, était un emploi dans les bataillons expédiés aux colonies, pour préserver nos possessions d'outre-mer de semblables désastres.

Je partis de la capitale, non sans de grands et de sincères regrets, non sans me retourner souvent vers ses principaux édifices dont j'avais admiré plus d'une fois la somptuosité et la magnificence. Je saluai les Tuileries comme si je ne devais plus me promener dans ses belles allées, ni contempler de sa terrasse les magnifiques points de vue qu'offraient les bords sinueux de la Seine, les

Champs-Élysées et la Place-Royale ; je regardai avec une attention douloureuse, la superbe colonnade du Louvre, le pont des Arts, le palais de l'Institut, l'Hôtel de la Monnaie ; je franchis le Pont-Neuf qui me rappelait le meilleur des rois, et dont la statue équestre devait, plus tard, orner et embellir cet utile monument ; je parcourus la cité que j'avais long-temps habitée, et où je laissais de nombreux amis, comme un homme qui quitte des lieux qui lui sont chers, dans le doute de les revoir jamais ; entrant à Notre-Dame, j'adressai mes vœux à l'Éternel, le conjurant de prendre sous son égide le jeune voyageur, de le conduire à bon port au lieu de sa destination, et de ne pas abandonner sa famille qu'il laissait dans la douleur. Après avoir considéré les richesses de la première métropole du royaume, je suivis *le quai aux Fleurs*, dont le marché continu et l'odeur embaumée qui s'en exhale dans toutes les saisons, me rappellèrent ces vers de Boileau :

Paris est pour un riche un pays de cocagne ;  
 Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :  
 Il peut dans son jardin tout peuplé d'arbres verts,  
 Recéler le printemps au milieu des hivers,  
 Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,  
 Aller entretenir ses douces rêveries.

Je ne pouvais quitter la première ville du continent, sans revoir le Jardin des Plantes, la Ménagerie, le Cabinet d'Histoire naturelle, sans me reposer quelques instans sous l'ombrage frais du fameux cèdre du Liban, sans lui dire :

Toi que de plus en plus j'admire chaque jour,  
 Superbe roi des monts, exilé de l'Asie,

Par les soins de Jussieu , tu vins en ce séjour  
Etaler ta noblesse aux yeux de ma patrie.

Après avoir visité les principaux édifices de l'antique Lutèce, je fis mes adieux aux personnes qui m'avaient honoré de leur amitié, et qui me virent partir avec une douleur que je partageais sincèrement; elles étaient loin de s'imaginer que quatre ans plus tard je devais les revoir de retour de mon long voyage.

Tous mes préparatifs étant faits, le 10 au matin je me rendis à la rue *Gît-le-Cœur*, au bas du pont Saint-Michel, où se trouvait la voiture qui devait conduire à Poitiers une respectable famille de cette ville, et où j'avais trouvé une place fort agréable.

On m'accompagna jusqu'au lieu du départ; je goûtais dans les bras d'une mère chérie, ces douces et vives émotions qu'excite dans un cœur sensible et reconnaissant la séparation la plus douloureuse; je laissai ma bonne famille dans les larmes, incertaine du sort qui m'attendait, et toujours inquiète sur ma destinée. Je cherchais à la consoler, quoique j'eus moi-même besoin de consolation; je trouvais dans ces épanchemens d'une profonde tendresse, un charme délicieux que je ne saurais jamais exprimer; je me plaisais, enfin, à prolonger toujours ces momens précieux qui s'envolaient sur les ailes légères de l'inexorable temps... Mais déjà l'impitoyable cocher est armé d'un fouet menaçant; déjà les chevaux lancés sortent à pas précipités de l'hôtellerie, et la voiture disparaît bientôt aux yeux de mes parens affligés.....

Nous arrivâmes le soir à *Etampes*, sous-préfecture du département de Seine et Oise; malgré mon abattement et ma fatigue, j'admirais les nouvelles promenades qui

devaient si bien contribuer à l'embellissement de cette cité avantagement connue par ses fabriques de draps , et dont la population s'élève à huit mille ames. Nous nous arrêtâmes successivement à Orléans , à Beaugency , à Blois , à Tours et à Châtellerauld ; dans la première de ces villes , je remarquai la construction de ses maisons presque toutes en bois , son agréable situation sur les bords de la Loire , et dans une contrée des plus fertiles. Orléans se trouve presque au centre de la France , et ne peut manquer de prospérer par son grand commerce d'entrepôt , qui nourrit une partie de ses habitans au nombre d'environ cinquante mille. Je me rappelai le siège mémorable qu'elle avait soutenu sous Charles VII , contre les Anglais , en 1428 ; le courage et le dévouement de Jeanne d'Arc , cette jeune et intéressante bergère de Domremy ; la cruauté des Anglais , la conduite pusillanime et faible du souverain Français. On sait que le généreux Orléanais , guidé par le sentiment de la plus juste reconnaissance , avait érigé un monument à la mémoire de son illustre héroïne ; mais à l'époque désastreuse de nos troubles , où la horde révolutionnaire se plaisait à étouffer tous les souvenirs de nos triomphes monarchiques , il fut rendu une loi qui ordonna la démolition de ce précieux édifice , sous le prétexte *qu'il était odieux à l'Angleterre , cette terre classique de la liberté*. Le monument fut renversé , et six mois après , la république française déclara la guerre à cette puissance. Nous n'oublierons pas non plus qu'Orléans a compté parmi ses plus honorables citoyens , le savant et modeste auteur des *Pandectes* , des *Obligations* , etc. , j'ai nommé Potliier , dans les ouvrages duquel on admire , avec un plaisir inexprimable , cette solidité de jugement , cette probité

sévère, cette pureté de mœurs, ce désintéressement du sage, qui lui ont mérité un des premiers rangs dans notre barreau, comme dans notre magistrature. Mais je m'aperçois que ces détails, déjà longs, pourraient fatiguer l'attention de mes lecteurs, si je les prolongeais encore; aussi vais-je continuer mon voyage.

D'Orléans, nous fûmes à Beaugency, qui n'est distante de cette ville que de six lieues et demie : on revoit ici les bords rians de la Loire, dont on s'écarte quelquefois dans la route; on se plaît à contempler ces campagnes fertiles et bien cultivées qui charment la vue et attirent le voyageur. Nous y arrivâmes le matin; avant d'y entrer, nous apercevions le moissonneur qui, ravi de voir ses espérances comblées, se rendait avec joie dans le vallon voisin, et mêlant ses chants à ceux de l'habitant des airs, remerciait l'Eternel des grâces que sa providence lui ménageait. Heureux mortel, me disais-je, tu redoutes peu les coups de l'ambition ! pour toi, le ciel ne se couvre point de nuages épais; le soleil radieux, brillant sur ta tête, jaunit tes sillons et remplit tes guérets. Si quelquefois le fougueux aquilon détruit tes espérances et renverse tes projets, du moins le calme de ton ame, la modération de tes desirs, l'ignorance de ce luxe inutile qui ruine les plus riches dans nos grandes cités, excluent ces sentimens de désespoir, ces imprécations injustes, ces désordres scandaleux qui font le tourment de l'homme ici-bas, et qui changent en des jours de deuil et de sang, les courts momens que nous devons passer sur la terre de notre pèlerinage. Beaugency est une ville industrielle, et sa population peut s'élever à cinq mille individus; le commerce, qui est assez considérable, y répand une certaine activité et un cer-

tain mouvement , qui sont autant de garans de sa prospérité.

Suivons , suivons toujours les bords enchantés de la Loire : le paysage qui s'offre à notre vue , de Beaugency à Blois , est toujours beau , riche , varié ; partout la main de l'homme s'unit à une nature prodigue de ses trésors , partout on voit des traces de l'état heureux de cette belle contrée. Nous arrivons , enfin , à Blois , ville ancienne et célèbre , résidence de la cour dans des temps désastreux , et dont le souvenir se retrouve dans la pureté du langage qui est telle , même dans les classes inférieures , qu'on se croit encore dans la capitale. J'admire , en effet , la politesse , l'affabilité , la prévenance des personnes que je visitai ; je leur témoignai publiquement , et avec des marques de la plus vive satisfaction , que je reconnaissais maintenant que tout ce que l'on disait à ce sujet était un hommage rendu à l'exacte vérité. Je ne quittai pas cette ville , sans visiter son château superbe , mais mal entretenu , où fut tué , en 1588 , le duc de Guise par l'ordre de Henri III ; je m'arrêtai avec plaisir auprès des fontaines élégantes qui décorent cette intéressante cité ; je ne vis pas , avec indifférence , son pont magnifique sur la Loire , orné d'une pyramide d'un travail très-délicat , et dont la hauteur est de près de cent pieds. La population de Blois est de 20,000 ames environ ; l'air qu'on y respire est très-sain , et sa distance de la capitale n'est que de quarante lieues. C'est près de Blois que se trouve *Chambord* , doublement cher aux bons Français , en rappelant à leur souvenir un prince chevalier qui en ordonna la construction , et l'enfant des miracles auquel il a été donné en apanage par une nation généreuse , toujours empressée de manifester , par des preuves non

équivoques , son inaltérable dévouement à la famille des Bourbons.

De Blois , nous nous acheminâmes vers *Tours* , capitale de la Touraine , justement appelée le *jardin de la France* , et qui , autrefois , était le séjour de ces *Turones* célèbres , un des peuples de la Gaule qui opposèrent la plus vigoureuse résistance aux Romains. Je remarquai à *Tours* son site délicieux , les îles verdoyantes formées à l'entrée de la ville par la Loire , son pont d'une construction hardie , d'une architecture riche , d'une solidité rare. Sa grande et superbe rue mérite une attention particulière par la beauté de ses trottoirs , par la douceur de son pavé , par le vif éclat de ses réverbères , et surtout par la régularité de ses bâtimens. *Tours* est très-fréquentée des étrangers , soit à raison de l'agrément de sa température si favorable aux malades , soit à cause de ses nombreux établissemens scientifiques et littéraires qui se trouvent dans son enceinte ou dans son voisinage , et qui offrent à la jeunesse étrangère des moyens solides d'instruction. L'église de *Tours* est très-ancienne ; elle a été régie par l'illustre saint Grégoire , que l'on appelle , avec assez de raison , le père de *l'Histoire de France*. Saint Martin en a été aussi le digne pasteur. Cette ville possède un siège archiépiscopal , compte une population de trente mille individus environ , et se trouve éloignée de la capitale de cinquante-neuf lieues.

Enfin , nous arrivons à *Poitiers* , capitale du Poitou. Ici la scène change ; le pays devient moins fertile , mais plus romantique. Le pavé de *Poitiers* est détestable , ses rues sont très-inégales ; il faut continuellement monter et descendre ; ses édifices sont très-irréguliers. Cette cité , très-vaste , renferme , dans son enceinte , des terres labou-

rables ; aussi a-t-elle la réputation *d'être aussi grande que Paris*, comparaison poussée à l'excès. Poitiers me rappelait deux actions également sanglantes, mais avec des succès bien différens pour nos armes. La première fut livrée en 734 environ, par Charles-Martel, contre les Sarrasins, qui furent mis en pleine déroute, et dont le carnage fut affreux ; la seconde, non moins meurtrière, fut livrée, en 1356, par le roi Jean, contre les Anglais, commandés par le *prince Noir*. Notre infortuné monarque, après avoir donné des preuves d'une rare intrépidité, fut fait prisonnier, et conduit en Angleterre. Poitiers possède un siège épiscopal ; on y trouve encore une cour royale, et sa Faculté de Droit, ancienne et célèbre, ne peut manquer de fleurir par le mérite distingué de ses professeurs, et les précieuses acquisitions qu'elle vient de faire récemment. On compte à Poitiers une population de vingt mille ames, et sa distance de la capitale du royaume est évaluée à quatre-vingt-quatre lieues.

A Poitiers, je quittai, à mon grand regret, l'aimable famille avec laquelle j'avais voyagé jusque là ; je lui rendis une visite le soir. En la quittant, je la priai de daigner se rappeler quelquefois du jeune officier Américain leur compagnon de voyage, ce que ces dames me promirent avec une aménité et une grâce que je ne saurais jamais rendre.

Afin de satisfaire plus facilement mon goût pour l'observation, je profitai d'une occasion pour me rendre à la Rochelle par une voiture qui venait de cette dernière ville, et qui faisait son retour. J'avoue franchement que pour la compagnie, je ne fus pas, à beaucoup près, aussi bien partagé que je l'avais été dans ma route de Paris à Poitiers ; mais prenant, comme on dit vulgairement,

*mon parti en brave*, je me confinai dans un coin de la voiture, de manière cependant à pouvoir recueillir mes notes et contempler le pays. La route de Poitiers à la Rochelle est fort belle, parfaitement entretenue, et plantée de superbes noyers qui, dans la saison où nous nous trouvions (au mois d'Août), nous procuraient un ombrage et une fraîcheur que les rayons brûlans du soleil et la cohue de la voiture rendaient nécessaires. Nous parcourûmes successivement les villes de Lusignan, de Saint-Maixent, de Niort et de la Rochelle, que nos lecteurs désireront peut-être connaître avec quelque détail.

Lusignan est une petite ville qui se trouve à cinq lieues et demie de Poitiers, et dont la population s'élève à trois mille individus; la petite rivière de Vonne arrose et fertilise les campagnes voisines; au sortir de Lusignan, on aperçoit sur la hauteur un antique et célèbre château qui a vu naître cette illustre et noble famille des Lusignan qui donna des rois à Jérusalem, et au trône de France, de dignes soutiens.

On ne tarde pas à quitter le département de la Vienne, pour entrer dans celui des Deux-Sèvres, où l'on trouve d'abord Saint-Maixent qui possédait autrefois une riche et magnifique abbaye, qui était devenue, sous Buonaparte, le chef-lieu de la douzième cohorte de la Légion d'honneur; le bâtiment situé dans le vallon, est très-vaste, et d'une solide construction. Saint-Maixent se trouve au pied d'une montagne; la route qui y conduit de Lusignan, est fort belle et très-agréable; mais la descente que l'on rencontre à l'entrée de la ville, est très-rapide; aussi, outre la précaution ordinaire, en pareil cas, d'enrayer les messageries, et les autres voitures publiques

demandant des chevaux de conduite , avant qu'ils arrivent , il faut attendre une grosse heure ; voulant la mettre à profit , je me plaçai quelque temps sur la hauteur la plus élevée de la montagne , d'où je pouvais apercevoir facilement une grande étendue de pays. Le temps était magnifique , et propre à la méditation ; l'astre du jour terminait sa brillante carrière ; le disque argenté de la lune paraissait déjà sur l'horizon , et annonçait , par son vif éclat , une nuit douce et riante ; le mouton bondissait dans le vallon , la brebis bêlante folâtrait au milieu de l'herbe fleurie , le bœuf silencieux , au retour du pâturage , regagnait gravement l'étable , et semblait attendre , avec impatience , le moment du repos ; la cornemuse du pâtre rappelait le bétail , et le conduisait à l'abreuvoir , pendant que le paysan laborieux et satisfait chargeait d'un bras nerveux la gerbe dorée , digne présent de la féconde Cérès , et portait dans la ferme voisine , à pas lents et courbé sous le faix , le fruit de ses travaux et l'objet de ses espérances. Je quittais , enfin , ces lieux , et m'acheminai vers la ville , en me tournant souvent derrière moi pour contempler encore ce beau paysage , et jouir de ce tableau pastoral et champêtre.

Saint-Maixent compte une population de six mille habitans , et se trouve éloigné de six lieues de la préfecture des Deux-Sèvres , de Niort , où nous arrivâmes le lendemain.

Niort est une ville dont la vue fait plaisir ; en y entrant , on trouve de belles auberges , une vaste place ; plus loin , une agréable promenade , des maisons très-bien bâties , et des dehors construits avec élégance. Cette ville possède vingt mille habitans , et sa distance de Paris est évaluée à cent lieues. Nous pourrions nous étendre davantage sur cette ville ; mais nous craindrions de fatiguer nos

lecteurs , et nous arrivons incontinent à la Rochelle , après avoir fait observer toutefois que c'est dans une prison de Niort que la célèbre madame de Maintenon naquit en 1635.

La Rochelle , autrefois capitale de l'Aunis , est située sur la mer , et possède un port sûr et commode, resserré , à son entrée , par deux tours prodigieuses. Cette cité est bien bâtie ; la plupart de ses maisons sont soutenues par des arcades et des portiques , manière de construire très-commode pour les piétons dans le temps des pluies , comme dans celui des chaleurs. La Rochelle est célèbre dans les annales du calvinisme français ; personne n'ignore le siège mémorable qu'elle soutint contre Louis XIII en 1627 , l'activité qu'y déploya son ministre le duc de Richelieu , et surtout la digue fameuse que fit construire le cardinal pour priver la Rochelle de tout secours étranger. Lorsque la marée est basse , on peut voir encore une partie des débris de ce merveilleux ouvrage. La population de la Rochelle se porte à vingt mille âmes , et sa distance de Paris est de cent vingt lieues.

Je sortis de la Rochelle pour me diriger vers Rochefort ; je désirais visiter ce port avant de m'embarquer pour l'île de Rhé , où la légion se trouvait encore en garnison. Je pris pour cela une de ces petites voitures qui partent assez régulièrement de la Rochelle , et qui conduisent les voyageurs , à peu de frais , dans la ville de Rochefort , qui en est distante de six lieues et demie. A moitié route , et en longeant presque toujours la mer , on s'arrête à une maison appelée le *Roc* , située dans des lagunes de l'Océan. Voulant jouir à mon aise du beau point de vue que cette position m'offrait , je quittai la voiture , et me décidai à m'arrêter dans cette auberge.

Je fus loin de m'y trouver bien, étant interrompu, à chaque instant, par le bruit des rouliers qui se rendaient dans ce lieu, soit de la Rochelle, soit de Rochefort. Enfin, après avoir passé une très-mauvaise nuit, et avoir payé très-chèrement un très-mauvais lit, je me mis en route pour Rochefort. Mes effets furent placés sur une charrette de roulier, que je suivis modestement à pied. Nous arrivâmes sur les dix heures à Rochefort, dont nous allons donner une courte description.

Rochefort est une ville moderne, puisque c'est Louis XIV qui en ordonna la construction en 1664, et qui en a fait un département de la marine militaire. Le plan de cette cité est très-régulier; les rues, bien pavées, sont tirées au cordeau, et se coupent à angles droits; quelques-unes sont décorées de trottoirs fort commodes et fort propres; ses édifices publics, tous construits en pierre de taille, sont d'une solidité remarquable; un rempart, planté de deux rangs d'arbres, borde une partie de la ville, et y forme une promenade agréable; le chantier de construction mérite d'être visité, ainsi que l'arsenal et la maison du baigne où sont détenus les forçats: ses fortifications sont très-régulières et bien entendues; c'est en faire le plus grand éloge que de dire qu'elles sont dues au génie de l'illustre Vauban, si habile dans l'art de fortifier les places de guerre. Quoique port de mer important, Rochefort n'en est pas moins situé à cinq lieues de l'embouchure de la Charente dans l'Océan; mais cette rivière est très-navigable, et l'entrée est défendue par plusieurs forts, dont un, celui de Fourra, se trouve en mer à quelque distance du rivage. J'étais d'autant plus intéressé à voir Rochefort, que ce port était celui où fut attaché mon père.

Je rendis une visite à M. le vice-amiral, comte de

Gourdon , dont les deux enfans avaiẽt été primitivement élevés à la Flèche où je les avais connus très-particulièrement ; j'appris de leur père , qu'ils étaient entrés dans le corps royal de la marine , et qu'ils avaiẽt fait voile récemment pour nos possessions dans l'Inde. Avant de partir de Rochefort , je fis quelques emplettes des forçats. Je désirais emporter quelques-uns de leurs charmans ouvrages , dans l'intention d'en faire cadeau à nos jeunes et belles Américaines , et de leur donner une idée de l'industrie française , qui s'exerce partout , même dans le bagne. Rochefort peut renfermer vingt mille ames environ.

Je partis de cette ville après y avoir fait un séjour de trois fois vingt-quatre heures , et fort satisfait de ma petite excursion ; je regagnai la Rochelle , et cette fois je me gardai bien de m'arrêter *au Roc* : ce ne fut pas sans plaisir que je revis cette dernière ville. Je devais m'embarquer le lendemain à la marée montante ; en attendant , je fis dans l'après-midi un tour de promenade au bord de la mer. J'aurais peine à décrire la joie que j'éprouvai à la vue de l'Océan ; lorsque je l'aperçus pour la première fois , mes yeux humides se portèrent vers le ciel ; je conjurai avec instance l'Eternel de jeter sur moi un regard de salut et de miséricorde , et de daigner permettre que je traversasse , sans danger , le plus terrible des élémens. Les vaisseaux qui frappaient mes regards , occupaient toute ma pensée , en absorbant toutes mes idées ; je suivais leurs mouvemens , je calculais leur route : tantôt inclinés vers la mer , je les croyais à jamais abîmés dans les profondeurs de l'Océan ; tantôt portés sur la vague écumante , ils paraissaient soutenus dans les airs. Au milieu des agitations que j'éprouvais , je ne pus m'empêcher de m'écrier douloureusement : « Quoi ! c'est dans

» une de ces maisons flottantes que je vais franchir  
 » *dix-sept cents lieues* d'un abîme sans fond, ayant, comme  
 » le dit avec vérité l'illustre auteur du Génie du Chris-  
 » tianisme, *l'immensité sur ma tête, l'immensité sous*  
 » *mes pieds*? Comment espérer d'arriver au port sain et  
 » sauf sans le secours de la divine Providence, qui  
 » veille, avec tant de sollicitude, sur le riche comme  
 » sur l'indigent, sur le souverain comme sur le sujet,  
 » sur le savant comme sur l'ignorant? » Au milieu de  
 ces réflexions, je rentrai à la Rochelle. Je parcourais  
 les rues de cette ville avec surprise; tout semblait frapper  
 mes regards et fixer mon attention; la moindre maison  
 devenait l'objet d'un examen particulier; je visitais, avec  
 anxiété, les bâtimens qui étaient mouillés dans le port,  
 et je m'arrêtais, avec une prédilection marquée, sur les  
 navires Français et Américains; les premiers me rappelaient  
 la terre que j'allais quitter, les autres celle où  
 je devais porter mes pas; enfin, dépassant les énormes  
 tours qui se trouvent à l'entrée de la ville, et me dirigeant  
 vers l'Océan, j'emplis le coco que je portais, et avalant  
 tout d'un trait le breuvage amer, j'adressai ces paroles  
 à l'Atlantique: « O mer! jusqu'ici la terre m'a porté  
 » sans encombre; elle a fait son devoir, tu as fait le  
 » tien en me conduisant, à bon port, dans me diffé-  
 » rentes traversées; fais-le encore cette fois. »

A la marée montante, je m'embarquai pour me rendre  
 à l'île de Rhé. Le trajet n'est que de quatre lieues;  
 mais comme nous fûmes obligés de courir des bordées,  
 nous n'arrivâmes qu'après une heureuse, mais longue  
 traversée de trois heures. Dans ce court voyage, je me  
 promenais sur le tillac de notre frêle bâtiment; je considérais avec un sentiment de curiosité, mêlé d'inquié-

tude , cette vaste plaine liquide dont les vagues bouillonnantes venaient se briser , avec fracas , contre la carène du navire ; déjà des nausées fréquentes m'avertissaient que j'étais sur un autre élément auquel il fallait payer un tribut ; de sorte que je débarquai à Saint-Martin avec un très-grand mal de cœur , et fort peu satisfait de ma première course sur mer , qui me faisait appréhender les suites du grand voyage dont celui-ci n'était qu'une très-faible partie. J'admirai surtout le flegme et la gaieté des marins, qui , après les manœuvres que le temps commandait , se reposaient nonchalamment , ou faisaient leur promenade sur le tillac , fumant une cigarette ou chantant des couplets grivois ; leur sécurité me rappela ces deux vers :

« L'habile nautonnier , tranquille en sa nacelle ,  
» Redoute peu les flots irrités autour d'elle. »

Arrivé à Saint-Martin de Rhé , mon premier soin fut de chercher un logement , chose qui n'était pas facile , parce que la ville est fort peu considérable ; qu'il y avait alors en garnison dans l'île , et surtout dans le chef-lieu , les deux légions de la Guadeloupe et de la Martinique , ainsi que le bataillon du Sénégal , le même qui fut embarqué sur la frégate *la Méduse* , et qui périt si misérablement , en grande partie au moins , sur les côtes de l'Afrique ; de plus , je me trouvais en retard , par suite de ma manière de voyager ; enfin , cette difficulté surmontée , je fis une visite à mon colonel M. Bellangé , à mon lieutenant-colonel M. le baron de Coëls , et à mon chef de bataillon M. Desnoyers. J'eus bientôt fait connaissance avec les officiers de mon grade , et je ne parus bientôt plus étranger à Saint-Martin.

Nous restâmes un mois à l'île de Rhé pour laisser reposer nos troupes, en attendant la saison favorable de l'embarquement; nous nous occupâmes aussi de nos préparatifs de voyage d'outre-mer, et attendîmes, avec patience, l'arrivée des bâtimens du Roi qui étaient en armement dans le port de Brest, et que le gouvernement avait chargé du transport de ses troupes aux colonies. Dans cet intervalle, je demandai et obtins de mon colonel un congé de quatre jours, que j'employai à visiter l'intérieur de l'île. J'étais accompagné, dans ce petit voyage, de mon homme de confiance, un certain Bouin, qui prenait soin de mes affaires, en qui j'avais mis toute ma confiance, et qui n'en abusa jamais. Le pays me parut bien fertile et bien cultivé; la terre, très-propre à la culture de la vigne, produisait au delà des besoins des habitans, et leur permettait d'échanger leurs vins contre des bois de charpente et de construction dont l'île paraissait généralement dénuée, et qu'ils recevaient principalement de la Norwège; je remarquais aussi, avec plaisir, que la parole du Dieu vivant avait été prêchée avec succès à ces paisibles insulaires, et une croix, signe auguste de notre rédemption divine, plantée sur le bord de la mer, attestait aux navigateurs de tous les pays, les fruits abondans de la mission qui y avait été donnée par ces hommes vraiment apostoliques, sur lesquels la noire envie a souvent lancé son venin empoisonné, mais que les bons Français encourageront toujours de leurs suffrages et de leur estime.

Les vaisseaux du Roi partis de Brest le 5 Septembre 1815, arrivèrent bientôt sur la rade de l'île d'Aix près de Rochefort; nous en eûmes connaissance par des bâtimens légers du port de la Rochelle qui avaient été mis

en réquisition pour nous conduire à leur mouillage. Nous fîmes alors nos dispositions de départ, et comme le bagage d'un sous-lieutenant est fort peu de chose, quelques heures me suffirent pour mettre ordre à mes petites affaires. En chevaliers galans et courtois, nous donnâmes, le 14 Septembre, un bal aux autorités de l'île et aux dames de Saint-Martin, quelques jours avant notre départ; il nous fut rendu le 17 ou le 18 du même mois. L'assemblée était fort brillante, et plusieurs personnes de la Rochelle n'avaient pas craint de traverser le détroit pour prendre part aux adieux de leurs amis, et embellir, par leur présence, l'éclat de cette fête de famille.

Le 19 du même mois de Septembre, les deux légions de la Guadeloupe et de la Martinique furent passées en revue sur la place d'armes par le gouverneur de l'île, le général Ordonneau, nommé plus tard au gouvernement de Lyon, et qui vient de se distinguer en Espagne sous les ordres du comte Molitor; le temps, d'abord serein, se couvrit tout à coup de nuages épais, et la pluie, qui tombait avec abondance, empêcha d'exécuter toutes les manœuvres ordonnées par l'ordre du jour. La tenue des deux légions était magnifique; tous les habitans de Saint-Martin et des villages environnans, étaient accourus pour assister à la parade. Le complet des deux légions formait un effectif de deux mille cinq cents hommes environ; les premiers bataillons étaient déjà embarqués. Notre colonel était M. Bellangé, qui, depuis le licenciement de la légion, a obtenu son changement, qui a fait la dernière campagne d'Espagne, et qui s'est distingué à Sarragosse dans l'emploi difficile et délicat de gouverneur de cette capitale de l'Aragon. Le prince généralissime voulant récompenser les services du colonel Bellangé, vient

de lui confier le commandement du quatrième de ligne.

A la suite de la parade , le général Ordonneau reçut nominativement , de chacun de nous , le serment de fidélité à Sa Majesté , et les ordres du départ furent donnés pour le lendemain à la pointe du jour.

Il est d'usage que le gouvernement donne au moment de l'embarquement , aux troupes destinées aux colonies , une gratification de trois mois de solde ; ce secours est nécessaire par la détresse ordinaire dans laquelle se trouvent les officiers , qui , étant dans l'obligation de s'équiper à leurs frais , ne peuvent subvenir à toutes les dépenses de première mise , sans contracter des dettes , du moins ceux qui ne sont pas fort élevés en grade ; pour cette raison , les bureaux du quartier-maître ne manquent pas d'être assiégés afin de toucher cette haute-paye , et de satisfaire des engagemens que l'honneur français rend sacrés. Quant à moi , et je le dis ici avec sincérité , par ma conduite sage à l'île de Rhé , par quelques secours que m'envoya ma famille , je ne devais pas une obole , et je m'embarquai sans dettes , à ma grande satisfaction , et avec cinquante louis dans la poche.

Le 20 ou le 21 Septembre au matin , nous mîmes à la voile de l'île de Rhé , et cinglâmes vers l'île d'Aix , où nous attendait l'escadrille destinée à nous transporter en Amérique.

Le lecteur s'attend peut-être à de longs détails géographiques sur cette île , ses productions et ses habitans ; mais nous renvoyons à un article particulier ces aperçus purement topographiques et statistiques qui nous entraîneraient dans des longueurs que nous voulons soigneusement éviter.

Nous arrivâmes dans la soirée en rade de l'île d'Aix ; une pluie froide et abondante , et un brouillard épais , nous empêchèrent de distinguer le brillant coup d'œil qu'offraient de loin les bâtimens du Roi mouillés à quelque distance du rivage.

La traversée de l'île de Rhé à l'île d'Aix , quoique de dix lieues seulement , n'en fut pas moins très-pénible , la mer étant extrêmement houleuse , et le roulis se faisant vivement sentir dans ces bâtimens légers ; de plus , nos soldats , entassés comme des troupeaux dans l'entrepont avec armes et bagages , peu accoutumés à la mer , vomissaient de tous les côtés sans avoir le temps de monter sur le tillac , et convertissaient ce lieu , déjà peu sain , en un cloaque infect dont la vue seule provoquait de fréquentes nausées. Pour moi , je fus assez heureux pour n'éprouver que des envies de vomir ; et sur le conseil de l'aide-major de la légion qui avait déjà fait des voyages de long cours , je m'étais muni , à Saint-Martin , de deux douzaines d'oranges et de citrons , qui sont un excellent préservatif contre le mal de mer , et moyennant une conversation très-nourrie touchant les dames de Saint-Martin , les connaissances que nous avions faites dans cette ville , et les agrémens que nous y avons trouvés pendant le temps de notre garnison , le voyage s'exécuta assez gaiement : mon capitaine Roger , qui comptait trente années de service , cinquante-sept ans d'âge , et qui n'avait jamais été sur mer , fut bientôt accablé de douleurs d'entrailles très-aiguës , et contraint de chercher dans le sommeil un remède aux violens maux d'estomac qui le déchiraient. Le pont était devenu le lieu de ma promenade ; je marchais à grands pas , m'arrêtais quelquefois ; je regardais d'un œil assez triste les côtes de France qui semblaient fuir devant

nous , et il me tardait surtout de quitter cette prison infecte.

Lorsque nous fûmes montés à bord de la gabarre la *Salamandre* , qui était disposée pour nous recevoir , les officiers de marine nous firent un bon accueil , et nous indiquèrent les places qui nous étaient réservées , c'est-à-dire , qu'on nous fit coucher pêle-mêle dans la grande chambre au-dessous du capitaine et *au-dessus des poudres*. Il fallut à l'instant agencer son hamac , parce que le soir on est plongé à bord dans la plus profonde obscurité , et qu'il est défendu à tout marin ou passager d'avoir du feu ou de la chandelle , sous aucun prétexte que ce soit , et cela sous des peines sévères. On sent facilement la raison de cette mesure rigoureuse , et surtout sa stricte exécution. On devait être même d'autant plus rigide à notre égard , que la lumière , dans l'endroit que nous occupions *au-dessus des poudres* , pouvait compromettre le sort du navire par la plus légère négligence ou par la moindre imprudence ; il y avait seulement dans l'entrepont une lanterne qui jetait fort peu d'éclat , et c'était à sa pâle lueur que chacun de nous , dans l'ombre de la nuit , cherchait à regagner paisiblement son hamac ; et comme dans les commencemens nous n'étions pas accoutumés à ces salles-basses du bord , nous nous frappions très-souvent la tête contre les poutres , maudissant mille fois l'ingénieur de marine qui n'avait pas donné plus de hauteur aux proportions de son ouvrage. Sur les sept heures environ , on nous annonce que le dîner était servi ; nous nous acheminons alors vers la salle à manger , conduits par les officiers de marine qui nous recommandaient à chaque instant de nous baisser pour ne pas nous frapper la tête. Au surplus , n'étant pas d'une taille très-avanta-

geuse, je n'avais pas de grands dangers à courir. Ce fut à notre grande satisfaction, il faut l'avouer, que nous nous mîmes à table ; car depuis la veille nous n'avions rien pris de solide, et j'avais été, comme je m'en suis convaincu, un des plus prévoyans. Je fus d'abord étonné de la somptuosité du repas : pain frais, volaille excellente, ragoûts très-bien apprêtés, rôtis succulens, salade parfaitement assaisonnée, vin de Bordeaux à l'ordinaire, vin de Champagne et de Madère au dessert, biscuit, masse-pain, fruits confits et à l'eau-de-vie, rien ne manquait à la fête ; je me crus réellement aux *Frères Provençaux* à Paris, ou tout au moins au *Rocher de Cancale* : c'était, à mon avis, le *nec plus ultra* de la cuisine française, d'autant que notre appétit, vivement aiguisé, répondait assez bien aux mets qu'on nous servait. La gaieté la plus franche régna pendant ce repas splendide ; officiers de terre et de mer, nous ne semblions former qu'une seule famille, et des toast chers à tous les Français furent portés par chacun de nous. Nous nous aperçûmes dans le cours de notre longue, mais agréable traversée, que l'ordinaire des marins était de se traiter fort bien à bord, et de se munir abondamment de ces bonnes provisions que l'expérience et l'habitude leur font goûter et rechercher.

Nous restâmes quelques jours en rade de l'île d'Aix, attendant des vents favorables, et toujours en communication télégraphique avec Rochefort par le moyen du fort de Fourra qui se trouvait sur la ligne de mer, et d'où l'on pouvait observer tous nos mouvemens à l'aide d'un temps clair et d'une bonne longue vue. Dans cet intervalle, je descendis deux fois à terre pour observer l'île ; je me convainquis bientôt que sa position était des plus avantageuses pour couvrir Rochefort, et que le gou-

vernement songeait à fortifier ce point important pour le mettre à l'abri d'un coup de main ; car j'y découvris des commencemens de redoutes , plusieurs mamelons , quelques demi-lunes , des batteries commencées , des pièces de canon gisant sur le sol , et qui n'attendaient que leurs affûts ; la mer commençait aussi à battre les remparts de la forteresse projetée. La maison du maire nouvellement construite , et pas encore habitée , se trouvait à l'extrémité d'un très-petit village , où l'on remarquait cependant deux cafés , des magasins de comestibles et de poterie qui paraissaient fort bien assortis et très-avantageusement situés. Il se fait quelque commerce à l'île d'Aix pendant que les vaisseaux expéditionnaires sont dans sa rade ; mais je ne crois pas que l'air qu'on y respire soit fort sain , parce qu'elle est entourée de marécages. Le nombre de ses habitans peut s'élever au plus à deux mille.

Le vent s'étant enfin levé , le capitaine de la gabarre, M. Clément , lieutenant de vaisseau , nous annonça que s'il continuait , nous appareillerions le lendemain à la pointe du jour ; qu'il fallait faire nos derniers préparatifs ; que le grand canot n'irait plus qu'une fois à Rochefort pour y chercher des provisions , et que ceux d'entre nous qui auraient des affaires en ville , pourraient en profiter. Sur cet avertissement , mon premier soin fut de donner de mes nouvelles à ma chère famille , que je laissais en France sans me flatter de la douce espérance de la revoir bientôt. Je ne le dissimulerai pas , ces paroles du capitaine avaient fait une vive impression sur moi. « C'en est donc fait , me disais-je , me voilà embarqué pour le nouveau monde ; peut-être ne reverrai-je plus ceux qui me sont si chers , et qui ont pris

» tant de soins de mon enfance ; peut-être n'aborderai-  
 » je plus au port de la patrie ; peut-être , enfin , dois-je  
 » être englouti dans les profondeurs de l'Océan : mais ne  
 » perdons pas courage , reprenais-je avec confiance ; celui  
 » qui est là haut veille , n'en doutons pas , sur ses plus  
 » chétives créatures , et balance dans sa justice les  
 » jours des faibles mortels... » C'était le soir , et lorsque  
 le tillac était éclairé par le disque argenté de l'astre  
 de la nuit ; c'était en le parcourant à grands pas , et les  
 yeux fixés sur la voûte étoilée , que je faisais tristement  
 ces pénibles réflexions.

Mais déjà on se dispose à mettre à la voile ; on a déjà  
 hissé à bord le grand canot ; celui du capitaine est déjà attaché  
 à la poupe ; tout enfin annonce le départ le plus prochain ,  
 lorsqu'au milieu de la nuit nous sommes réveillés par les cris  
 mille fois répétés : *Au feu , au feu*. Qu'on juge de notre sur-  
 prise et de notre effroi , nous officiers de terre qui couchions  
 dans la grande chambre au-dessus de la Sainte-Barbe , c'est  
 à-dire , *au-dessus des poudres* , et qui étions à peine  
 habitués au train du bord ! Le lecteur croira facilement  
 que nous fûmes bientôt sur pied ; nous descendîmes  
 de nos hamacs avec une célérité extraordinaire , et cou-  
 rûmes tous , avec anxiété et presque nus , vers l'endroit  
 où les marins s'étaient déjà rendus avec leurs pompes ,  
 qu'ils firent jouer avec tant de promptitude et de dextérité ,  
 qu'en peu d'instans on se rendit maîtres du feu ; capitaine  
 et officiers , marins et soldats , tous firent leur devoir  
 avec un zèle et une soumission au-dessus de tout éloge.  
 Au surplus , dans une pareille occasion , chacun est inté-  
 ressé au salut commun ; aussi voyant un de mes caporaux  
 exténué de fatigue , et mouillé de la tête aux pieds :  
 « *Otez-vous de là , caporal* , lui dis-je , *c'est à mon tour ;*

« *il n'y a pas d'épaulette qui tienne, chacun est ici pour son écot.* » Et au même instant prenant sa place, je me mêlai avec les derniers matelots, qui, surpris et satisfaits de ma résolution, me donnèrent toutes les facilités qui étaient en leur pouvoir pour me mettre à même de contribuer à nous préserver du danger. Une chose assez remarquable, c'est que tout était fini, et je ne connaissais encore qu'imparfaitement l'endroit où le feu avait pris ; car sur un bord les mouvemens s'exécutent dans le plus profond silence, et au sifflet du contre-maître, qui devient ainsi l'écho du capitaine. Je présumais bien cependant, par la direction que nous donnions à nos pompes, que l'incendie était dans la cuisine ; on nous apprit, en effet, que notre four était devenu la proie des flammes.

Notre voyage fut nécessairement différé par cet accident malheureux, ne pouvant, comme on le dit, *nous embarquer sans biscuit*. On remit le grand canot à la mer ; celui du capitaine fut pareillement descendu, et les voyages à Rochefort et à l'île d'Aix recommencèrent de plus belle ; les matériaux furent bientôt apportés de la côte voisine, les ouvriers du bord se mirent à l'ouvrage, et notre four fut reconstruit en très-peu de temps.

Nous nous disposâmes alors à appareiller au premier vent favorable, et nous ne pouvions retarder plus longtemps notre départ ; car déjà le commandant de la marine à Rochefort, M. le vice-amiral Gourdon, faisait jouer les signaux, et se plaignait, disait-il, de notre lenteur, dont il allait instruire le ministre de la marine.

Le 26 Septembre 1815, enfin, nous mîmes à la voile.

J'avais bien déjà vu la manœuvre que l'on fait à bord, en pareil cas, dans mes précédens voyages d'Amérique; mais j'étais si jeune alors, que je n'en avais pas conservé le moindre souvenir; aussi m'étais-je bien promis d'y faire, cette fois, la plus grande attention, afin de me mettre à même d'en raconter un jour les détails.

Il faut, à cet effet, se représenter le capitaine du bâtiment en grande tenue, debout vers le pont de poupe, son énorme porte-voix à la main, qui lui donne, quand il s'ensert, les poumons de *Stentor*, assisté des officiers du bord, tous également en grand tenue, et placés chacun au poste désigné par les ordonnances de la marine: les contre-mâtres armés de leur sifflet, près du mât d'artimon et du grand mât; l'équipage divisé en service de *tribord* et *babord*, rangés le long des haubans, et disposés à grimper dans les hunes au premier commandement du capitaine et au premier bruit du sifflet du contre-maitre... tous gardent le plus profond silence. On dirait le signal d'une bataille ou l'attente d'un grand événement; on se regarde, on écoute, on prête une oreille attentive, on n'entend plus bientôt que le mouvement de la vague écumante qui vient se briser contre le vaisseau. Mais au calme va succéder l'orage; tout à coup le porte-voix fait son jeu, le sifflet résonne, et aussitôt, avec la rapidité de l'éclair, l'équipage se sépare, court, amarre, dénoue, grimpe, descend pour remonter encore; chacun se dirige vers l'occupation qui lui est assignée: les uns montent dans les huniers, les autres détachent la voile de misaine; ceux-ci descendent le pavillon et hissent les grands cataquois, ceux-là déploient la grande voile, et mettent les bonnettes dehors; le mouvement est général, et s'exécute avec une célérité inexpri-

## ON SOUSCRIT POUR TOULOUSE,

Chez J.-M. CORNE, avocat, imprimeur, rue Tierçaires, n.º 84, et pour les départemens, chez le même imprimeur, ou au bureau du Journal, chez M. Edouard DUBUC, avocat, rue du Vieux-Raisin, n.º 9.

*Les lettres, paquets et argent doivent être affranchis.*

Le prix de la souscription est de *sept francs* pour six mois, et de *quatorze francs* pour l'année, franc de port.

Il paraîtra chaque mois une livraison composée de 4 feuilles ou de 64 pages in-8.º, formant deux volumes par an de 400 pages chacun.

Les deux volumes appartiendront à deux ouvrages différens, dont l'un sera *le Répertoire Historique*, et l'autre *le Répertoire Géographique*.

---

ON TROUVE

Chez le même Imprimeur, grand format in-4.<sup>o</sup>  
de 8 à 900 pages, une nouvelle et très-belle  
édition de l'*Histoire de la Jurisprudence Romaine*,  
par M.<sup>o</sup> Antoine Terrasson.

Prix, *dix-huit francs* pour Toulouse, et *vingt  
francs* pour le dehors.

On affranchira les lettres de demande et l'ar-  
gent.

---